LE ROMANCIER DU GRAND CONDÉ

GAUTIER DE COSTE SIEUR DE LA CALPRENÈDE

PAR

ERNEST SEILLIÈRE
Membre de l'Institut

PARIS

EMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 100

1921

hbl, brtl Storage 1012
Romancier du Grand Conde,
3 9153 00531444 0

LE

ROMANCIER

DU

GRAND CONDÉ

GAUTIER DE COSTE
SIEUR
DE LA CALPRENÈDE

DU MÊME AUTEUR

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'IMPÉRIALISME. In-18, 1911 (Félix Alcan, éditeur) ..... 1 vol.
MYSTICISME ET DOMINATION. In-18, 1913 (Félix Alcan, éditeur). 1 vol.
L'AVENIR DE LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE. In-8, 1917 (Félix Alcan, éditeur) ..... 1 vol.
ETUDE SUR FERDINAND LASSALLE, fondateur du Parti Socialiste Allemand (Couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1898) In-8, 1897 (Plon-Nourrit, éditeur)..... 1 vol.
LITTÉRATURE ET MORALE DANS LE PARTI SOCIALISTE ALLEMAND, In-16, 1898 (Plon-Nourrit, éditeur)..... 1 vol.
LA PHILOSOPHIE DE L'IMPÉRIALISME (Plon-Nourrit, éditeur).
I. — *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, In-8, 1903 ..... 1 vol.
II. — *Apollon ou Dionysos?* (Etude sur Nietzsche) In-8, 1905 ..... 1 vol.
III. — *Apollon ou Dionysos?* (Etude sur Nietzsche). In-8,
IV. — *Le Mal romantique*. In-8, 1908 (Couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1908)..... 1 vol.
UNE TRAGÉDIE D'AMOUR AU TEMPS DU ROMANTISME. In-16, 1909 (Plon-Nourrit, éditeur) ..... 1 vol.
LES MYSTIQUES DU NÉOROMANTISME (Karl Marx, Tolstoï, les Pangermanistes). In-16, 1910 (Plon-Nourrit, éditeur)..... 1 vol.
LE ROMANTISME DES RÉALISTES (GUSTAVE FLAUBERT). In-16, 1914 (Plon-Nourrit, éditeur) ..... 1 vol.
BARBEY D'AUREVILLY. In-16, 1910 (Bloud, éditeur)..... 1 vol.
SCHOPENHAUER (*Collection des Grands Ecrivains Etrangers*). In-18, 1912 (Bloud, éditeur)..... 1 vol.
UN ARTISAN D'ÉNERGIE FRANÇAISE. PIERRE DE COUBERTIN. In-16, 1917 (Henri Didier, éditeur) ..... 1 vol.
HOUSTON-STEWARD CHAMBERLAIN, LE PLUS RÉCENT PHILOSOPHE DU PANGERMADISME MYSTIQUE, 1917 (La Renaissance du Livre).... 1 vol.
Mme GUYON ET FÉNELON, PRÉCURSEURS DE ROUSSEAU. In-8, 1918 (Alcan, éditeur) ..... 1 vol.
LE PÉRIL MYSTIQUE DANS L'INSPIRATION DES DÉMOCRATIES CONTEMPORAINES. In-16, 1918 (La Renaissance du Livre)..... 1 vol.
LES ETAPES DU MYSTICISME PASSIONNEL. In-16, 1919 (La Renaissance du Livre) ..... 1 vol.
EDGARD QUINET ET LE MYSTICISME DÉMOCRATIQUE. In-8, 1920 (La Réforme Sociale) ..... 1 vol.
LES ORIGINES ROMANESQUES DE LA MORALE ET DE LA POLITIQUE ROMANTIQUE. In-16, 1920 (La Renaissance du Livre)..... 1 vol.
GEORGE SAND, MYSTIQUE DE LA PASSION, DE LA POLITIQUE ET DE L'ART. In-16, 1920 (Alcan) ..... 1 vol.
SAINTE-BEUVE, AGENT, JUGE ET COMPLICE DE L'ÉVOLUTION ROMANTIQUE. In-°°, 1921 (La Réforme Sociale)..... 1 vol.
LA MORALE DE DUMAS FILS. In-18, 1921 (Alcan) ..... 1 vol.
SUR LA PHILOSOPHIE DE L'IMPÉRIALISME consulter :
Louis Estève. UNE NOUVELLE PSYCHOLOGIE DE L'IMPÉRIALISME. In-18, 1913 (Alcan) ..... 1 vol.
René Gillouin. UNE NOUVELLE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE MODERNE ET FRANÇAISE. In-16, 1921 (Grasset)..... 1 vol.

LE ROMANCIER DU GRAND CONDÉ

GAUTIER DE COSTE SIEUR DE LA CALPRENÈDE

PAR

ERNEST SEILLIÈRE
Membre de l'Institut

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 100

1921

Storage
1012

Le Romancier du Grand Condé

GAUTIER DE COSTES, SIEUR DE LA CALPRENÈDE

I. — LES DEVANCIERS DE LA CALPRENÈDE AU XVIIe SIÈCLE

Ayant été conduit naguère par nos études sur les origines du rousseauisme, — qui régit encore si despotiquement la pensée contemporaine, — à étudier le roman français du XVIIe siècle, première lecture et prédilection constante de Jean-Jacques, il nous a paru que ce roman n'avait pas obtenu jusqu'ici la place dont il est digne dans l'histoire de la littérature et de la pensée nationales. Le seul ouvrage méthodique qui nous ait été donné sur cette portion de notre patrimoine intellectuel fut publié en allemand par un Allemand, Koerting, il y a quelque trente-cinq ans. Nous connaissons le nom des écrivains qui ont conquis la notoriété dans ce genre à cette date : Urfé, Gomberville, La Calprenède, les Scudéry : mais nous ne savons d'eux que leur nom. Madeleine de Scudéry seule, après qu'elle eût été distinguée et mise en relief par Victor Cousin, a bénéficié d'une superficielle attention, quoique ses écrits marquent déjà fort nettement la décadence du roman classique, à notre avis. La réputation de La Caprenède a souffert, peu après sa fin, de certains dénigrements illustres dont nous discuterons la valeur; son œuvre n'en réalise pas

moins l'apogée d'une forme littéraire qui a brillé d'un vif éclat et exercé une durable influence : il a fait franchir à la psychologie française une étape, peut-être nécessaire, entre Corneille, dont les chefs-d'œuvre ont précédé de quelques mois son début dans l'art du romancier, et Racine, ce grand liseur de romans qui se plut aux siens, sans nul doute. Il y aurait profit à le savoir et il ne nous paraît point superflu de le faire connaître. Mais pour mieux rendre justice à ses mérites, il ne sera pas inutile d'avoir accordé quelque attention à ses devanciers immédiats dans la carrière qu'il devait parcourir avec un succès mérité.

I

Au cours d'un récent ouvrage sur *Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques* (1), nous avons exposé comment l'état d'esprit romanesque semblait né parmi nous vers le XIIe siècle des souvenirs de l'antiquité platonicienne, conservés surtout dans l'ancienne *Provincia romana* et dans son voisinage immédiat. Le traité de Plutarque *sur l'Amour* est un bien curieux témoignage de cette influence continuée du Platonisme, plus de quatre siècles après sa naissance. Un véritable romanesque antique sortit de la morale érotique construite par les anciens sur les suggestions du grand mystique athénien, et reste pour nous, bien singulier dans son inspiration — (mais le nôtre ne paraîtra-t-il pas tel à son tour devant une civilisation différemment orientée par

(1) Paris. Renaissance du Livre. 1920.

ses origines, devant la pensée jaune, par exemple ?) — Il y a un demi-siècle environ, alors que, sous des influences allemandes, la superstition de la race s'imposait à l'érudition européenne, on faisait naître l'esprit romanesque, soit de la civilisation en partie germanique du haut moyen âge, soit avec Renan de la qualité d'âme des races celtiques et bretonnes. Mais nous savons trop désormais à quelles illusions le siècle romantique fut conduit par sa tendance à nuancer de mysticisme tonique les ambitions de certains groupes nationaux ou sociaux.

Selon nous, le platonisme, comme toute la culture antique en général, agit beaucoup plus qu'on ne l'a cru jusqu'ici sur l'éveil de l'âme européenne au temps des croisades (1). Combiné avec la mystique chrétienne qui en procédait pour une part, il conduisit à une excessive féminisation de la morale érotique qui avait eu cours dans l'antiquité méditerranéenne et s'était peu à peu rationalisée en doctrine de l'amitié moralisatrice. L'adultère devint le thème des romans de chevalerie les plus populaires, en attendant que le Platonisme, retrempé dans sa source au temps de la Renaissance, fut plus directement employé à la dépravation des mœurs publiques. C'est le temps du triomphe des *Amadis*, du succès de l'*Heptameron* et des amours à l'italienne.

Nous avons également indiqué dans l'ouvrage dont nous venons de rappeler le titre, de quelle façon le roman français abandonna soudain, vers les dernières années du XVIe siècle, la voie fort peu morale dans laquelle il demeurait engagé jusque-là. On peut

(1) Voir, sur ce sujet, les intéressants travaux de M. M. Wilmotte.

soupçonner que cette évolution subite fut un épisode, et comme un cas particulier, du grand effort restaurateur et moralisateur qui se produisit en France au lendemain des guerres de religion et de leurs lamentables conséquences. Le Concile de Trente tendit alors à opérer dans le catholicisme les réformes compatibles avec la continuation de son magistère dogmatique et la perpétuité de sa discipline morale. Henri IV, quelque peu, Richelieu, bien davantage, Louis XIV, enfin, qui tenait de sa mère austro-espagnole, vinrent appuyer et symboliser tour à tour cette belle entreprise d'ordre et de raison, qui a donné pour longtemps à la France l'hégémonie intellectuelle en Europe.

Une œuvre romanesque, déjà fort intéressante à étudier sur ce jour, est celle qui fit la réputation du sieur des Escuteaux, à la première aurore de notre siècle classique. Ce conteur écrit dans une langue trop souvent fâcheuse, où l'emphase se marie sans cesse à la préciosité : mais son style déplorable sert de véhicule à des suggestions excellentes. Comme le lui a dit, — fort lourdement, il faut en convenir — son ami Bois-Souchart, dans un sonnet imprimé en tête d'une de ses nouvelles galantes :

Tant de discours mignards et tant de parfaits charmes
Dont tu fais redouter les Cypriennes armes
Te rendent de lauriers le front environné,

Nous faisant voir l'amour, aux airs de ton bien dire,
De la seule vertu relever son empire,
Et de la chasteté son pouvoir couronné !

Voyons donc comment se déroulent sous sa plume, de façon à peu près invariable, les préliminaires de

ces chastes amours, qui, toujours, tendent au mariage par les voies les plus légitimes. Le jeune homme se préoccupe de sonder, avant toute autre démarche, les intentions de celle qu'il a jugée digne de porter son nom, ajoutant que ses propres parents seront informés par lui de ses aspirations aussitôt qu'il croira n'être point vu d'un œil défavorable. Mais c'est ici que le rôle de la jeune fille devient fort délicat : elle se doit, en effet, selon les idées du temps, de laisser aux siens tout pouvoir en si grave matière, ce qui détermine les nuances psychologiques ingénieuses de ces longs entretiens préalables, alors fort appréciés des gens de goût. Voyons de quels subterfuges ou circonlocutions elle fait usage pour gagner du temps et pour encourager les démarches officielles qu'elle désire, sans pourtant préjuger en rien de la décision de ses proches.

L'amoureux ayant exposé sa requête, dans les termes dès longtemps consacrés par la tradition romanesque — métaphores tirées de la flamme dévorante et perspective de prochain trépas, s'il n'est soulagé de sa peine, — l'objet de cette instante recherche fait mine de se considérer comme parfaitement indigne d'un pareil honneur. Elle feint de regarder cette communication comme un jeu, presque comme une mauvaise plaisanterie de la part du soupirant : et des Escuteaux se montre vraiment inépuisable en formules dilatoires ou très humblement courtoises, lorsqu'il fait parler les filles bien élevées de ses récits. Ecoutons plutôt Marilinde éludant les propositions de Clidamant : « Ma discrétion, dit-elle, reconnaît en « moi trop peu de beautés pour qu'elles puissent « porter la passion en votre âme, trop parfaite pour

« en recevoir l'impression et trop accomplie pour « asservir ses volontés sous de si faibles puissances... « Votre âme, offensée, prendra demi-heure de temps « pour son entier soulagement : après laquelle, la « blessure et le souvenir du sujet qui la cause seront, « du tout, hors de votre mémoire !... C'est une trop « faible ambition pour un courage si grand (que le « vôtre) ; aussi n'est-elle formée que pour faire « paraître la galantise de votre esprit qui se plaît en « ces persuasions, pour voir si mon âme ne se lais- « serait point surprendre à la vanité, sous l'air de « votre bien dire... Une si belle âme que la vôtre « ne tente cette fortune que pour s'égayer en cette « rencontre... Votre humilité accompagne bien l'arti- « fice dont vos paroles couvrent si gentiment les « pointes... Ce sont inventions pour discourir et votre « âme n'est point touchée des appréhensions qu'elle « feint, n'y ayant sujet que cela puisse être, etc... »
Nous arrêtons ici nos emprunts au texte, mais le dialogue se continue, en piétinant ainsi sur place pendant des pages et des pages : puis les billets galants qui s'échangent ensuite sont taillés sur le même patron et l'attitude d'extrême humilité dans laquelle s'est établie la jeune personne ne se modifie même pas grandement quand l'adhésion de ses père et mère a sanctionné son inclination secrète.

Examinons maintenant le rôle des parents. Ceux de l'amoureux, nous l'avons indiqué, ont droit à recevoir, sans trop de délai, la confidence de ses intentions matrimoniales, et Clidamant, qui tarda quelque peu à remplir cette obligation de déférence, sent le besoin d'excuser avec contrition ses retards. Sachant qu'il avait offensé son père et passé les termes de son devoir

en faisant élection de Marilinde, craintivement douteux, il lui dit : « Je sais, Monsieur, que je mérite « une punition aussi grande que mon offense est « extrême, ayant si mortellement méprisé le respect « que je vous dois, même ayant reçu de votre bon « naturel tant de douceurs pour m'obliger à la con- « servation de ce respect, lequel, indignement pro- « fané de mon indiscrétion, me fait plutôt recourir « à votre clémence par un pardon humblement « demandé qu'à la découverte de ce que vous ne « pouvez savoir sans lancer mille justes plaintes « contre moi, qui suis aussi excusable en la surprise « que blâmable en la continuation ! » Mais les parents que des Escuteaux met en scène sont de braves gens le plus souvent: ils pardonnent les initiatives blâmables de leurs fils, de même qu'ils sanctionnent les vœux tacites de leurs filles. Ce sont ces exemplaires relations de famille qu'il nous reste à mettre en relief.

Ecoutons à cet effet le dialogue qui s'engage entre le roi d'Arménie et sa fille, l'infante Isolia, courtisée par le prince de Cappadoce, l'invincible Filiris. « Ma fille, commence le débonnaire souverain, je « vous ai vue toujours apporter tant d'humilité aux « effets de votre devoir que je n'ai pu remarquer en « vos actions qu'un affectionné désir de m'obéir et « crois que vous ne vous départirez d'un si louable « dessein : ce que je veux pourtant savoir de vous- « même. — Monsieur, répond l'Infante (avec une « belle révérence, sans nul doute) c'est pour me faire « voir la bonté de votre naturel que vous rangez si « aisément votre créance en ce sujet où je n'ai « apporté, à mon regret, ce que je devais. Mais si,

« par davantage de connaissance, on se peut fa-
« çonner à mieux, j'espère que, de mes fautes
« passées, naîtront les intentions de rechercher le
« possible pour parvenir en ce point, qui fera l'objet
« de mes plus chères affections. Et déjà l'impa-
« tience me fait brûler d'un extrême désir de savoir
« vos volontés afin d'y porter tout ce que pourra mon
« obéissance ! » On reconnaît la veine de stricte discipline familiale qu'exploitera Corneille et qui lui fournira sa Chimène ainsi que sa Pauline : « Je le
« crois de la sorte, ma mie, reprend cependant le roi
« d'Arménie avec satisfaction. Or bien, je vous dirai
« donc que j'ai aperçu un si notable changement aux
« actions du prince Filiris, depuis qu'il est en ma
« cour, que je crois assurément que ce soit vous qui
« ayez causé les altérations dont son âme est
« atteinte; et, en parlant à vous, quelque discret qu'il
« soit, je l'ai vu si souvent changer de couleur que
« je n'ai doute de ce que je vous propose. Avisez
« donc, mignonne, à ne me céler ce qui en est ! »

Voilà donc Isolia autorisée, provoquée même à l'aveu de ses sentiments : « Monsieur, prononce-t-elle
« alors avec componction, je vous déclarerai donc,
« par votre commandement, ce que je pensais ense-
« veli au tombeau de l'oubli, qui est qu'en vérité le
« prince Filiris a tenté ce qu'il a pu pour former une
« amitié à ce sujet dans mon âme, laquelle, n'ayant
« pour objet que le devoir de son obéissance envers
« vous, Monsieur, pensait, par un refus maintes fois
« réitéré, rompre ces pratiques qui ne pouvaient être,
« à l'insu de Votre Majesté, qu'extrêmement fâcheu-
« ses. Et voilà, Monsieur, la vérité de ce que vous
« désiriez savoir, (vérité) que je vous eusse il y a

« longtemps fait entendre, sinon que je jugeais n'être « bienséant à ma condition d'entamer les discours de « telles négociations que je pensais assoupies. » Son père lui donne alors le commandement d'encourager quelque peu les intentions de Filiris, ce qu'elle ne fait qu'avec la circonspection la plus sévère et en lui opposant sans cesse les règles les plus « étroites » de son devoir. Lorsqu'une heureuse fortune l'aura rejointe à ce fiancé si discret, après que leur amour aura souffert des traverses sans nombre, elle ajournera leur union une fois de plus, pour qu'on la puisse célébrer sous les yeux de son père : « Car pourrait-on « pas dire de moi que, trop pressée de mes désirs, « je n'aurais pu attendre la consommation de notre « mariage en présence du roi, après mon retour en « ma patrie ! »

Toutefois le droit des parents ne s'étend qu'à la surveillance et au contrôle du premier amour de leurs rejetons : une fois ce sentiment épanoui dans leur âme avec la pleine légitimité que lui confère la sanction familiale, ils n'ont plus à s'incliner devant des exigences nouvelles en la même matière. Le bon roi d'Arménie n'a proposé un nouveau prétendant à sa fille que dans la fausse persuasion de la mort du prince Filiris; mais Isolia ne saurait aimer une seconde fois en dépit de l'invitation paternelle : « Ces commandements de mon père, explique-t-elle, « ont une fois servi de planches à l'amour pour *sur-* « *prendre* mon âme, laquelle, libre de *subjection dé-* « *sormais*, ne peut être forcée d'y rentrer sans trop de « cruauté. » Tels sont les thèmes héroïques que le roman français du XVIIe siècle a continué longtemps de développer, avec plus d'adresse et de souplesse,

mais non point avec plus de force, par la plume des Urfé, des La Calprenède, ou des Scudéry. En faveur de ces hautes leçons, on pardonnera sans doute au sieur des Escuteaux les arabesques, d'ailleurs amusantes, de son style et même la puérilité de ses intrigues : car il faut concéder que la qualité de son invention épique est loin d'égaler la fermeté de sa pédagogie ou l'irréprochable solidité de sa morale.

II

Nous ne nous arrêterons pas sur *l'Astrée*, beaucoup plus connue et dont nous avons traité assez amplement ailleurs. Nous irons droit au roman romanesque qui a, le premier, laissé quelque trace dans l'histoire de notre littérature après celui du marquis d'Urfé, au *Polexandre* de Gomberville, dont La Fontaine disait l'avoir lu « vingt et vingt fois » au cours de sa rêveuse et flaneuse existence : ce qui n'est pas une médiocre recommandation près de la postérité, toujours sous le charme de l'incomparable conteur.

Polexandre, qui s'est grossi et modifié à chacune de ses éditions successives — nous utiliserons la plus complète, celle de 1637 — conte des aventures principalement maritimes dont le théâtre (sauf un épisode en Danemark) est l'océan Atlantique, les îles tropicales de cet océan et les côtes des trois continents qu'il baigne. Le héros est un prince d'origine française que les dernières versions de l'ouvrage présentent comme un contemporain de nos rois Charles VIII et Louis XII, et le merveilleux joue quelque rôle dans

l'action qui prend par là des aspects féeriques ou agréablement poétiques.

Le seul personnage du récit qui nous soit intéressant, comme une ébauche presque caricaturale des « sévères » héroïnes de La Calprenède, c'est la princesse Alcidiane, reine de l'île Inaccessible. La Harpe — qui, de son propre aveu, a parlé de nos romanciers du XVIIe siècle, sans les avoir lu, et se contenta sans doute de les connaître par les très médiocres analyses de la *Bibliothèque des Romans*, — La Harpe a raillé l'excessive sagesse d'Alcidiane qui considère, dit-il, la déclaration d'amour la plus respectueuse comme un outrage tel que des années d'expiation sont à peine suffisantes pour en mériter le pardon. Aimer Alcidiane, fût-ce à mille lieues de distance, est un crime digne de la mort ! Cette appréciation, trop sommaire, ne manque pas entièrement de vérité. « Amour et crainte », c'est, en effet, la devise choisie par cette jeune personne, consciente du privilège souverain de sa beauté !

Un oracle ayant fait redouter pour elle les premières impressions de l'amour, elle a été élevée dans un château fort dont nul ne devait approcher. Plus tard, devenue orpheline et souveraine de son propre chef, elle vivra retirée au milieu de ses filles d'honneur, ne voyant presque jamais un visage masculin et ne se montrant à son peuple que lors des cérémonies publiques dans l'exercice d'une sorte de pontificat religieux. Elle règne, nous l'avons indiqué, sur certaine île de l'Atlantique dont la magie défend l'accès aux visiteurs indiscrets. Polexandre est amené pourtant sur le sol de ce mystérieux royaume par une série de prodigieux hasards : il y sauve la vie d'Alci-

diane à deux reprises et y comprime diverses rebellions de ses grands feudataires : services traditionnels des chevaliers coureurs d'aventures aux belles personnes qu'ils ont pour destin d'épouser vers le terme de leur martiale jeunesse. Dès lors blessée d'amour au cœur, la princesse refuse pourtant à son immense orgueil l'aveu d'une faiblesse qui lui paraît humiliante : « La Nature, dit-elle, nous a été trop « favorable pour nous réduire à la honteuse néces- « sité d'implorer le secours d'un homme ! » Et l'analyse des sentiments par lesquels passe cette fière beauté annonce les subtilités galantes d'un Marivaux, ce charmant épigone du genre précieux dont l'auteur de *Polexandre* fut un précurseur.

La confidente d'Alcidiane est une de ses filles d'honneur, secrètement dévouée aux intérêts du brillant chevalier, comme il arrive le plus souvent dans le roman arthurien : la Dariolette des *Amadis* venait même de rajeunir, assez crûment, cette tradition romanesque : « Je ne sais pourquoi, expose donc la prin- « cesse à sa suivante, je m'attache si fort à la pensée « de son audace, comme si de cela seul dépendait la « conservation de mon autorité et la félicité de ma « vie. J'oublie tout le reste et je me tiens même « importunée quand le soin de mes états et le sou- « venir des autres services qui ont pu m'être rendus « me divertissent de cette agréable méditation. « Avouez, Aminthe, que je suis en cela bien con- « traire à moi-même et que ce changement me me- « nace de quelque événement bien étrange. Mais je « le préviendrai, s'il se peut prévenir par la pru- « dence humaine ! »

Pour s'acquitter vis-à-vis du héros à moins haut

prix que par le don de son cœur, elle lui fait offrir le fief que possédait le révolté dont il a réduit à néant les criminelles espérances. Polexandre repousse cette libéralité, avec les formules les plus dévotement soumises il est vrai, et non sans avoir protesté que tout ce qui vient d'elle ayant, aussi bien qu'elle-même, *quelque participation de la divinité*, doit être considéré avec la même révérence qu'on a pour les choses du ciel : « Il faudrait, ajoute-t-il, que mes paroles « fussent d'un prix inestimable pour être employées « au remerciement qu'exige ma reconnaissance ! Que « la reine ne m'impute donc pas à orgueil ce que je « fais par une véritable connaissance de moi-même. « Témoignez-lui que les choses qui paraissent les « plus vastes et les plus étendues ont des bornes au « delà desquelles elles ne peuvent passer, et que, par « conséquent, l'ambition, même la plus déréglée, a « quelquefois rencontré de quoi contenter les insa- « tiables désirs que la possession de plusieurs mondes « ne semblait pas capable d'assouvir. C'est donc « pour ne pouvoir posséder ni désirer rien davantage « qu'il faut nécessairement que je demeure comme je « suis, non par la vanité qu'il y aurait à refuser ses « dons, mais par l'impuissance de les recevoir ! » Que l'on reconnaisse ici le modèle des subtilités de la fin du siècle en matière de dévote conquête du pouvoir, et l'une des sources du Quiétisme.

Alcidiane a senti, d'instinct, que cette réserve apparente cachait la plus vaste des ambitions, celle de posséder son cœur et sa personne en fin de compte. Elle formule, en conséquence, ses nouveaux ordres à sa confidente dont elle commence à soupçonner la partialité pour le téméraire : « Je vous commande

« absolument de faire que je ne lui doive rien ou que « du moins j'en perde entièrement la mémoire ! » Aminthe riposte aussitôt que, par malheur, il ne dépend d'elle de satisfaire ni à l'une ni à l'autre de ces deux exigences. En revanche, elle se fait fort d'amener Polexandre à l'acceptation de la récompense offerte si elle est chargée de lui dire que la souveraine ne considère point son assistance comme celle d'un allié bénévole, mais bien d'un *mercenaire* auquel on remet à la fin le prix de son travail ! Tandis qu'à dessein elle parle si fort au détriment du héros, elle voit la reine rougir à plusieurs reprises et même ouvrir la bouche comme si elle allait prendre la défense de l'absent. Toutefois, l'orgueil ayant encore triomphé dans le cœur d'Alcidiane, celle-ci garde le silence, et Aminthe revient avec l'acceptation qu'elle avait garantie. Mais tout aussitôt la soupçonneuse fierté de la princesse lui persuade que sa messagère n'a obtenu cette adhésion qu'en n'hésitant pas à la compromettre, c'est-à-dire en accusant Polexandre d'avoir refusé jusque-là parce qu'il *désirait davantage*. « Si les « choses se sont ainsi passées, comme je n'en doute « pas, profère alors Alcidiane en se parlant à haute « voix dans l'agitation de son âme, pourquoi devrais-« je tenir des prières indignes dont s'est servie cette « fille ce qui n'était dû qu'au mérite de mon pré-« sent ?... Mais d'où me viennent ces inquiétudes « étranges, songe-t-elle en reprenant la liberté de son « esprit et en se dérobant pour quelques instants à ses « préoccupations obsédantes ? »

A ce moment, lui parvient la nouvelle d'un haut fait par lequel Polexandre l'a mise à l'abri de nouveaux dangers : il a terrassé en combat singulier le

frère du rebelle dont il avait précédemment étouffé la révolte et il en informe Alcidiane par une lettre que le grand chambellan de cette souveraine s'empresse de lui présenter dans la salle où elle donne habituellement ses audiences aux officiers masculins de sa couronne, sur son trône étincelant de pierreries, entourée de sa cour féminine dont l'éclat de son visage plonge dans l'ombre les plus rares beautés. Aminthe l'engage alors à répondre au message de ce trop persistant bienfaiteur afin de s'acquitter vis-à-vis de lui par cet accusé de réception. Alcidiane rédige, en effet, un projet de réponse dont elle donne lecture à sa confidente : mais elle s'est laissée aller à écrire « qu'elle « n'est point absolument fâchée d'avoir été malheu- « reuse puisque la fortune lui réservait Polexandre « pour son libérateur ! » Or, voici qu'en relisant ces mots à haute voix, elle devient subitement si rouge de honte qu'elle est contrainte de se cacher le visage derrière le fâcheux papier. « Lorsque cette confu- « sion eût cessé, la reine témoigna qu'elle était en « colère, et, accusant Aminthe *comme si cette fille « lui eût dicté ce qu'elle venait d'écrire :* Voilà ce « que c'est que de croire une folle, lui dit-elle ! On « ne peut s'empêcher de tomber en quelque extrava- « gance ! Vraiment, Aminthe, je vous trouve bien « osée de vouloir que je flatte Polexandre ! Je vois « bien que si je continue de suivre vos conseils, à la « fin je me trouverai contrainte de l'aimer ! »

Elle ordonne donc de déchirer et de brûler ce premier projet de réponse. Aminthe s'arrange pour ne déchirer qu'un papier insignifiant sous ses yeux et conserve le précieux document dont elle fera part au destinataire. La reine envoie ensuite une autre lettre,

beaucoup plus réservée, mais dont elle ne laisse pas de regretter infiniment les termes dès qu'elle l'a fait remettre à son adresse : « Il vous la rendra si vous « voulez, dit l'espiègle Aminthe ! — Le remède « que vous me proposez, riposte la princesse, peut « bien fermer la blessure que je me suis faite, mais « il n'en saurait ôter la cicatrice. Je veux dire que « vous pouvez bien me faire ôter la lettre que Po- « lexandre a reçue de moi : mais il n'est pas en votre « pouvoir de faire qu'il ne l'ait pas eue. Je ne crains « pas sa vanité : je redoute sa mémoire; et, cela « étant, ma crainte ne serait pas guérie quand j'au- « rais ce que vous me promettez. » Elle finit par se croire fort malade, dans son inexpérience des choses de l'amour, tandis que sa suivante n'a garde de s'inquiéter sur son sort. La reine n'a d'autre mal, juge cette personne avisée, que cette humeur *impérieuse et hautaine* en laquelle elle fut trop complaisamment nourrie.

III

Aussi bien le hasard a-t-il fait tomber entre les mains de la confidente les tablettes sur lesquelles la princesse note, au jour le jour, les sentiments de son cœur : effusions que l'on jugera sans doute d'un accent déjà fort moderne, si nous en reproduisons quelques traits ! Il semble qu'on entende les confidences dont nous ont régalé depuis lors les plus illustres passionnés du romantisme. Ecoutons plutôt.

« *Inquiétude.* — Qui peut causer l'étrange chan- « gement que je remarque en moi ? Serais-je bien « ou malade, ou insensée sans le connaître ? Depuis

« quelque temps, je suis mal partout où je suis. Si « je marche, aussitôt je suis lasse, et si je me repose, « je me lasse davantage encore ! Les lieux qui m'ont « été chers me sont déplaisants. La chasse m'est « odieuse : la conversation m'importune ! (Ainsi « soupirera l'Hippolyte de Racine quarante ans plus « tard). Les livres bien aimés où j'ai toujours ren- « contré mon repos et ma joie ne peuvent rien pour « le soulagement de mon mal. Quel crime me re- « proche ma conscience qui ait attiré sur moi ces trop « visibles et trop violents effets de la colère du « ciel ?... Mais tandis que je parle, mes douleurs « augmentent. Elles sont ennemies du discours, et, « pourtant, ne me permettent pas de me taire ! »

« *Songe.* — Infortunée que je suis ! Je perds « l'haleine et la force. Je n'en puis plus ! Cruel et « agréable ennemi ! Dragon qui porte le visage d'un « enfant, beau monstre, contente-toi de mes larmes « et du sang que tes griffes ont déjà tiré de mon « sein. Cherche quelque autre proie ! Veux-tu que « je meure plus d'une fois et que je ne rencontre pas « dans le tombeau le repos que tous les autres y trou- « vent ? Ha ! je vis et tu n'achèves pas de me tuer, « pour ce que tu n'es pas lassé de me persécuter ! « Que fais-tu ? Tu me refermes le sein et ce n'est « pas un cœur que tu y laisses. C'est un feu qui me « brûle sans me consumer ! »

« *Réveil.* — Qu'est devenu ce dragon, si fier et « si agréable qui, toute la nuit, m'a déchiré le cœur ? « Mais, que dis-je ? Je suis éveillée et je parle « comme si je rêvais encore. Mon imagination n'est « pas bien purgée des illusions qui lui ont fait tant

« de mal. Elle me fait porter la main où j'ai cru
« avoir été blessée... »

« *Devant son miroir.* — Te reconnais-tu bien, Al-
« cidiane ? Ces yeux battus et impuissants, ce teint
« si dissemblable de ce qu'il a toujours été, ces
« lèvres pâles, cette gorge plombée, enfin cette per-
« sonne mourante que tu considères dans ce miroir
« a-t-elle quelque chose de celle que tu y cherches ?
« Avoue qu'Alcidiane n'est plus et qu'elle se perdit
« lorsqu'elle perdit la tranquillité de son âme. Le
« cruel démon qui lui changea le cœur la défigura de
« telle sorte... Rappelle Alcidiane morte. Fais reve-
« nir les deux dernières années de sa vie... Mais,
« insensée que tu es ! Il semble que tu te plaises en
« ta mauvaise fortune. Romps ce charme, infortunée
« princesse et sache que ton mal est à l'extrémité,
« puisque tu en as perdu le sentiment.

« *Dernière résolution.* — Il le faut. J'y suis ré-
« solue. Etranger audacieux, tu sortiras de ma mé-
« moire aussi bien que de mes Etats. Je te hais de ce
« que j'ai pu courir fortune de t'aimer ! »

Il arrive alors que Polexandre s'éloigne un moment en barque des rivages de l'île Inaccessible pour porter secours à son amie Aminthe, enlevée par des pirates. Aussitôt qu'il a perdu de vue ces rivages, leur vertu magique reprend vis-à-vis de lui toute sa force et il demeure dans l'incapacité de les revoir. Le reste du roman est l'histoire de ses efforts infructueux pour les joindre à nouveau, ce qui ne lui sera donné qu'au dénouement du récit. La reine, délivrée des obsessions d'Aminthe, l'a cependant condamné à mort s'il remet les pieds dans ses Etats, à un éternel oubli dans le

cas contraire, et il en reçoit l'arrêt en bonne forme des mains d'un des messagers de la souveraine. Après avoir lu cette déclaration, assurément peu persuasive, il la couvre de ses baisers et témoigne même *une extrême joie de sa mauvaise fortune*, inspiré qu'il est par une incroyable résignation, par une force d'âme qui lui fait recevoir avec bénédiction les injustes arrêts d'un juge passionné, et courir avec empressement vers une fin qu'il n'a nullement méritée ! Tout cela est la caricature involontaire, de la « sévérité » digne chez la femme, de la soumission quasi-quiétiste aux décisions féminines dans le sexe mâle, avant le mariage. Il était réservé à La Calprenède de réduire à de plus justes proportions la première de ces deux dispositions d'âme, tout en laissant trop d'importance encore à la seconde. Nous ne trouverons ses héroïnes ni si ridiculement sévères en théorie aux mouvements les plus légitimes de leur cœur, ni si complaisantes en fait à leurs langueurs d'amour : et c'est pour mieux faire connaître quel progrès fut accompli, en matière de goût ou même de moralité féminine vers le milieu de notre siècle classique que nous nous sommes arrêtés un instant sur le roman le plus applaudi des débuts de ce siècle, après celui d'Honoré d'Urfé. — En revanche les acteurs masculins du roman héroïque resteront des amoureux « transis » et conserveront toutes la tremblante dévotion de Polexandre. C'est par là surtout que se perpétueront dans notre littérature d'imagination, et jusque dans la tragédie racinienne qui procède de ces romans pour une part, les débilitantes influences de la tradition romanesque.

II. — LA VIE ET L'ŒUVRE DE LA CALPRENÈDE

Un critique du XVIIIe siècle à qui les encyclopédistes ont fait une réputation fâcheuse mais qui ne manqua ni de notoriété, ni de clairvoyance à son heure, Palissot, a écrit dans ses *Mémoires littéraires :* « Supposons qu'il ne reste d'autres monuments du « XVIIe siècle que les romans de La Calprenède, « quelle idée ne se formerait-on pas de la nation « qui en faisait ses amusements ! On se représente- « rait, sans doute, un peuple plein d'une galanterie « beaucoup trop exaltée, mais aussi rempli de fierté, « de noblesse, de grandeur d'âme, susceptible, en un « mot, de sentiments assez élevés pour ne se plaire « qu'au récit des actions les plus héroïques. Ces ro- « mans ne sont plus de notre goût, mais ils ont fait « les délices d'un siècle poli et qui peut-être, en cela « même, prouvait sa supériorité sur le nôtre. Ce qui « a contribué à leur chute, c'est la perfection du « théâtre... Racine et Quinault, qui ont *un peu visité « le style de ces romans*, les ont fait oublier en par- « lant au cœur un langage plus vrai, plus tendre et « plus harmonieux. » On ne saurait mieux dire et nous estimons que la même conclusion se dégagera de notre flânerie dans ce canton peu fréquenté du grand parc, aux allées solennelles, qui est la production littéraire de notre siècle classique.

La Calprenède a grandement souffert de quelques jugements critiques insuffisamment motivés selon

nous, et nous essayerons de le démontrer tout à l'heure. En revanche, il conserve une recommandation dont la postérité ne lui a pas tenu suffisamment compte : car son répondant n'est rien moins qu'un de nos plus incontestables génies militaires, ce rejeton de la vieille tige capétienne qui joignit le mérite à la naissance et porte, sans contestation possible, ce surnom de Grand dont l'histoire n'est pas si prodigue, après tout. Oui, le vainqueur de Rocroi et de Lens goûta très particulièrement le premier ouvrage romanesque du gentilhomme gascon, *Cassandre*, qui célèbre la valeur guerrière, les faiblesses amoureuses et l'intermittente générosité d'Alexandre le Macédonien. Il accepta ensuite la dédicace du second, *Cléopâtre*, d'allure un peu moins militaire puisqu'il évoque surtout la cour d'Auguste, au temps de la paix romaine. « J'ai su, dit l'écrivain au prince en sa dédicace, que « mon précédent ouvrage doit sa plus grande répu- « tation au bonheur qu'il a eu de vous divertir, qu'on « vous a vu plusieurs fois donner des heures, dans la « tranchée, aux volumes de *Cassandre* et que vous « avez voué à sa lecture une partie des nuits qui ont « succédé aux grandes journées que vous avez ren- « dues fameuses par vos victoires ! » Ce sont là, en effet, pour une œuvre d'imagination, des titres honorables : nous nous proposons de les justifier par nos explorations dans les trois grands romans de l'auteur et nous invitons notre bienveillant lecteur à parcourir avec nous quelques passages particulièrement significatifs de ces trop prolixes récits.

I

On sait peu de chose sur la vie d'un écrivain qui fut si notoire en son temps. Gautier de Costes, sieur de La Calprenède, — c'est-à-dire de la Charmoye, nous explique Tallemant des Réaulx qui lui a consacré une assez longue *Historiette*, — naquit en 1609 ou 1610 au château de Toulgou, près de Cahors. Fils de Pierre de Costes et de Catherine de Verdier-Genouillac, il était destiné à un très mince héritage et, par conséquent, cadet de Gascogne dans toute l'étendue de ce qualificatif. Il fit ses études à Toulouse jusque vers 1632, c'est-à-dire qu'il les conduisit assez loin sans nul doute, et son œuvre témoigne, en effet, d'une solide culture classique. Il abandonna toutefois la robe pour l'épée peu après sa vingtième année et servit dans un des régiments de la garde royale. Dix ans plus tard, la dédicace de la troisième partie de *Cassandre* nous le montre sur le point de se rendre au siège de Gravelines. Comme garde du corps, il fut souvent de service dans l'appartement de la reine Anne d'Autriche, à qui est dédiée sa première tragédie. Là, il se faisait bien venir des filles d'honneur de la souveraine en leur contant d'amoureuses aventures : enfin, il se serait vu confier quelques missions diplomatiques récompensées, en 1650, par un brevet de gentilhomme de la chambre royale. Tallemant, ce bavard toujours sujet à caution, lui prête nombre de gasconnades. C'est ainsi qu'il aurait fait fondre en argent, pour les exhiber ensuite avec complaisance, des « vervelles » ou anneaux destinés

à entraver les faucons de chasse, alors que les vervelles des oiseaux du roi étaient tout bonnement faites de cuivre. Si l'anecdote est authentique, elle ne soulignerait qu'une innocente manie de gentilhomme pauvre, cherchant à faire illusion sur sa médiocre fortune.

Il débuta dans les lettres sous les auspices de Théophraste Renaudot, ce patriarche du journalisme français, et réussit au théâtre avec sa *Mort de Mithridate*, en 1636, l'année du *Cid* : il a composé au total une dizaine de tragédies représentées avec des fortunes diverses. *La Mort des Enfants d'Hérode* (1639) est très mauvaise; le *Comte d'Essex*, un peu meilleur. Mais sa versification reste, en général, fort insuffisante, et c'est pourquoi, contrairement à l'usage introduit par Honoré d'Urfé et suivi par maint romancier de l'époque, il ne mêlera presque jamais de poésies galantes à ses récits d'amour. Sa vocation véritable ne lui fut révélée que vers 1642, année qui vit publier la première partie de sa *Cassandre*.

En 1646, il épousa une précieuse assez connue de son temps, Madeleine de Lyée, alors veuve d'un sieur de Brac. Aussi enthousiaste que le Grand Condé du roman de *Cassandre*, elle n'accorda sa main à l'auteur que sous la condition qu'il publierait sa *Cléopâtre*, et la clause fut insérée dans leur contrat de mariage, ce qui est digne de Cathos ou de Madelon. Tallemant a recueilli sur Mme de La Calprenède les plus horrifiques histoires. Confiée presque enfant à sa tante, Mme de Mailloc, Mlle de Lyée aurait été, avec la connivence de cette peu scrupuleuse parente, livrée fort jeune à un débauché du nom de Lalande qui feignit de l'épouser en faisant bénir leur union par

un laquais déguisé en prêtre. Elle n'en serait pas moins restée, sa vie durant, sous l'influence de cet impudent séducteur. Elle devint ensuite Mme de Vieuxpont, puis Mme de Brac, par de plus légitimes mais non point plus paisibles unions, si l'on en croit la chronique scandaleuse de l'époque. Aussi bien son troisième mariage ne réussit-il pas mieux que les précédents; il aboutit assez rapidement à la séparation d'un commun accord. La préface du dernier roman de La Calprenède, le *Faramond*, fait sans doute allusion à ses infortunes conjugales lorsqu'il écrit : « Les « cruelles affaires que j'ai eues sur les bras où plutôt « les malheurs étranges desquels ma vie a été misé- « rablement traversée depuis quelques années « devaient avoir mûri mon esprit et dissipé une partie « de cette humeur encline au plaisir qui, dans les pre- « miers feux de la jeunesse et dans une fortune plus « tranquille, m'a porté à écrire des choses peut-être « moins solides que divertissantes. »

Il ne put achever son dernier ouvrage. Guy Patin, encore plus suspect de commérage que Tallemant, indique qu'il fut empoisonné par sa femme qui aurait eu la tête tranchée en punition de ce crime, à la suite des grands jours d'Auvergne. Ce serait donc par une bien lointaine répercussion de ces assises judiciaires fameuses, puisqu'elle était normande et son mari gascon. La gazette rimée de Loret nous offre une version plus vraisemblable de la fin du romancier. En mars 1663, on lit dans cette feuille de nouvelles qu'il fut grièvement blessé au château de Mortefontaine par un accident de chasse, l'éclatement de son fusil, semble-t-il. Puis le même recueil anecdotique annonce son décès le 20 octobre de la même année,

cette fois à la suite d'un accident de cheval : soit un très violent coup de tête de sa monture ayant provoqué une chute grave, soit un coup de sabot au front après cette chute ? Voilà tout ce que nous savons aujourd'hui de sa destinée terrestre.

Sa renommée toutefois lui survécut longtemps. Ses romans, surtout *Cléopâtre*, ont été réimprimés à plusieurs reprises et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, dans des éditions abrégées toutefois. A l'étranger, leur renom continua d'être grand. Le pasteur génevois Bernard les possédait dans sa bibliothèque dont hérita sa nièce, Suzanne Rousseau, qui mourut en mettant au monde l'écrivain fameux. Ils furent, nous l'avons dit, la première lecture de Jean-Jacques, à la fin de sa septième année et exercèrent sur sa tournure d'esprit une action profonde. Par malheur, La Calprenède, compromis par les imitations outrancières de Madeleine de Scudéry, avait rencontré en France, au lendemain de son trépas, deux critiques illustres dont la sentence pèse d'un poids écrasant sur sa mémoire.

On sait que Boileau composa, dans sa jeunesse, — vers 1664 ou 1665, dit-il, — un dialogue satirique à la manière de Lucien sur *Les Héros de Roman*. Un demi-siècle plus tard et très près de sa fin, en 1710, il fit imprimer ce *Dialogue* dont il exposa la genèse en ces termes : « Comme j'étais fort jeune « dans le temps de tous ces romans, je les lus, *ainsi* « *que les lisait tout le monde*, avec beaucoup d'ad- « miration et je les regardais comme des chefs- « d'œuvre de notre langue. Mais enfin... la raison « m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de « ces ouvrages... Je composai ce dialogue dans ma « tête. Comme Mlle de Scudéry était encore

« vivante, bien loin de le faire imprimer, je gagnai « même sur moi de ne point l'écrire, ne voulant pas « donner ce chagrin à une fille qui, après tout, avait « beaucoup de mérite, et qui, s'il faut en croire ceux « qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise morale « enseignée dans ses romans, avait encore plus de « probité et d'honneur que d'esprit. Mais aujour- « d'hui qu'enfin la mort l'a rayée du nombre des « humains, elle et tous les compositeurs de romans..., « je donne au public mon *Dialogue*... Je ne sais s'il « s'attirera les mêmes applaudissements qu'il m'atti- « rait autrefois, dans les fréquents récits que j'étais « obligé d'en faire. En le récitant, je donnais à tous « les personnages le ton qui leur convenait... C'est « peut-être, en dépit des apparences, le moins frivole « ouvrage qui soit encore sorti de ma plume ! »

Le seul auteur de romans qui soit en effet maltraité constamment dans cette parodie, c'est Madeleine de Scudéry, pour son *Cyrus* et pour sa *Clélie*. Ses héros sont supposés défiler devant Pluton, roi des Enfers, en étalant tous leurs ridicules au passage. Vers la fin seulement, sera mentionné le *Faramond* de La Calprenède, qui lui fut inspiré, sur le tard, par une maladroite émulation, lorsqu'il eût constaté les triomphes de son imitatrice et exagératrice dans le genre pseudo-historique qu'il avait mis à la mode. Ses deux récits le plus justement notoires, *Cassandre* et *Cléopâtre* ne sont pas même l'objet d'une mention dans cette satire en prose. Boileau ne l'en nommera pas moins, lui seul avec Mlle de Scudéry, au terme du dialogue qui montre tous les héros de romans, fort mal reçus par Pluton, fuyant en désordre, sous les « escourgées » (horions) des sbires infernaux. En sorte qu'il s'est vu

englobé, sans plus attentif examen, avec elle, dans une condamnation dont les considérants ne l'atteignent pas. On peut constater, en effet, dans l'évolution du roman héroïque, une singularité que nous signalerons dès à présent : Madeleine de Scudéry avait débuté dès 1640, sous le nom de son frère, par une œuvre originale et charmante, *Ibrahim ou l'Illustre Pacha*, de sujet moderne et marquant un considérable progrès sur les ouvrages antérieurs du même genre. Puis, le succès de *Cassandre* et de *Cléopâtre*, ces romans historiques aux qualités d'un autre ordre mais non moins séduisantes, vint la jeter hors de sa voie peu après. Elle poussa jusqu'à l'excès et jusqu'à l'absurde les libertés que La Calprenède avait prises avec l'histoire authentique : elle écrivit *Cyrus* et *Clélie*, qui, en dépit de détails heureux, sont par leur dessin d'ensemble, de véritables caricatures. Puis, encore, son propre succès réagissant sur son inspirateur, elle gâta ce dernier à son tour en lui inspirant le choix singulier de *Faramond* pour héros d'un dernier récit d'amour et de guerre : récit qui, seul entre les écrits de son auteur, s'attira, nous venons de le dire, une raillerie, d'ailleurs accessoire et sans portée, de Boileau.

Ajoutons qu'en écrivant les vers trop connus :

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon ;
Calprenède et Juba parlent du même ton !

L'auteur de l'*Art poétique* nous paraît avoir mis le comble à son défaut d'équité vis-à-vis de l'homme qu'il avait admiré dans sa jeunesse. Le héros de *Cléopâtre*, le chevaleresque fils des rois du désert, parle

comme tous les amoureux de l'époque et assurément de façon beaucoup moins ampoulée, beaucoup plus digne et mesurée que Polexandre, le porte-parole de Gomberville, ce Parisien de Paris. Si donc La Calprenède a pu gasconner dans ses conversations avec Tallemant, il est tout à fait abusif d'en dire autant de son Juba.

II

De façon presque aussi efficace que Boileau, Mme de Sévigné s'est employée à discréditer l'auteur de *Cléopâtre*, et à moins juste titre encore puisque son goût pour ce romancier demeurait actuel et vivant à l'heure même où elle le dénigra, pour les raisons que nous allons faire connaître. Le 5 juillet 1671, la châtelaine des Rochers rend compte à sa fille des lectures qu'elle poursuit en commun avec ses hôtes : « Nous continuons le Tasse... mais *je n'ose vous dire* « que je suis revenue à *Cléopâtre*, et que, par le « bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, « cette lecture me divertit encore. Cela est épouvan- « table ! Mais vous savez que je ne m'accommode « guère bien de toutes les *pruderies* qui ne me sont « pas *naturelles*, et, comme celle de ne *plus* aimer « ces livres-là ne m'est pas encore *entièrement* arri- « vée, *je me laisse divertir* sous le prétexte de mon « fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des « chapitres de Rabelais à mourir de rire ! » Ainsi la charmante femme, placée entre son fils qui lui ressemble par la spontanéité du tempérament et la sèche cartésienne que le destin lui a donné pour fille

(tout en la faisant idolâtre de cette fille), croit devoir excuser près de celle-ci l'encouragement au « naturel » qui lui est venu de celui-là ! Telle sera, selon nous, l'explication des jugements contradictoires que nous allons rencontrer sous sa plume, au cours d'une lecture que les satires de Molière et de Boileau avaient discréditées dès lors, mais dans laquelle son goût si fin ne laisse pas de trouver quelques charmes.

Trois jours plus tard, en effet, après avoir appris que Mme de Grignan a commencé de lire Tacite, mais s'est arrêtée en chemin, elle reprend ses confidences littéraires : « Je trouve Germanicus trop sage « et trop politique (dans le grand historien latin). Il « craint trop Tibère. Je vois des héros qui ne sont pas « si prudents (Tibère est l'un des personnages prin- « cipaux de *Cléopâtre*), et dont les grands succès « font approuver la témérité. Mon fils, comme je « vous l'ai dit, m'a laissée dans le milieu de *Cléo-* « *pâtre* et je l'achève. Cela est d'*une folie dont je* « *vous demande le secret !* J'achève tous les livres « et vous les commencez ! » Critique indirecte peut-être ! — Quatre jours encore et la marquise, reprenant la plume, revient à parler de ses lectures parmi lesquelles sont mentionnés les *Essais de Morale* de Nicole : « C'est, poursuit-elle alors, sans préjudice « de *Cléopâtre*, que j'ai juré d'achever. Vous savez « comme je soutiens les gageures. Je songe quelque- « fois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ? « J'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez « peut-être assez de moi pour savoir à quel point « je suis blessée des méchants styles : j'ai quelque « lumière pour les bons et personne n'est plus touché « que moi des charmes de l'éloquence. Le style de

« La Calprenède est *maudit* en mille endroits : de « grandes périodes de roman, de méchants mots ! « Je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils « une lettre de ce style qui était fort plaisante. Je « trouve donc que celui de La Calprenède est détes- « table, et, cependant, je ne laisse pas de m'y « prendre *comme à la glu*. La beauté des sentiments, « la violence des passions, la grandeur des événe- « ments et le succès miraculeux de leurs redoutables « épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille. « J'entre dans leurs desseins, et, si je n'avais M. de « la Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me « consoler (sans doute deux persistants lecteurs de « La Calprenède, eux aussi, et le premier, tout au « moins, est, comme Condé, un répondant de « choix!), je me pendrais de trouver encore en moi « cette faiblesse !... Vous m'apparaissez *pour me* « *faire honte*, mais je me dis de mauvaises raisons, et « je continue ! »

Il nous faut réduire, sans délai, à de plus justes bornes, cette dure condamnation du style de *Cléopâtre*. La langue de Mme de Sévigné est, certes, infiniment plus savoureuse, mais elle n'en dépasse pas moins, ici, la mesure pour satisfaire au modernisme de la génération nouvelle, dont sa fille est l'une des plus pédantes incarnations. On dirait, à l'entendre, que La Calprenède doive être mis sur le même rang que des Escuteaux, parmi les cacographes de l'époque précieuse. Or, Kœrting a jugé son écriture remarquablement éloquente et ferme ; mais c'est un étranger dont on peut récuser la sentence à ce titre. En revanche, l'un de nos compatriotes, l'érudit collaborateur de Petit de Julleville pour sa grande *Histoire*

de la Littérature française, M. Morillot, déclare, lui aussi, cette écriture excellente et la rapproche de celle de Corneille. Enfin, dans son *Manuel de la Littérature française*, Brunetière élève également, en note, une protestation discrète contre le sommaire jugement de la marquise. Nous nous associons pleinement à ces réserves, et, au surplus, nos amples citations mettront bientôt notre lecteur en mesure de se former sur ce point une opinion personnelle. Il est certain, toutefois, que Mme de Sévigné, ayant pu lire à cette date Pascal, Molière, Racine, Bossuet, Boileau, La Fontaine dans toute une partie de leur œuvre, oppose à l'officier de Gravelines des points de comparaison redoutables et que la langue de l'époque de Louis XIII paraissait archaïque aux sujets de son fils, alors que celui-ci comptait déjà près de trente années de règne.

Les dernières appréciations de la marquise mêlent l'éloge au blâme avec moins de parcimonie : le 15 juillet, elle revient, en effet, sur un sujet qui lui tient assurément au cœur : « Cette morale de Nicole « est admirable et *Cléopâtre* va son train, mais sans « empressement et aux heures perdues. C'est ordi- « nairement sur cette lecture que je m'endors. Le « caractère m'en plait beaucoup plus que le style. « Pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent et « qu'ils sont *d'une perfection qui remplit mon idée* « *sur la belle âme*. Vous savez aussi que je ne hais « pas les grands coups d'épée, tellement que voilà « qui est bien, pourvu qu'on m'en garde le secret. » Enfin, le 9 août, viendra cette conclusion, qui offre un utile résumé des appréciations précédentes : « Il « y a d'horribles endroits dans *Cléopâtre*, mais il y

« en a de beaux et *la droite vertu est bien dans son* « *trône !* » Nous ferons en sorte de confirmer cette dernière appréciation morale.

La Fontaine boudait moins son plaisir quand il écrivait dans la pièce que nous avons déjà mentionnée en parlant de Gomberville :

Le roman d'*Ariane* est très bien inventé.
J'ai lu vingt et vingt fois celui de *Polexandre ;*
En fait d'événements, *Cléopâtre* et *Cassandre*
Entre les beaux premiers doivent être rangés.

Et Crébillon père, l'auteur, jadis admiré, de *Rhadamiste et Zénobie*, lisait encore avec prédilection La Calprenède pour lui emprunter des idées de tragédies vers la fin du XVIIe siècle.

Nous reconnaitrons toutefois qu'il n'est pas aujourd'hui d'une lecture récréative. L'*Astrée* ayant été mise au rang des plus incontestables chefs-d'œuvre, les romans étaient devenus, comme celui d'Urfé, des recueils de nouvelles galantes, que reliait entre elles, de façon plus ou moins plausible, le fil d'une intrigue principale, paresseusement déroulée dans l'intervalle de ces digressions incessantes : méthode qui engendrera ses conséquences dernières dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry, après *Ibrahim*. Il ne faut donc pas demander un intérêt soutenu aux ouvrages de ce caractère. La supériorité de La Calprenède, c'est que ses nouvelles sont rarement oiseuses, mais le plus souvent originales dans leur invention et leur déduction psychologique : au lieu que sa rivale, pour avoir tenu la gageure de remplir trente volumes avec l'histoire de *Cyrus*, c'est-à-dire de tripler la longueur habituelle et déjà démesurée de ces récits, se mon-

trera beaucoup moins difficile dans le choix de ses thèmes galants dont l'insignifiance ne tarde pas à lasser, en dépit de leur exposition souvent agréable et fine.

III

L'inspiration morale de La Calprenède est celle du stoïcisme antique, imprégné, naturellement, de notions chrétiennes, comme l'était l'atmosphère de son siècle, mais sans aucune de ces propensions lourdement édifiantes qui gâtaient les romans d'un Pierre Camus. Son dernier sujet seul, celui de *Faramond*, l'a conduit à peindre quelques personnages chrétiens et il les fait parler très dignement, à l'occasion, de leur foi: telle la princesse byzantine Pulchérie, la sœur très docte et très politique de l'empereur Théodose II. Ecoutons-la commenter l'entrée en religion des deux autres sœurs du Basileus, Flaccille et Marine : « Ah, Marcian, quoique vous en disiez, vous « savez bien que ce n'était pas dans cette occasion « que l'Empereur pouvait se servir de son autorité « (pour les retenir dans le siècle) ; et, quoiqu'il eût « sans doute défendu ses sœurs contre des hommes, « s'ils eussent voulu les lui enlever, il n'a pu les « défendre contre Dieu qui les a demandées et les « a appelées à son service. Et vous n'ignorez pas, « Marcian, que c'est à Sa volonté que l'Empereur « et toutes les puissances de la terre doivent se sou- « mettre. Aussi n'est-ce pas à la condition de nos « sœurs que nous donnons des larmes, puisqu'elle est « plus belle et plus heureuse que la nôtre, mais nous

« ne pouvons les refuser à notre nature, plus faible « que notre raison, et à qui notre raison même ne les « défend pas, dans une telle séparation ! » Voilà, sans doute, un style qui ne paraîtra point « maudit » à nos lecteurs. Nicole, que les lettres de Mme de Sévigné nous portent à mettre en parallèle avec son très profane confrère en littérature, Nicole aurait-il mieux exprimé un sentiment si délicat ? Nous ne le croyons pas, pour notre part.

En outre, la tenue morale des récits de La Calprenède est le plus souvent irréprochable; il acheva de nettoyer le roman urféen des résidus de grossièreté mediévales qui en maculaient certaines pages. Par exemple, la scène de surprise au bain, renouvelée d'Actéon, et restée traditionnelle dans le roman depuis la Renaissance, devient, sous la plume de La Calprenède, d'une chasteté à peu près inattaquable. Voyons plutôt la princesse Polyxène, sœur de Faramond, épiée, dans une pareille circonstance, par son amoureux Viridomare, prince des Suèves, qui nous fera part de ses impressions dans un style dont Mme de Sévigné pouvait, à bon droit, « maudire » quelques métaphores par trop conventionnelles et banales : « Cette adorable merveille, qui semblait « avoir porté le ciel dans les eaux, était couverte en « partie d'un linge fort délié... Rien n'était caché « pourtant de ce que ses compagnes pouvaient voir, « mais vous savez bien, ma sœur, que dans la plus « grande familiarité qui se peut former entre les per- « sonnes d'un même sexe, il y a des bornes que, « parmi celles qui sont bien nées, la modestie ne « permet point de passer ! » Restent les hasards de la sortie de l'eau qu'escomptait l'indiscret témoin de

la scène : il sera fort déçu dans ses immodestes espoirs: « Ses filles, quoiqu'elles lui ôtassent tout ce « qu'elle avait de mouillé sur elle, le firent avec une « adresse si cruelle pour moi, qu'il me fut impossible « d'en voir davantage que ce qui m'avait paru tout « d'abord. »

L'auteur de *Cassandre* et de *Faramond* utilise également, à diverses reprises, un thème naguère intronisé dans le roman par Sydney et Urfé : le déguisement en fille d'un très jeune, quoique très vaillant, amoureux qui désire se rapprocher incognito de sa princesse. Il conduit toutefois beaucoup moins loin que ses devanciers les conséquences d'une telle mascarade. Sa feinte Orithie n'abusera point des affectueuses complaisances de la reine des Amazones, la belle Talestris; et, dans son roman mérovingien, le prince Marcomire s'étant introduit par ce subterfuge auprès de la princesse Albisinde, prendra soin de ne l'approcher jamais dans les temps où sa supercherie lui vaudrait de trop excessives privautés.Il pourra donc faire remarquer plus tard cette réserve à la jeune fille, tardivement instruite de l'erreur dont elle a été la victime : « Je n'ai point autant abusé de votre « bonté que je l'eusse pu faire si mon respect eût « été moindre que mon amour et j'ai eu le soin de « retrancher moi-même à Marcomire des avantages « ou des libertés qui eussent été accordées à la feinte « Euriclée. Aucun souvenir ne vous peut donc don- « ner de confusion ni de repentir, que celui d'avoir « appris à Euriclée, en confidence, que Marcomire « ne vous était point odieux. »

Enfin, le personnage également sydnéen et urféen de l'Inconstant théorique, — qui figure fort aggravé,

comme nous le verrons, dans l'*Ibrahim* et dans la *Clélie*, — est absent de l'œuvre de La Calprenède. Seul, le jeune Ptolomée, dans *Cléopâtre*, affecte une certaine légèreté dans les relations d'amour, mais plutôt par insensibilité juvénile que par relâchement de mœurs ou par abus de l'expérience galante : il est plus près de l'Hippolyte de Racine, que du « marquis français » d'*Ibrahim*.

Un autre trait caractéristique des récits du gentilhomme gascon, c'est le soin qu'il apporte à sauvegarder les préséances et à respecter l'étiquette. Il utilise à cet effet l'expérience acquise au cours de son service dans les antichambres royales et se vante d'être sur ce point sans reproche. Contemplons, par exemple, la rencontre de la princesse Barsine, nièce du roi des Perses, avec la princesse Bérénice, fille du roi des Scythes : « S'avançant vers elle avec une « action pleine d'étonnement et de soumission, elle « voulut lui baiser les mains avec beaucoup de res- « pect, mais cette belle princesse les retira pour lui « présenter sa bouche et lui faire connaître que, dans « l'estime et l'affection qu'elle avait déjà pour elle, « elle désirait plus d'égalité dans leurs caresses ! » Et voici Cléopâtre, fille d'Antoine et de la reine fameuse, accueillant un groupe de héros parents ou amis : « Elle reçut Drusus (beau-fils de l'empereur « Auguste) avec toutes les marques de la véritable « estime qu'elle avait pour sa personne et pour sa « vertu; caressa Ptolomée comme un frère qu'elle « avait toujours chèrement aimé et traita ensuite « Lentulus comme un homme de grande naissance, « de grand mérite et particulièrement ami de sa mai- « son. Drusus et ses compagnons rendirent aux prin-

« cesses, auxquelles Cléopâtre les présenta en leur « disant leur nom, ce qui leur était dû et leur pou- « vait être rendu par des gens qui savaient fort bien « leur cour. » La Calprenède aussi sait fort bien sa cour et c'est un mérite dont il est particulièrement fier.

Il est donc trop évident qu'il a peint l'entourage d'Alexandre, et plus encore l'entourage d'Auguste, sur le modèle de celui d'Anne d'Autriche, et conformément à la tradition chevaleresque ou romanesque recueillie par lui de ses devanciers. Si pourtant on le compare à l'auteur d'*Astrée* ou à celui de *Polexandre*, on constatera qu'il marque un véritable progrès dans le respect de la couleur locale et de la vraisemblance historique. Ses deux romans principaux sont moins ridiculement entachés d'anachronisme que l'*Artamène* ou la *Clélie*, car il évoque les deux apogées de la civilisation antique, dans le monde grec et dans le monde romain, au lieu de peindre, comme Madeleine de Scudéry, les barbares sujets de Cyrus ou de Tarquin. Il n'est pas coupable d'avoir peint « Caton galant et Brutus dameret », puisque c'est Ovide dont il fait l'arbitre de la galanterie latine et que les œuvres de ce poète ayant été l'une des sources de la conception romanesque de la vie vers le XIIe siècle de notre ère, il figure de façon plus vraisemblable en un récit d'inspiration courtoise que le roi Cyaxare ou l'Etrusque Porsenna. De même à tel personnage de *Cassandre*, qui fut formé par la conversation des philosophes du IVe siècle athénien, on consent plus volontiers des attitudes élégantes sur le terrain du sentiment. *Faramond* seul est une maladroite copie de *Clélie*.

IV

Il ne nous paraît pas inutile de donner, en quelques mots, une idée du sujet de ses trois romans. Cassandre, l'héroïne du premier d'entre eux (publié de 1642 à 1645), n'a rien de commun avec la prophétesse troyenne que ce nom classique évoque tout d'abord en notre souvenir. C'est la fille de Darius, roi des Perses, qu'Alexandre le Grand détrôna : son nom véritable est Statira, mais elle se dissimule sous un pseudonyme lorsque le trépas prématuré du conquérant macédonien risque de la livrer aux mains de la cruelle Roxane, sa cousine, qui a été comme elle épousée par ce héros. Avant qu'Alexandre eut pris le chemin de l'Asie, Statira-Cassandre fut aimée par l'héritier de la couronne des Scythes, l'incomparable prince Oroondate, auquel elle a rendu son amour. La raison d'Etat l'a contrainte ensuite à devenir la femme du vainqueur d'Arbelles : mais, demeurée veuve, elle pourra couronner la flamme de son premier et toujours fidèle amant.

A côté de cette intrigue principale, d'autres se développent parallèlement avec ampleur : l'amour du prince macédonien Lysimachos, cousin d'Alexandre, pour Parisatis, sœur de Statira, qui devra d'abord épouser Ephestion, favori du grand conquérant, et ne sera unie, elle aussi, qu'après ce veuvage à son très fidèle chevalier servant : et l'amour du prince perse Artaxerxe, frère de Statira, pour la princesse scythe Bérénice, sœur d'Oroondate, ces deux derniers héros étant liés par une amitié tou-

chante, en dépit de l'inimitié qui règne entre leurs pères et entre leurs races. Enfin, de même que le siège de Troie est le sujet de l'*Iliade*, et le siège de Marcilly un épisode fort développé de l'*Astrée*, le sujet de cette épopée romanesque est le siège de Babylone par les princes amants des deux filles de Darius et par leurs amis. Il s'agit de délivrer ces princesses, qui, dans la grande ville fameuse, sont les prisonnières de la cruelle Roxane, veuve d'Alexandre, comme l'est aussi Statira, mais héritière momentanée du pouvoir parce qu'elle est grosse d'un enfant à qui doit échoir en héritage le sceptre de l'Asie antérieure. Ce vaste conflit se termine heureusement par la punition, d'ailleurs très adoucie, du crime et par la récompense de la vertu : les batailles du Granique, d'Issus, d'Arbelles et la mort, par trahison, de Darius, sont, dans le récit, de beaux épisodes, conformes à l'histoire et très dignement évoqués.

Cléopâtre, héroïne du roman publié sous ce titre en 1647 et pendant les années suivantes, n'est pas non plus, comme on pourrait le croire, la célèbre reine de l'Egypte, grécisée par la conquête macédonienne; mais bien la fille de cette souveraine et d'Antoine, que l'histoire appelle Cléopâtre Séléné : une princesse romaine par son père en conséquence et davantage encore par son éducation, qui s'est faite à la cour d'Auguste après la catastrophe qui termina la vie de ses parents. Elle est plus belle que sa mère et d'une incomparable vertu, quoique d'un caractère un peu brusque et tranchant parfois, comme celui d'Astrée. La guerre tient moins de place que dans *Cassandre* en ce récit, dont la structure est fort ingé-

nieuse. Trois habitations situées dans la ville ou dans les faubourgs d'Alexandrie, celle du prince Arsacide Tyridate, exilé de sa patrie, celle du jeune Alexandre, frère jumeau de Cléopâtre et celle du préteur romain de l'Egypte, Cornélius Gallus, se remplissent peu à peu d'hôtes étrangers au pays, princes ou princesses d'Asie, d'Afrique et d'Europe, liés deux à deux par l'amour, mais séparés par des événements plus ou moins tragiques et que le destin dissimule momentanément les uns aux autres, en dépit de leur très proche voisinage. Une étonnante dextérité préside à la combinaison de ces hospitalités diverses : il faut, en effet, que les amoureux ignorent réciproquement leur séjour, mais se trouvent réunis par le hasard à d'autres amants qui, éprouvés par des infortunes analogues, échangeront avec eux le récit de leurs tribulations sentimentales : car telle est, nous l'avons dit, la texture obligée de ces vastes entreprises de récréation érotique ou guerrière.

La famille d'Auguste, dans le sein de laquelle les relations de parenté se trouvent singulièrement compliquées par des divorces et des remariages fréquents, fournit aussi nombre de personnages à l'action : les principaux sont Auguste en personne, sa fille unique Julie, née de Scrivonia qu'il a répudiée, sa seconde femme Livie qui a eu d'un premier époux (Drusus) deux fils, Tibère et Caius Drusus; sa sœur Octavie qui a engendré de Marcellus un fils, neveu et héritier de l'empereur (le jeune homme de grande espérance que pleura Virgile), puis a épousé Antoine dont elle a eu deux filles, Antonia et Agrippine, et en outre a nourri chez elle, comme frères et sœurs de

ses propres enfants, ceux d'Antoine et de Cléopâtre d'Egypte; à savoir Alexandre et Cléopâtre jumeaux, et leur frère plus jeune Ptolomée. Enfin, d'un mariage antérieur d'Antoine avec Fulvia, sont encore nés deux fils, Jules Antoine et Attilius. La Calprenède traite tous ces personnages comme princes de la maison impériale à la cour du premier empereur romain.

Entre ces princes de sang latin évoluent quantité de fils ou filles de rois fournis par les pays limitrophes de l'Empire : en particulier Juba II, héritier du roi détrôné de ce nom. Il a été également élevé à Rome après la défaite et la mort de son père, dans la famille des Coriolan, dont il porte le nom. Ce Juba-Coriolan est destiné à devenir le chevalier servant de la jeune Cléopâtre, et, par conséquent, le héros principal du récit. Après lui, il faut citer encore un fils de Jules César et de la reine Cléopâtre d'Egypte, Césarion, et un fils de Pompée dissimulé sous le nom de Britomare d'abord, d'Artaban ensuite. C'est le « fier » Artaban, qui a laissé dans notre langue une comparaison usuelle et qui survit seul au renom périmé de son créateur. Ces indications, quoique très sommaires, suffiront à faire comprendre que Mme de Sévigné eut besoin de loisirs pour suivre les évolutions de cette multitude princière. Les premiers livres du roman font un peu regretter *Cassandre* qu'ils sont loin d'égaler pour la vigueur de la conception et la franchise de l'exécution : mais la verve de l'auteur lui revient ensuite et le quatrième livre de la neuvième partie, qui se passe sur un bateau pirate dissimulé dans le voisinage d'Alexandrie, offre les péripéties les plus attachantes. Alexandre Dumas, Paul

Féval ou Gustave Aymard n'ont pas fait mieux depuis lors.

Après plus de dix années de silence, La Calprenède quinquagénaire et fort éprouvé, nous l'avons vu, par ses chagrins domestiques, crut devoir mettre sur le chantier un troisième roman qui ne put être mené par lui jusqu'à son terme. Il fut achevé, pour moitié environ, par un romancier moins réputé, quoique non dépourvu d'adresse et de talent, Vaumorière, l'auteur du *Grand Scipion*. Le patriotisme, ainsi que le sentiment monarchique, alors si puissant sur les cœurs français, expliquent le choix du sujet. L'auteur prétendit vouer une épopée en prose au restaurateur du royaume de France. Car le premier mérovingien connu par son nom n'est nullement un Franc à ses yeux : son Faramond aura simplement à reconquérir sur les Romains et quelques barbares le trône gaulois sur lequel s'assirent ses pères, d'extraction troyenne; de là, les noms grecs dont il affuble les parents ou grands feudataires de son héros, sous le prétexte que ces dénominations exotiques n'avaient jamais cessé d'être en usage depuis plus de mille ans, dans cette maison royale et dans son proche entourage.

« Le siècle choisi pour ce nouvel ouvrage, a-t-il « écrit dans sa dédicace au jeune roi Louis XIV, « est bien différent des deux premiers. *Plus obscur,* « *il laisse, pour l'invention, une liberté plus grande...* « C'est le commencement de notre belle monarchie. « Je parle maintenant pour nous, non pas pour les « étrangers, et j'oblige ma nation en écrivant son « histoire d'une autre manière qu'elle ne l'avait été « jusqu'ici. » Nous avons dit les inconvénients de

cette résolution et le peu de reconnaissance que Boileau montra pour l'auteur : mais il y a certes des pages attrayantes encore en cette longue narration qui mêle les innombrables princes ou princesses de la Germanie barbare aux capitaines ou grandes dames des deux empires de Byzance et de Rome. Les coups d'épée y tiennent, comme toujours, grande place sans préjudice pour la galanterie dont la part est très largement taillée dans le récit : « Il y a, « dit Télanor, écuyer de Balamir, prince des Huns, « en contant à Faramond l'histoire de son maître, « il y a quelque temps déjà que je vous parle de « guerre, quoique le plus *succinctement* qu'il m'est « possible. *Il est juste que j'y mêle maintenant de* « *l'amour*, et vous jugez bien, Seigneur, qu'*il s'y en* « *était toujours mêlé !* » Voilà l'exacte définition du roman médiéval depuis ses origines, et surtout depuis l'introduction de la doctrine courtoise dans les thèmes aventureux venus de Bretagne avec les légendes arthuriennes. La suite de cette étude montrera que l'esprit classique ne l'a pas essentiellement modifié sur ce point.

III. — LA VERTU DE SÉVÉRITÉ

L'amour masculin n'a aucun caractère d'originalité dans l'œuvre de La Calprenède qui continue très fidèlement sur ce point la tradition romanesque. Au contraire ses amoureuses se distinguent de celles que peignirent Urfé, Gomberville ou Saint-Sorlin par une attitude assez particulière de dignité et de réserve fière, qu'il caractérise le plus souvent par un mot significatif, celui de « sévérité ». Nous commencerons d'en pénétrer le sens exact en écoutant la conversation qui se déroule, au premier livre de la onzième partie de *Cléopâtre*, entre l'aimable frère du perfide Tibère, Caïus Drusus, et le poète Ovide, sur la conduite qu'il sied aux filles bien nées de tenir en matière d'amour et sur les menues faveurs ou encouragements dont elles sont en droit de gratifier leur chevalier servant. Au cours de ce tournoi oratoire, Ovide soutiendra la thèse courtoise pure, celle qu'on vit s'établir, — en partie sous son influence, mais à notre avis sous celle de Platon principalement, — chez les troubadours provençaux du XIe siècle, puis se vulgariser davantage au siècle suivant par l'intermédiaire du roman arthurien de chevalerie.

« J'avoue, expose d'abord Caïus Drusus, que j'ai « sujet d'être satisfait de ma fortune auprès de la « belle Antonia (fille d'Antoine et nièce d'Auguste, « comme nous l'avons dit). Je m'en rendrais indigne « si je ne reconnaissais que cette fortune est au-dessus « de mon mérite et de mes espérances. La princesse « Antonia souffre, *par la volonté des personnes aux-* « *quelles elle est soumise*, que j'aie l'honneur de la

« servir et elle me permet même d'espérer qu'elle ne « s'opposera pas à ma dernière félicité quand ces per- « sonnes en auront ordonné de la sorte. Mais je dois « certainement cette gloire à l'obéissance à laquelle « elle se croit engagée par sa vertu *sans qu'aucune* « *pensée favorable y ait jamais eu de part ;* et, « comme elle souffre sans répugnance les intentions « d'Octavie en ma faveur, je suis assuré que, si ma « fortune changeait dans l'esprit de la princesse sa « mère, elle recevrait d'elle, *sans aucune douleur*, le « commandement de ne me voir plus et y obéirait « *sans aucune peine.* De plus, je puis dire que je n'ai « jamais ouï de sa bouche aucune de ces paroles par « lesquelles la tendresse d'un cœur se peut exprimer, « ni reçu aucune de ces faveurs par lesquelles l'espé- « rance d'un amant se peut entretenir : je dis même « de ces légères condescendances que la plus grande « *sévérité* se peut accorder. Et, avec tout cela, je ne « me plains point de ma condition, car nous devons « recevoir les petits présents des personnes avares « avec plus de reconnaissance que les profusions des « prodigues ! » Cette esquisse marque l'extrême de la *sévérité* vertueuse dans les filles d'une aristocratie qui accepte franchement les strictes disciplines indispensables au maintien de son privilège social. Mais nous verrons qu'une telle vertu connaît des degrés plus adoucis en d'autres princesses, moins totalement dépourvues de « sensibilité » à la mode du XVIIIe siècle.

Après la profession de foi de Drusus, le jeune et beau Ptolomée, frère cadet de Cléopâtre — dont nous avons dit qu'il tient avec gentillesse et modération le rôle dont l'inconstant Hylas avait fixé les normes dans

l'*Astrée*, — Ptolomée proclame une pareille résignation conforme à la sagesse et à la vertu certes; il s'assure même que les belles princesses présentes à l'entretien, et siégeant pour ainsi dire en cour d'amour, accorderont une entière approbation au fils de l'impératrice Livie ! Mais, poursuit-il, en dévoilant soudain son dessein de protestation et de riposte, mais c'est parce qu'on leur a gâté l'esprit de bonne heure en leur inculquant de trop rigides maximes. Pour sa part, il préfère une vertu tempérée d'un peu de douceur à ces perfections trop farouches qu'on ne saurait apprivoiser ni toucher, et il adjure Ovide de lui prêter le soutien de son autorité bien établie en matière galante.

L'auteur de *L'Art d'aimer* prend alors la parole à son tour. Il se déclare persuadé, lui aussi, que les princesses qui honorent ce débat de leur présence pencheront au parti de Drusus. Et le poète a prévu juste, car il se verra bientôt traité assez *brusquement* par l'une d'entre elles pour l'opinion qu'il a choisi de soutenir. Il s'arrête, en effet, à une conception de la vertu féminine qui tient un juste milien entre celle des deux précédents orateurs. Il estime qu'il existe d'*honnêtes faveurs*, que celles-là peuvent être accordées aux galants par leurs dames, mais que se sont aussi les seules qui doivent être concédées. Il est convaincu que la satisfaction éteint le désir (c'était la thèse des troubadours platoniques) et que le plein accomplissement de nos souhaits, ne laissant place à aucune aspiration, allentit l'ardeur passionnée que de tels souhaits avaient fait naître. Les belles gratifieront donc leurs soupirants de faveurs qui soient tout ensemble puissantes pour entretenir l'amour et compatibles avec la sagesse. Il ajoute enfin, de façon caractéristique, qu'il sait bien

être écouté *de trop grandes princesses* pour les amener à sa façon de voir. Il paraît lui suffire d'avoir posé des règles pour les filles qui mettent à moins haut prix leur conquête.

I

Nous pouvons commencer de discerner par là quelle est la loi de l'amour « illustre », en ce qui regarde la jeune fille de bon lieu, pendant toute la première moitié du XVIIe siècle et quelque temps encore au delà. Cette loi s'esquisse, nous l'avons dit ailleurs (1), en quelques pastorales du siècle précédent; mais elle se développe en opposition directe avec les spectacles dont le roman chevaleresque en général et le cycle des *Amadis* en particulier, avaient rendu témoins leurs lecteurs : car la mère du « beau ténébreux », la reine Elisène de Gaule, et la dame de ses pensées, la princesse Oriane de Grande-Bretagne, étaient fort loin d'être des « sévères » ou même des scrupuleuses dans l'attribution de leurs faveurs. Dès le début de notre âge classique, la thèse glissante des faveurs « permises » cède la place, jusque dans le genre du roman qui en avait été la citadelle, à une conception plus ferme et plus rationnellement chrétienne de l'attitude féminine typique sur le terrain de l'amour : cette attitude s'imposant d'ailleurs en première ligne aux femmes d'un rang social privilégié qui doivent *exagérer* le rôle de la raison dans leur hygiène mentale pour savoir faire, le cas échéant, tout leur devoir envers leur famille et, quand elles sont de race royale, envers leurs sujets.

(1) Dans nos *Origines romanesques du Romantisme.*

Certes, pour nos sensibilités cultivées par cinq ou six générations de romantisme, pour notre conception prématurément égalitaire du lien social, cette tenue morale peut paraître froide, guindée, dépourvue de *vie*, odieuse même et prêter à de faciles protestations, indignations ou railleries. Le devoir du psychologue et de l'historien n'en est pas moins d'essayer de la comprendre, de constater sa vogue et de relever ses nuances instructives avec l'aide des observateurs de ce temps qui en ont fait l'objet de leurs romanesques commentaires. On a dit, avec justesse, que la morale de notre siècle classique et chrétien demandait le plus pour obtenir le moins, parce qu'elle connaissait les hommes. Et ce n'est, certes, pas notre façon de faire ! Dans la *Consuelo* de George Sand, on voit une artiste lyrique, d'origine plébéienne, repousser les importunités d'un homme qu'elle aime et réclamer de lui le mariage préalable, non pas du tout par respect de soi-même, ainsi qu'elle le proclame expressément, mais en considération d'un serment qu'elle fit à sa mère mourante et qui lui fut demandé fort prudemment par cette interprète d'une génération moins aveulie : « Je ne tiens pas beaucoup, expose-t-elle « en propres termes, *à ce que les patriciennes appel-* « *lent leur réputation !* Je suis *trop peu de chose* « *dans le monde* pour attacher mon honneur *au* « *plus ou moins de chasteté* qu'on voudra bien me « supposer ! Mais je fais consister mon honneur à « garder mes promesses ! » Telle fille qui parcourt ces lignes et n'a point consenti un engagement si mal commode n'aura donc point à se contraindre en pareille occurrence !

Retournons maintenant en arrière, bien loin de ces

enseignements du mysticisme passionnel qui ont été si docilement écoutés, et achevons de caractériser l'amour féminin tel qu'il se présente le plus fréquemment dans notre roman classique. Tout d'abord, la tentation adultère y est rare et l'adultère à peu près inconnu. L'obstacle qui retarde l'heureuse conclusion de ces belles amours et permet d'en occuper quelque temps le lecteur n'étant donc presque jamais le mariage antérieur de l'un des amoureux, il résidera le plus souvent dans la volonté contraire de parents ou chefs de famille, entraînés par la haine ou par le caprice, par la raison d'Etat mal comprise ou par l'influence d'ambitieux favoris, par une préoccupation de vengeance quelquefois, comme il arrive dans *Le Cid* et dans *Horace;* enfin, par la répugnance aux unions inégales, une princesse ne devant épouser qu'un prince. Par bonheur, et en raison de l'optimisme érotique qui est l'habituelle inspiration du roman, les vaillants chevaliers qui ne sont point fils de rois au premier abord se décèlent toujours comme tels à certain moment du récit. — Mme de La Fayette reviendra vers l'adultère plus sérieusement envisagé comme possible; car sa princesse de Clèves, qui sait encore se vaincre, s'avouera du moins pleinement son amour extra conjugal et le déclarera même à son époux sans ambages : ce qui est parfaitement inconcevable pour les héroïnes d'Urfé, Gomberville, La Calprenède ou Madeleine de Scudéry.

C'est que, par ces femmes en qui l'éducation de la volonté a été solidement faite, l'amour est regardé comme une faiblesse à laquelle il n'est permis de céder que dans des conditions très strictement réglées par les convenances. Voyez plutôt la charmante

princesse Polyxène, sœur de Faramond : elle a été accusée quelquefois de *manquer de tendresse* et les princes ses frères lui reprochaient en riant ce défaut : mais elle aurait pu avoir l'âme tendre et passionnée tout comme une autre si elle n'eût jugé que les passions étaient vicieuses dès qu'elles venaient à se faire trop sentir et ne se fût étudiée à les combattre par une sévère vertu ! Voyez encore Cléopâtre découvrant à une amie l'état de son cœur : « Ce cœur « que j'ai une fois donné, dit-elle, je ne puis le « donner une seconde. Coriolan en eut les premières « dépouilles et les emportera dans le tombeau. Rien « ne peut me dégager moi-même de ce que je me « suis imposé en me soumettant à une innocente « affection, ni mettre jamais mon âme dans la liberté « d'un second choix et dans l'état de recevoir une « nouvelle impression ! C'est assez à l'infortunée « Cléopâtre d'avoir cédé une fois à l'amour et aux « grandes qualités d'un homme aimable entre les « hommes et la *justification que je saurais, possible,* « *trouver à mes premières faiblesses* me man- « querait sans doute pour les dernières. » Oui, à ces femmes de forte race, comme aux Amazones antiques, l'amour demeure une demi-déchéance, que la plus scrupuleuse légitimité viendra seule, *possible,* excuser une fois dans leur vie ! La grande Mademoiselle sera l'élève, insuffisamment persévérante, de ces héroïnes de la sévérité.

De plus hautes et de moins individuelles considérations que celles qui procèdent de la passion viennent influer, nous l'avons dit, sur le choix de leur compagnon d'existence, — comme il arrive d'ailleurs en toutes les sociétés organisées pour l'effort et l'expan-

sion militaire, celle de la Rome antique ou celle du Japon d'hier. L'intérêt de leur famille (ou celui des clients et sujets de leur maison), dont décide à peu près souverainement le chef héréditaire de cette famille, président à l'élection de leur conjoint pour la vie. Leur abnégation sentimentale sur ce point est ce qu'on appelle, en ces filles robustes, d'un nom fort bien choisi, le « courage ». Ainsi, la princesse de Thuringe, Amalasonthe, est aimée d'un héros qu'on ne connaît point pour un prince et son frère l'engage donc à décourager les avances de ce brave, qui, par deux fois, a sauvé leur pays. Elle se décide à cette attitude rigoureuse, bien que son père se soit montré moins systématiquement hostile aux avances qui lui sont faites : « Je ne suis pas fâché, dit alors ce père, « de tempérament plus moderne, que vous ayez un « *courage* proportionné à votre naissance et que vous « n'aimiez pas à déchoir du rang dans lequel le sort « vous a fait naître; mais je désire que vous respec- « tiez la vertu et que vous continuiez de ne vouloir « pas épouser Ambiomer sans toutefois regarder « l'amour qu'il a pour vous comme une injure ou « comme une tache à votre gloire! » Cette « gloire » féminine, qui tient aussi sa place dans les tragédies de Corneille, prendra le premier plan dans les romans scudériens qui retournent vers les exagérations du *Polexandre.*

Julie, la coquette fille de l'empereur Auguste, ne marque pas la même résistance aux impulsions du sentiment, mais son historien romanesque ne lui en fait nullement un mérite, d'autant moins qu'elle est à demi fiancée avec son cousin germain Marcellus, par la volonté de son père : « Cette princesse, lisons-nous

« dans *Cléopâtre*, discernait aisément les sentiments « amoureux (qu'elle faisait naître) au travers du « respect et de la soumission; mais, au lieu qu'une « autre personne, *née avec un courage proportionné* « *à sa naissance*, eût reçu cette connaissance *avec* « *dédain*, Julie, d'humeur toute contraire, savait bon « gré à ceux qu'elle pouvait seulement soupçonner « de quelque mouvement d'affection (à son égard), « les recevait avec un visage caressant et les favo- « risait, à la rencontre, au-dessus de ce qu'ils avaient « espéré ! » Ce qui est une agréable définition de la coquetterie.

La princesse Olympie de Thrace, qui est poursuivie d'un amour coupable par le roi son frère, prétend toutefois ne se marier jamais sans le consentement de ce vilain personnage, devenu par la mort de leur père le chef de leur maison souveraine. « L'estime que je « puis avoir pour vous, expose-t-elle à celui qu'elle « aime, ne me fera point passer par-dessus la bien- « séance et par-dessus les lois prescrites aux per- « sonnes d'une naissance comme la mienne. — Si « votre frère peut et doit disposer de vous, riposte, « assez congrûment, cet amoureux déçu, il n'en dis- « posera qu'en sa faveur ! — Je ne prendrai jamais « la liberté de me choisir moi-même un mari, per- « siste la belle obstinée, et il nous faudra donc « attendre notre union du Ciel, ou de l'humeur « (changée) du roi mon frère, ou d'un autre état de « mes affaires qui me mette en situation de disposer « de moi. — Je l'attendrai donc avec vous, Ma- « dame, acquiesce alors le soupirant exemplaire, « avec une action toute soumise. Je sais bien que le « bonheur auquel j'ai élevé mon ambition est d'un

« trop haut prix pour y parvenir par des difficultés « ordinaires ! » C'est ici comme le pédantisme de la discipline familiale, mais il faut connaître une si stricte conception de cette discipline ou de ce devoir si l'on veut comprendre l'Académie Française déclarant immorale la conduite de Chimène, en ses *Sentiments sur le Cid*, pour avoir laissé quelque espérance matrimoniale à Rodrigue et aux spectateurs, vers le dénouement de la tragédie fameuse.

Ainsi le romancier que distingua le grand Condé transporte nos esprits, plongés depuis cent cinquante ans dans l'atmosphère du rousseauisme, au sein d'une ambiance psychologique totalement différente, et comme dans un autre univers moral. Le sentiment de l'amour en particulier nous présente sous sa plume toute une gamme de nuances aujourd'hui démodée, mais qui fut aussi riche en son temps que la palette romantique, disposée pour peindre la passion sans frein et fardée seulement de quelque mysticisme insidieux. Ne serait-il donc pas intéressant au point de vue historique, et peut-être salutaire au point de vue moral de mettre à la portée des esprits sains quelques échos de cette conception périmée de la vie sentimentale ? Nous voudrions que certains fragments tout au moins de ces récits — dont le mérite est, selon nous, de faire la transition entre le point de vue de Corneille et celui de Racine, en matière de discipline sentimentale, — fussent mis aux mains de la jeunesse dans des éditions scolaires et commentés par nos professeurs d'humanité. Il serait facile d'en détacher à cet effet les épisodes qui supportent d'être isolés de leur contexte.

II

Les princesses bien apprises sont fort nombreuses dans l'œuvre de La Calprenède. Entre leurs silhouettes, aux lignes délicates et fières, nous choisirons les plus typiques pour observer avec attention leur démarche et leurs gestes désuets. Attachons-nous, par exemple, à Parisatis, seconde fille du roi des Perses Darius et dont Statira-Cassandre est la sœur aînée. Captive, elle aussi, du conquérant macédonien, elle a inspiré un violent amour à un proche parent de ce monarque, Lysimachos, qui s'est enhardi à lui confesser l'état de son cœur : « Je vis alors, raconterat-il plus tard, le visage de la princesse se mouiller « de quelques larmes. Je les pris d'abord à mon « avantage et crus que, véritablement, la pitié les « avait arrachées de ses beaux yeux. Mais je reconnus un moment après que le dépit les avait causées « et que le déplaisir qu'elle avait eu d'ouïr une déclaration d'amour de l'un des suivants d'Alexandre « l'avait forcée à donner des marques de sa douleur. « Elle me lança un regard plein de dédain ! » Quand elle apprend cependant qu'il est né prince et quand il menace d'expirer bientôt à ses pieds, elle s'adoucit déjà quelque peu : « Quoiqu'elle ne m'aimât ni n'eût l'intention de s'engager pour moi dans « une autre affection que celle de la civilité, elle ne « me haïssait pas assez pour me voir mourir, et surtout pour l'expiation d'une faute (sa déclaration « d'amour) qu'après l'avoir *un peu digérée*, elle ne « jugeait pas digne de mort. » Mais elle accorde

un traitement tout aussi favorable à Ephestion, favori d'Alexandre et appuyé par ce prince auprès d'elle. Le pardon d'un téméraire aveu est ainsi le premier pas de la « sévérité » en marche pour aboutir à l'entier consentement d'amour.

Bientôt les soins ou services du galant seront récompensés par une faveur plus particulière : « Je serais « dissimulée, lui dira Parisatis, si je pouvais cacher « le déplaisir que votre persévérance me donne dans « un dessein auquel je me suis opposée dès sa nais- « sance, par la prévision des difficultés que vous « trouverez à l'accomplir. Rien ne saurait me dis- « penser de ce que je dois à ma condition et aux « personnes à qui la naissance m'a soumise. C'est « de ces personnes que je recevrai des sentiments au- « delà de cette estime que j'ai pour vous, et, quand « vous m'y verrez engagée pour *un autre*, n'en accu- « sez que l'obéissance seule, non pas une inclination « qui ne se déclarera *jamais en faveur de tout autre!* « Je ne crois pas que, sans avoir dessein de m'offen- « ser, vous en puissiez demander davantage ! » Voilà la seconde étape des amours sévères : « Par inclination, à personne autre qu'à vous ! »

Un nuage s'élève pourtant dans ce ciel sentimental aux teintes discrètes, mais, jusque-là, sereines. Parisatis a cru devoir répondre à une lettre d'Ephestion et Lysimachos s'en afflige : elle lui explique alors que ce fut par ordre de sa grand'mère et tutrice, l'ambitieuse Sisigambis (car elle a perdu père et mère, et son frère Artaxerce a disparu) : « Je vous ai « souvent représenté, ajoute-t-elle, avec combien de « dépendance je suis attachée aux volontés des per-

« sonnes à qui la naissance m'a soumise. Cela suffit « pour ma justification, et, si je puis être blâmée, « c'est seulement pour la résistance que je fis à obéir « et pour la répugnance que j'y avais ! » Ce qui est flatteur à entendre ! Mais Lysimachos se sent dès lors menacé par les combinaisons politiques de Sisigambis.

Ses pressentiments ne sont que trop fondés, car la vieille souveraine, gagnée par Alexandre, va se déclarer hautement pour Ephestion et peser sur la décision de Parisatis. Celle-ci fait alors remarquer à son amoureux qu'elle a toujours réservé ce cas, dans leurs communes prévisions de l'avenir : « Je vous « estime beaucoup, concède-t-elle, et, si vous me « forcez d'en dire davantage, j'ai une bienveillance « pour vous qui va *au delà de l'estime*, car je ne l'ai « jamais eue telle pour personne au monde. Je n'ai « pas toutefois une si forte affection qu'elle me fasse « *oublier ce que je me dois à moi-même* et me porte « à faire des fautes qui blesseraient ma réputation « en offensant mortellement le sang illustre dont je « suis sortie. — Mais, riposte l'amoureux désespéré « par cette perspective cruelle, prenez la peine de « remettre devant les yeux de votre aïeule la sincé- « rité de mon affection, et, quand vous lui ferez con- « naître que vous recevrez un commandement en « ma faveur avec plus de satisfaction qu'à l'avantage « de mon rival, elle ne vous accusera point de *bas-* « *sesse*. — Ne désirez jamais de moi des choses *que* « *je ne dois pas*, riposte l'impeccable jeune fille ! « J'estime beaucoup Ephestion. Je lui suis obligée « pour les services qu'il m'a rendus et je n'ai aucune « aversion pour sa personne. Mais, malgré cette

« déclaration que je vous fais avec vérité, si vous « *pouvez obliger la reine à me demander mes senti-* « *ments* et remettre à *ma* disposition le choix « d'Ephestion ou de vous, je vous proteste qu'il ne « sera jamais qu'en *votre faveur !* Voilà la plus « grande concession que vous puissiez jamais espérer « de moi et je vous supplie de n'en point désirer « davantage ! »

Tout se tourne alors contre l'infortuné Lysimachos, car sa déconvenue le porte à des actes de fureur ou même de folie : il fait enfin une grave maladie durant laquelle Ephestion, devenu l'époux de Parisatis, montre à son égard la plus grande générosité. Il ne quitte pas le chevet du mourant : « Il ne se « contentait pas, racontera ce dernier après son réta- « blissement inespéré, que la princesse sa femme me « vînt souvent visiter, mais il l'accusait lui-même de « *mauvais naturel* (quand elle se dérobait à ces dan- « gereuses entrevues) et la sollicitait de me rendre « des visites plus fréquentes. Il est vrai que, par la « longue pratique de cette princesse, il avait une « parfaite connaissance de sa vertu et que la con- « fiance qu'il avait le rendait moins sévère gardien « *de ce qui ne courait aucun risque sous une garde* « *si assurée.* L'affection que Parisatis avait pour son « mari redoubla par la gentillesse de son procédé et « par la confiance qu'il témoignait en elle. Certes, « elle n'abusa point de la liberté qu'Ephestion lui « donnait et sa franchise l'obligea même à vivre avec « encore plus de retenue qu'elle n'aurait fait si elle « avait eu un autre mari, moins généreux ! » Pourtant, un témoin oculaire nous avait appris peu aupa-

ravant que, le jour de son mariage, la princesse avait *failli mourir de déplaisir* et que tous ceux dont elle fut aperçue en cet état crurent que sa couche nuptiale serait infailliblement son tombeau ! C'est donc bien par maîtrise accomplie de soi-même, nullement par indifférence de nature ou par légèreté de caractère qu'elle parvient à se comporter comme nous venons de le dire.

Son amoureux ne s'élève au même renoncement héroïque que lorsqu'il se croit tout près de sa fin : « J'appelle à témoin de la dernière protestation que « je vous fais, les dieux qui nous écoutent, lui dit-il. « Dans le cours de cette illustre passion que j'ai eu « pour la princesse Parisatis (illustre par les actions « prodigieuses qu'elle lui a fait accomplir), je n'ai « jamais désiré une fortune plus avantageuse que de « mourir pour elle. J'ai toujours estimé également « ces deux avantages, ou de posséder Parisatis, ou « de mourir pour Parisatis. Le premier m'a été « défendu et les dieux m'accordent en ce moment « le second. Si j'ai été jaloux de la fortune d'Ephes- « tion, il doit à présent m'envier ma destinée. Je « vous rends une âme *pure et nette jusqu'à la moindre* « *pensée*, une âme qui ne fut jamais atteinte que pour « vous seule de cette passion qui la chasse de son « corps pour lui faire prendre une plus belle volée « et une âme qui ne se sépare point de son corps « pour abandonner votre service, mais pour s'atta- « cher inséparablement à vous. En quelque endroit « que vous tourniez vos pas, ce fidèle esprit vous « tiendra compagnie; mais il n'empruntera point de « formes qui vous puissent donner de la terreur et « n'étant ni visible ni palpable, sans être aperçu de

« vous, il goûtera près de vous les plus solides « bonheurs que, dans sa nature (éthérée), il soit « encore capable de ressentir ! » C'est bien ici le paradis de l'érotisme romanesque, calqué sur le paradis chrétien : c'est la présence ininterrompue de l'aimée se substituant à celle du Dieu de perfection. Mais nous sommes encore loin de Julie de Wolmar ou de Blanche de Mortsauf, car ce sont du moins les hommes qui meurent d'amour en cette conception de la vie, et sans avoir à se reprocher socialement cet amour. Inutile d'ajouter que le mourant se retrouvera bientôt plein de vie et qu'après la mort opportune d'Ephestion, il sera récompensé de sa constance.

Ceci pour le roman grec de La Calprenède. — Dans son roman latin, nous choisirons la belle Germaine Isménie, princesse des Ingrions, comme type de sévérité sans mauvaise grâce et de rectitude aimablement souriante. Dès l'âge de treize ans, elle fut recherchée, avec l'agrément des siens, par le jeune Arminius, prince des Chérusques, le futur vainqueur de Varus. Elle reçut alors ses déclarations pressantes avec une sagesse au-dessus de son âge, lui donnant sans cesse à connaître qu'elle avait, pour les volontés de son père, un respect qui lui ferait toujours recevoir sans répugnance des empressements légitimés par son aveu. Mais quand Arminius prétend davantage et s'enhardit jusqu'à *menacer la tranquillié de son âme pour y faire naître une passion pareille à la sienne*, il trouva de grandes difficultés dans son entreprise et se prépara de grandes souffrances. L'esprit d'Isménie possédait, en effet, une placidité naturelle qu'il n'était nullement aisé de troubler, et, si elle se rendait facilement à la raison, elle ne résistait que plus fermement

à ce qu'elle jugeait déraisonnable ou seulement peu conforme à la *sévère honnêteté !* De longtemps, le jeune homme ne put donc tirer cet esprit clair et solide de son assiette ordinaire : « Je lui faisais comprendre, « racontera plus tard le confident du prince, que ce « qu'il attribuait à la rigueur d'Isménie partait seu- « lement de sa modestie et qu'*il devait être bien aise* « *de trouver tant de sagesse dans une personne qu'il* « *épouserait un jour.* — Je ne désire pas tant épou- « ser Isménie que me savoir aimé d'Isménie, ripos- « tait cependant Arminius, et lui voir faire par affec- « tion ce qu'elle fait par obéissance. N'est-il pas bien « étrange qu'elle ait conservé sa tranquillité toute « entière, tandis que je meurs à ses pieds ! »

Il n'épargne pas les mêmes plaintes à la princesse en personne, mais elle se défend alors par des arguments qui seront pour nous fort instructifs. « Ce « mot d'amour, expose-t-elle avec son habituelle « égalité d'âme, a quelque chose de trop libre pour « s'accommoder avec la modestie de notre sexe et « cette passion a quelque chose de trop déréglé pour « être bien compatible avec la sagesse. Mais, si vous « pouvez être satisfait d'une affection plus modérée « et telle qu'on la doit espérer d'un esprit *un peu* « *réglé et un peu raisonnable*, je ne crois pas que « vous ayez sujet de vous plaindre, ni de confondre « une obéissance *bien volontaire* avec une obéissance « contrainte ! » La nuance est, en effet, de quelque portée, et il est prié de s'en provisoirement satisfaire; mais c'est à quoi il ne parvient point à se résoudre : « Ah, belle Isménie, proteste-t-il en effet après cette « semonce, que cette affection *modérée* dont vous « voulez payer une violente passion approche bien

« de l'*insensibilité*, ou même de la cruauté ! Une « amour comme celle que j'ai pour vous ne se satis- « fait pas d'une simple bienveillance et d'une bien- « veillance qui ne trouble pas un seul moment la « tranquillité de votre âme ! » Argument que reprendra Saint-Preux près de Julie afin de la contraindre à la chute. Mais Isménie a plus de défense: « Quoi, Arminius ? Vous voulez donc m'ôter le « repos et vous croyez m'aimer véritablement en « souhaitant que je perde pour vous une tranquillité « qui fait tout le bonheur de ma vie ? — Quand « votre tranquillité serait un peu ébranlée par votre « *sensibilité*, vous n'en seriez pas plus malheureuse, « conclut ce champion intéressé de la tradition roma- « nesque. »

Un obstacle se dresse alors entre eux, de même nature que ceux dont les récits du sieur des Escuteaux nous ont déjà fourni quelques exemples. Le père d'Isménie change, par politique, ses intentions sur l'établissement de sa fille, mais trop tard pour la trouver une seconde fois docile à sa volonté arbitraire. Elle lui obéira cependant, mais de corps et non de cœur désormais. « Ce sera, lui dit-elle, pour avoir « bien obéi à vos premiers ordres que j'aurai de la « peine à exécuter les derniers. Je les suivrai exac- « tement en toutes les choses *qui dépendront de ma* « *volonté !* » Or, son affection pour Arminius, qu'elle a légitimement nourrie pendant quelque temps ne peut plus être effacée de son âme. Son heureuse union ne sera que retardée d'ailleurs par ce mécompte suivi de quelques autres plus dramatiques encore.

III

Le destin ne se montre pas toujours aussi favorable en fin de compte, à ces belles personnes sévères, comme nous allons le voir par l'aventure de Déidamie, princesse d'Epire, qui se place vers la fin du roman de *Cassandre*. Blessée mortellement sous l'armure qu'elle a revêtue pour chercher dans le trépas un remède à ses maux, elle fait confidence de ses infortunes aux braves qui l'assistent à ses derniers moments : « Pardonnez, Seigneurs, une confession « *honteuse à une princesse*. Il est vrai, puisqu'il le « faut avouer à ma confusion, que *j'ai eu de la pas-* « *sion*. Mais j'en ai trop bien été la maîtresse. C'est « là mon ingratitude et c'est le plus noir de tous mes « crimes ! » Au début de son aventure d'amour se retrouve la péripétie fâcheuse que nous venons de rencontrer dans l'histoire d'Isménie. Son père, Aeacidas, la promit à l'intrépide Agis, roi des Lacédémoniens; puis, mû par des raisons d'Etat — assez spécieuses, il faut le reconnaître, — prétendit la marier à un autre. Elle ne saurait retirer son cœur au prince Héraclide, mais, quand il l'a priée de fuir avec lui pour se soustraire aux caprices d'un despote, elle a reculé devant ce scandale et c'est en quoi elle estime désormais avoir été *trop* puissante sur les entraînements de sa passion : « Je ne lui permis pas de pour- « suivre son discours, expose-t-elle en effet. J'y trou- « vais assez de matière d'*offense* pour moi, mais je « l'aimais assez pour lui pardonner sa folie. Me vou-

« loir obliger, lui dis-je, à des fautes tellement indi-
« gnes d'une princesse et si contraires à mon devoir
« et à ma réputation, ah ! mon cher Agis, si vous
« m'avez bien aimée, avez-vous pu souffrir cette
« pensée ? Je vous fais juge vous-même de la justice
« de votre demande. Je ne puis l'accorder sans me
« rendre indigne et de ma naissance et de *votre*
« estime, et c'est enfin ce que, si vous m'aimez, vous
« ne devez pas me proposer ! »

Il projette alors de venir l'enlever, à main armée, aux despotiques volontés de son père : mais à ce projet non plus, elle ne saurait donner son adhésion sans faillir : « Il ne me sera permis, dit-elle, par « aucun sentiment de vertu ni par aucune règle de « bienséance d'aimer un homme armé contre mon « père et toutes les lois du devoir défendent à sa « fille d'aimer son ennemi ! » Voici, toutefois, ce qu'elle croit pouvoir faire sans mériter de reproche, en faveur d'un amant frustré de son légitime espoir: « Je désobéirai pour vous au roi mon père quand il « me commandera de vous oublier. Je lui désobéirai « quand il voudra m'obliger à une seconde *affec-* « *tion;* car, dans l'obéissance que je lui dois, je ne « vois pas de règle qui puisse *violenter* les inclina- « tions (une fois formées en sécurité de conscience). « Mais, quand il m'aura défendu de vous épouser « et quand il m'aura défendu de vous voir, je ne « puis conserver ces desseins sans faire à ma réputa- « tion une offense irréparable. Puisque vous ne sau- « riez vous contenter de ce que je puis, partez, et, « sans vous informer *de l'effet que votre souvenir* « *fera sur ma vie,* usez du mien comme vous le pour-

« rez pour le mieux de votre repos ! » Voilà qui est d'une magnifique résignation aux sacrifices imposés par le devoir de famille !

Déidamie ne sera pas moins catégorique ensuite vis-à-vis de son père qui prétend la marier au fils d'Antipater, régent de la Macédoine en l'absence d'Alexandre le Grand : « Que Votre Majesté soit « contente d'avoir ployé mon âme *une fois* à ce « qu'elle a voulu et d'y avoir introduit une affection « à la naissance de laquelle *je me fusse opposée* si « je n'eusse craint de vous désobéir et de vous dé- « plaire. » Ainsi, dans cette psychologie de la volonté libre, on admet que la passion de l'amour peut toujours être arrêtée, atrophiée *à son début* par la considération du devoir social : plus tard, et une fois l'affection grandie sans obstacles, il faudrait vette volonté trop arbitraire le plus souvent : ce serait dresser de façon trop téméraire les lois de la société contre les lois de la nature : « Je ne suis pas capable de chan- « ger d'amour si légèrement, achève, en effet, Déi- « damie, et je témoigne assez de déférence à vos « volontés *en m'ôtant celui que je m'étais donné par* « *votre comandement*, sans que vous forciez encore « mon inclination. » Sur son lit de mort, elle se reprochera toutefois d'être sortie du respect en parlant sur ce ton à l'auteur de ses jours : mais c'était, ajoute-t-elle, le moins qu'elle dut faire pour son pauvre Agis ! Celui-ci se fait tuer par Antipater, tandis qu'il cherche le corps-à-corps avec son rival, et la princesse clôt son récit en proclamant que son dessein de rester dans la voie du devoir peut bien lui fournir des excuses pour avoir préparé un événement si tragique, mais que, d'autre part, sa conduite

a porté des fruits trop funestes pour n'être pas *criminelle*, ainsi qu'elle l'a déclaré tout d'abord : ce qui est aussi contestable au regard de la morale rationnelle que parfaitement excusable comme expression d'un sentiment intense et d'un désespoir qui ne raisonne plus.

Le roman mérovingien de La Calprenède n'a pas de figures aussi vigoureusement dessinées. L'héroïne principale, Rosemonde, princesse des Cimbres, est moins originale que ses devancières en ce qu'elle se trouve, à peu de chose près, dans la situation de Chimène. Par le hasard des combats et par un concours de circonstances fatales, le roi Faramond a tué successivement le fiancé, puis le frère de cette belle personne qu'il adore : il a de plus détrôné son père et ravagé son pays avant de la connaître. Elle ne laisse pas de l'aimer sans en rien laisser paraître au dehors et définit assez heureusement la situation de son esprit en ces termes : « Je crois qu'il ne désirera jamais « rien de moi qui puisse apporter une tache à ma « gloire qui m'est plus chère que mon repos. Mon « intention est de faire mon devoir jusqu'à la mort « et de mourir sans regret quand j'aurai fait voir « que mon devoir m'a été plus cher que ma vie. Il « peut y avoir en cela de l'erreur, mais elle est *dans* « *l'opinion générale* (de ce temps), non pas dans « mon jugement particulier; et, comme c'est cette « opinion générale qui fait la bonne et la mauvaise « réputation, qui donne ou ôte la gloire dans le « monde, c'est à celle-là que nous devons bien « souvent sacrifier notre repos et notre fortune. Si « Faramond succombait (sous les coups de la coali- « tion puissante qu'elle a réussi à former contre lui

« pour venger les siens), après m'être acquittée de « ce que j'aurai dû aux mânes des miens, je donnerais « *ouvertement* à ceux de Faramond ce qu'il ne m'est « pas permis de lui donner à lui-même pendant sa « vie : et je ne craindrais pas que tout l'univers con- « nût mes sentiments après avoir fait connaître à tout « l'univers la victoire que j'en aurais remportée ! » Il y a, certes, de la grandeur en cette attitude et dans l'expression que sait lui donner la princesse. Puis, comme le roman permet des licences que la tragédie, de sujet historique, interdit, Vaumorière, continuateur de La Calprenède, expliqua que le prince des Cimbres, tué par Faramond, avait bien été élevé près de Rosemonde sous le nom de son frère, mais ne l'était pas en réalité. Constatons en conséquence avec satisfaction que le mariage « immoral », dont la seule perspective choqua l'Académie française naissante dans le chef-d'œuvre de Corneille, ne saurait être reproché à la première reine de France.

IV. — TRENTE ANS AVANT LA PRINCESSE DE CLÈVES

Nul n'a poussé plus loin que La Calprenède le respect de la foi conjugale en ses récits. C'est au point que, sous sa plume, la reine Cléopâtre d'Egypte, de peu édifiante mémoire, devient une princesse aussi *vertueuse* que belle ! Elle a, selon lui, résisté longtemps à César, lorsque celui-ci vint sur les rives du Nil à la poursuite de Pompée et s'éprit d'amour pour elle. Elle exigea enfin du conquérant un *mariage secret*, en présence de quelques témoins, et il fut convenu entre eux qu'une fois maître de Rome, le nouvel époux déclarerait aussitôt son épouse. Césarion naquit peu après de cette union. Mais, une fois revenu sur les bords du Tibre, le grand Jules traîna les choses en longueur, s'excusa sur les nécessités de sa politique et tomba enfin sous le couteau de Brutus, sans avoir régularisé leur situation ! Plus tard, Cléopâtre devînt également l'*épouse* de Marc Antoine, assure La Calprenède, *bien que les Romains aient prétendu le contraire* — ce qui évite à l'incomparable amante de Corolian-Juba l'inconvénient d'une naissance irrégulière.

I

L'adultère n'apparaîtra donc en ses romans que comme une tentation subreptice et presque aussitôt domptée qu'entrevue : c'est ce dont nous allons nous rendre compte, si nous examinons d'abord le cas où cette tentation se présente sous la forme la plus spécieuse : à la suite d'un mariage de pure convenance imposé à une fille qui aimait préalablement ailleurs. Tel sera, plus tard, le sujet de la *Nouvelle Héloïse*. La princesse Statira-Cassandre a été, nous l'avons dit, unie au grand Alexandre par raison d'Etat et après que l'indigne supercherie d'une rivale l'eût persuadée de l'infidélité du héros à qui elle avait donné son cœur. Mais, bien que détrompée peu après sur ce dernier point, elle ne se juge pas moins séparée pour jamais de celui qu'elle continue d'aimer sans en convenir et elle lui prêche par écrit la résignation en ces termes : « Cessez de haïr celle qui vous a aimé plus « que soi-même tandis qu'elle l'a pu et qu'elle a cru « le devoir faire, et qui, maintenant qu'elle ne le « peut plus, vous aime encore plus qu'elle ne le doit! « Ce reste d'une affection qui fut autrefois très juste, « m'est demeuré pour la punition de mon crime (le « crime d'avoir pu le croire infidèle). Mais, si je « ne la puis effacer de mon esprit, je l'y conserverai « seulement *pour ma peine* et la convertirai à un « usage qui n'offensera point celle que je dois au « mari que les dieux m'ont donné ! » Oroondate refuse de se soumettre à ces injonctions et parvient à pénétrer par surprise jusqu'auprès de la souveraine: « Reviens-tu maintenant, fantôme du passé et tra-

« verser mon repos et combattre mon devoir, gémit « alors l'épouse d'Alexandre ? Si mon repos te fut « cher, mon devoir te doit être considérable et tu ne « peux troubler l'un sans t'armer aussi contre l'autre « de ces mêmes armes contre lesquelles je ne me suis « jamais défendue ! »

Et, comme il lui jette ce reproche caché sous une humble formule : « Vous avez bien fait de préférer « à ce misérable exilé que je suis un homme aimé des « dieux et l'empire du monde ! » Elle se redresse dans sa dignité froissée pour lui répondre, en le regardant de travers : « Cruel, vous devriez vous tenir « *dans la justice de votre cause*, sans vous rendre « *coupable* par les reproches que vous me faites avec « inhumanité. Ne m'imputez pas plus longtemps une « lâcheté dont je ne fus jamais capable ! J'ai trop « fui l'empire pour laisser croire qu'il eût pour moi « quelques charmes. La seule considération de mon « devoir (d'abord vis-à-vis des siens, puis vis-à-vis « de son époux) m'a fait goûter des douceurs où « mon inclination ne me faisait trouver que de « l'amertume. Vous n'êtes donc pas seul malheu- « reux et vous ne courez pas seul à la mort, si les « infortunés y doivent courir. Je n'aime pas tant « l'empire, et cette tranquillité que vous me repro- « chez, que je ne vous y tienne fidèle compagnie « (dans le trépas) ; et, si c'est par là que vous dési- « rez des preuves de mon affection, celle-ci me sera « sans doute plus aisée et plus légitimement permise « que la moindre des faveurs que je pourrais main- « tenant vous donner. Celles que vous avez reçues « aujourd'hui de moi, bien que faibles et *infruc-* « *tueuses*, sont véritablement *criminelles* et je ne

« puis plus, sans blâme, me dispenser à des libertés
« qui me sont maintenant défendues. Mais je les
« ai données, *pour cette fois*, à la mémoire de ce
« que vous avez fait autrefois pour moi, et à la répa-
« ration d'une faute (sa crédulité néfaste et son ma-
« riage) que je ne puis mieux réparer ! »

Il continue de lui imposer ses visites secrètes et cherche à s'émanciper parfois au delà de ce qui lui est volontairement accordé. « Mais cette sage prin-
« cesse le réprimait alors avec une douce majesté
« et se servant, de bonne grâce et sans tyrannie, de
« l'empire qu'elle avait sur lui, elle le remettait, par
« le raisonnement, dans les termes de sa première
« obéissance. » Puis encore, elle décide de se soustraire entièrement à des familiarités périlleuses et lui en fait la déclaration avec une noble fermeté : « Je
« retire de vous ce que vous ne pouvez plus légiti-
« mement conserver sans la perte de ma réputation,
« celle du repos de ma conscience et la mienne
« propre. Je vous adjure de vous déporter des pra-
« tiques que nous ne pouvons plus continuer sans
« nous perdre et de ne réveiller plus par votre pré-
« sence des feux que le devoir devrait avoir éteints
« déjà. Je vous conjure de quitter cette misérable
« pour toujours et de ne paraître jamais devant elle
« qu'elle ne soit en état de vous recevoir. »

Lorsqu'elle est devenue veuve et se trouve libre d'aimer de nouveau Oroondate, elle s'y refuse encore par un scrupule de dignité personnelle, en considération de ce qu'elle croit devoir au souvenir d'un époux illustre dont elle fut traitée sans cesse avec une délicate bonté. Sa suivante se charge de la justifier près de son amoureux : « Si la mémoire d'Alexandre

« revenait (ces temps derniers), à l'esprit de la reine « avec de puissants avantages, vous paraissiez aussi « devant elle dans la forme la plus aimable et la « plus charmante que vous eussiez jamais eue. Puis, « si cette chère figure faisait quelque impression sur « son esprit, le souvenir d'Alexandre l'en bannis- « sait comme une criminelle séductrice et comme une « ennemie dont les approches mêmes étaient dange- « reuses à sa réputation. Si, dans la plus grande vio- « lence de ses pensées, elle voulait s'écrier : O « Alexandre — O Oroondate, ajoutait-elle ensuite. « Mais elle ne proférait ce dernier nom que comme « à la dérobée et cette contrainte qu'elle se faisait « en sa faveur le lui rendait plus cher que si elle « l'avait prononcé avec une entière liberté ! » N'est-ce pas aussi joliment dit que pensé ? Et de tels passages ont-ils rien de « maudit » ?

Le roman de *Faramond* nous présente aussi l'une de ces figures d'épouses si fermement attachées à leur devoir conjugal qu'elles laissent bientôt leurs intimes incapables de décider si elles agissent par raison pure ou par sentiment affectueux dans leurs relations avec leur époux. Placidie, sœur de l'empereur Honorius, conduite par une admirable sagesse, accorde son affection au roi barbare Ataulphe qui l'a épousée par contrainte après ses victoires en Italie : et cela, au grand désespoir du vaillant général romain Constance, à qui elle avait d'abord engagé sa foi. Elle s'efforce alors de le ramener au sang-froid par ces paroles : « Je suis maintenant, puisqu'il a plû au « au ciel, attachée à un devoir duquel toutes les « règles sont si fortes et si *délicates* que la moindre « pensée de mes premières affections ne leur est

« point supportable. » Attitude mentale qui, nous l'avons dit, est assurément sagace et, psychologiquement, plus prévoyante que celle dont la princesse de Clèves donnera peu après le spectacle.

II

Plus intéressante encore par ces fines nuances affectives sera, dans *Cassandre*, l'histoire de la triste Alcyone, car il s'agit cette fois d'une épouse qui n'est effleurée par la tentation d'amour extra conjugal qu'après un heureux mariage et sans cette circonstance, certes fort atténuante, qui résulte de préalables fiançailles avec le soupirant dont se continuent les soupirs (ce qui est aussi le cas pour la Pauline de Corneille). Alcyone a été, de son plein gré, unie à Téandre, neveu du gouverneur de Babylone, le vieux Bagistane. Celui-ci est un débauché sénile qui s'éprend alors de la jeune femme et se voit assister dans sa louche entreprise de séduction par le propre frère du mari, le méprisable Astiage, que conduisent l'envie et la cupidité, car il vise à supplanter son aîné dans les bonnes grâces de leur oncle à héritage. Alcyone déjoue cependant, sans trop de peine, les premières menées des deux vilains personnages.

Sur ces entrefaites, Cléonime, un proche parent de Téandre et le plus intime de ses amis, revient à Babylone après un long séjour dans les pays étrangers et surtout dans les académies d'Athènes : voyages qui ont cultivé en lui les plus rares qualités de l'esprit,

sans nuire à celles du cœur qu'il possédait de naissance, ainsi que les grâces de la tournure et l'attrait de la physionomie. Laissons maintenant la parole à Alcyone qui va nous faire connaître ses premières impressions à l'aspect du survenant : « Téandre, expose-
« t-elle, me le présenta comme un de ses plus proches
« et comme l'homme du monde qui lui était le plus
« cher. O dieux ! Avec quels discours Cléonime me
« témoigna-t-il, à cette première entrevue, le con-
« tentement qu'il recevait de notre alliance, et avec
« quelle grâce commença-t-il d'introduire dans mon
« esprit cette estime qui, depuis, a été si funeste à
« notre repos. Je le reçus comme un homme qui
« m'était allié de près et comme un homme d'un
« mérite extraordinaire. Je trouvai sa réputation
« encore infiniment au-dessous de ce que sa vue me
« persuada. Téandre voulut que je vécusse avec lui
« comme sa sœur. Je confesse que je n'eus aucune
« peine à y disposer mon esprit et que je lui donnai
« véritablement toute l'amitié qu'un frère pouvait
« désirer de moi. Mais si, par des désirs injustes et
« criminels, mon affection est jamais sortie de ces
« limites, dieux à qui toutes mes pensées sont
« connues, foudroyez cette infortunée qui vous
« appelle à témoins de ses plus secrets mouve-
« ments ! »

Cependant le vieux Bagistane et son complaisant, le perfide Astiage, ont bientôt fait de remarquer une intimité qui leur semble suspecte : ils se préparent à l'exploiter au profit de leur infâme dessein. Astiage déclare brutalement à sa belle-sœur qu'il dénoncera sa conduite à son époux si elle se refuse plus long-

temps à satisfaire les passions surannées du gouverneur de Babylone : « Je fus, raconte-t-elle, saisie de « la plus violente douleur que j'eusse encore ressen- « tie. Je rappelai dans ma mémoire tout ce que « j'avais fait avec Cléonime et j'y trouvai tant « d'innocence que je jugeai les soupçons d'Astiage « très mal fondés et sa jalousie très injuste. J'eus « d'abord la pensée d'éloigner cet ami de moi pour « jamais et d'ôter ainsi à mes ennemis ou l'occasion « de leurs mauvais desseins, ou le prétexte qu'ils « avaient pris pour me tourmenter. Mais cette pen- « sée fut suivie d'une autre *toute contraire :* la « rigueur de ma destinée me fit, pour lors, regarder « Cléonime plus avantageusement que je n'avais « fait par le passé et remarquer ses bonnes qualités « ainsi que son amitié avec des sentiments qui ne me « permirent pas de consentir à ce que j'avais médité « contre lui. Je ne sais, Mesdames, si je pèche en « vous faisant cette confession et en vous avouant « ingénuement que j'avais alors une affection pour « lui qui ne put souffrir le bannissement que le soin « de ma réputation et celui de mon repos lui prépa- « raient. Mais je vous dirai aussi, pour me justifier, « qu'elle n'eût peut-être pas été assez forte pour « l'empêcher, si je n'eusse jugé qu'Astiage recourait « à cet artifice pour éloigner de moi une personne qui « pouvait nuire à ses intentions et de qui l'assistance « m'était nécessaire pour me défendre contre ses « persécutions. Si je retranchais de la liberté que « j'avais pour Cléonime, Astiage aurait en outre « occasion de me soupçonner d'artifice, après les « discours qu'il m'avait tenus ! » C'est ainsi que la raison de cette belle et vertueuse personne la four-

nissait de prétextes spécieux pour ne pas déraciner le penchant, déjà né très secrètement dans son cœur : et là se place donc son moment de faiblesse, au cours de cette tragique aventure.

Elle se contente de mettre Cléonime au courant de la démarche d'Astiage. Il lui proteste qu'il l'aime plus que toutes choses au monde, mais que cette innocente affection ne lui donnera jamais pour l'épouse de Téandre des sentiments qu'il ne puisse communiquer à Téandre lui-même. Il s'éloignera néanmoins pour ne pas prêter des armes à ses ennemis. La jeune femme, qui a conçu pour lui une bienveillance aussi forte qu'elle la pouvait *légitimement* recevoir, sent cette bienveillance s'augmenter encore par une résolution si généreuse. Elle lui proteste qu'elle ne consentira point à son éloignement aussi longtemps que son mari encouragera leurs relations intimes, ainsi qu'il l'a fait jusque-là. Imprudence que l'épouse de Téandre aggrave encore en décidant que, — pour faire dépit, dit-elle, au méchant Astiage, — elle accordera plus de caresses que de coutume à Cléonime après cette première escarmouche : ce qui est faire la partie plus belle à ses calomniateurs.

Astiage essaye en effet d'une dénonciation directe d'Alcyone à son époux; mais cette seconde démarche n'a pas meilleur succès que la première. « Je vous « avais déjà témoigné, répond en effet Téandre à « son frère, combien Alcyone et Cléonime me sont « connus. Je serais satisfait de l'un et de l'autre « si leur amitié était *un peu plus forte encore* qu'elle « ne l'est; et, puisque j'y ai seul intérêt, je les prierai « de l'*augmenter pour l'amour de moi !* » Sur quoi, il va conter en effet la chose à Cléonime qui ne peut

s'empêcher de *plier les épaules* à ce discours et de répondre en regardant son parent avec un air extraordinairement triste : « Je savais bien que la Fortune « serait jalouse du bonheur que je possède dans « votre amitié. Après les soupçons d'Astiage et de « Bagistane, *je ne puis être innocent* puisque je leur « ai donné sujet de les concevoir; et, pour ne leur « en donner plus ni par ma présence, ni par mes « comportements imprudents, je m'éloignerai d'Al- « cyone et de vous ! — Nous vous suivrons donc, « Alcyone et moi, si vous nous fuyez, riposte aussitôt « Téandre ! » Et Cléonime, tout attendri par la considération du bon naturel de son parent, retient avec peine les larmes que l'affection menace d'arracher de ses yeux. L'embrassant alors avec des mouvements tout d'amour : « O dieux, s'écrie-t-il, ne « serais-je pas mille fois plus infidèle que nos calom- « niateurs si je portais ma pensée à trahir un ami tel « que vous ! » Il n'en consent pas moins de demeurer et c'est ici sa part de culpabilité dans le drame qui se prépare.

Bien tardivement alors, et par représailles ou par précautions, Alcyone se décide à mettre Téandre au courant des visées criminelles du vieux Bagistane; avis qu'un sentiment de délicatesse et de réserve l'avait jusque-là détournée de hasarder. Mais son mari, trop insouciant, tourne en plaisanterie la situation et c'est là son contingent d'impardonnable erreur dans le développement de cette tragédie domestique, où tous auront donc péché tout au moins par imprudence, si nul ne faiblit par malice. Il ne paraît en effet touché d'aucun ressentiment contre son oncle. « Vous ne m'apprenez, dit-il, rien de lui que je ne

« lui aie vu pratiquer envers toutes celles qui lui ont « été les plus proches : mais il est désormais dans un « âge à donner plus de pitié par sa faiblesse et *plus* « *de plaisir par ses folies* que de crainte par ses pro- « grès ! » Attitude qu'Alcyone condamne à fort juste titre en ces termes, vis-à-vis de ses auditrices : « Je ne sais quel jugement vous ferez du procédé de « Téandre en cette rencontre, mais, pour moi, j'en « fus très mal satisfaite ! Cependant Cléonime « s'étant joint à notre conversation goûta les senti- « ments de Téandre, de telle sorte que je commen- « çai de croire que mes malheurs étaient moindres « que je ne me les était figurés ! » Illusion néfaste car les événements vont désormais se hâter, pour donner positivement raison au jugement plus pessimiste et par là plus sain de la jeune femme !

Astiage s'avise en effet de suborner une suivante de sa belle-sœur qui affirme alors faussement au mari qu'elle a servi d'intermédiaire à de coupables correspondances ou relations entre Alcyone et Cléonime : en sorte que, cette fois, Téandre se sent ébranlé dans son imperturbable confiance. Il laisse bientôt voir que l'inquiétude s'est emparée de son âme ; et Alcyone d'entamer enfin un sévère, un trop sévère examen de conscience : « Quoi, se dit-elle, à demi-forcenée, ton « mari t'accusera d'infidélité et tu survivras à cette « accusation ? Ce mari qui t'es si cher et en qui tu « as si bien borné toutes tes pensées avec une si « entière *résignation* (voilà un mot qui est, malgré « tout, significatif), ce mari croira donc que tu l'as « trahie ! Ah ! non, Alcyone, ou meurs, ou écarte « de son esprit cette opinion sinistre ! » Elle se résout à éloigner enfin Cléonime qui comprend aussi-

tôt la raison de cette mesure tardive et s'incline avec soumission. Par son départ, il restituera sans doute à Téandre un repos qui lui fut toujours plus cher que le sien propre. « Aussi bien, je commençais déjà de « me sentir coupable envers lui, ajoute-t-il, et je lui « faisais innocemment des offenses qui me donnaient « de véritables remords. Quoique l'affection que j'ai « pour vous n'ait *jamais pu tourner à son préjudice*, « je sens toutefois qu'elle est *trop forte* pour un « homme qui n'est ni ne peut devenir votre mari, et, « par une plus longue fréquentation, elle deviendrait « peut-être si puissante qu'elle lui donnerait de véri- « tables sujets de la condamner. » Il annonce son très prochain départ et ajoute : « Cependant, ô ma « trop chère Cousine, si, sans offenser Téandre, je « vous puis demander quelque part en votre mé- « moire, souvenez-vous que Cléonime qui vous aima « d'une très pure affection, vous aima toutefois plus « que lui-même et que la longueur du temps et la « distance des lieux qui vont nous séparer ne le « guériront jamais des pensées qu'il a pour vous ! » Ce qui est un peu trop dire pour un si parfait ami de l'époux.

L'effet de son discours sur Alcyone nous en persuaderait au besoin. Laissons la parole à celle-ci pour nous en rendre compte. « Bien qu'il proféra ces « mots avec beaucoup de constance, expose-t-elle, « *toute la mienne se dissipa* en les écoutant. Je fus « saisie d'une douleur si violente qu'elle me fit « oublier une partie de mon devoir et répandre des « larmes que je tâchai inutilement de retenir. Après « que je les eus essuyées: Cléonime, lui dis-je, je me « souviendrai toujours de vous et vous pouvez aussi

« vous souvenir qu'Alcyone vous a aimé autant et « *peut-être plus* qu'elle ne l'a pu sans offenser son « mari, et que, si les dieux ne l'avaient point enga- « gée déjà, — et engagée à un époux très digne de « ses affections, — elle préférerait Cléonime à tous « les monarques de la terre et ne bornerait toutes « ses félicités qu'en Cléonime ! — Le trouble où « j'étais, achève-t-elle, me fit proférer ces paroles « dans lesquelles il y avait *quelque chose de crimi-* « *nel* et que, sans doute, dans une autre saison, « j'aurais eu de la peine à prononcer. Mais je m'em- « portai encore davantage quand il me dit le dernier « adieu et je fis des actions qui ne pouvaient être « excusées que dans une pareille rencontre, ni répa- « rées que par celles qui les suivirent de près et qui « vous feront sans doute pardonner une partie de « mes fautes ! »

Une si douloureuse situation aboutit en effet à un double suicide : d'abord celui de l'épouse qui ne peut supporter davantage d'être suspectée à tort et de la part de qui cet acte de désespoir a donc le caractère du « hara-kiri » japonais, le sens d'un appel suprême à l'opinion, mieux éclairée, de ses juges naturels ou du public. « Sache, ô Téandre, « dira-t-elle à son mari, après s'être frappée de sa « main, sache que tu est le plus cruel et le plus ingrat « de tous les hommes, que par ton ingratitude et « ton inhumanité, tu te rends indigne de la plus pure « amour et de la plus véritable amitié qui aient « jamais été, enfin que tu perds avec injustice et le « meilleur de tous les amis et la plus loyale de toutes « les femmes ! Je meurs *pour te faciliter la créance* « *de cette protestation*, ou plutôt, je meurs pour te

« plaire puisque la mort est la seule expiation qui te « puisse satisfaire, après les crimes que tu me sup- « poses ! » Convaincu par là de son erreur et désespéré des résultats de cette erreur, Téandre se frappe à son tour, mais d'une main plus sûre, car il périra seul en fin de compte à la suite de ces événements tragiques : « Chère Alcyone, proclame-t-il « après ce geste sans remède, tu ne fus que trop « fidèle à ton ingrat et barbare époux. Je te tiens « pour aussi innocente que ton meurtrier est coupable « et mon dernier déplaisir est de ne pouvoir donner « pour ta vie que celle de ton bourreau ! »

On remet alors au mourant une lettre de Cléonime qui déjà s'est éloigné de Babylone et atteste une dernière fois la pureté de son affection pour sa cousine, mais reconnaît que si ses intentions ont été innocentes, ses actions furent parfois imprudentes en revanche. Il en portera donc la peine sans murmurer pourvu que son ami cesse de le haïr et rende enfin justice à ceux qu'il a soupçonnés sans motif. Le désespoir de Téandre se trouve encore accru par ce touchant message. Alcyone qui semble devoir survivre à sa blessure apprend alors de lui ses volontés dernières : « Je vous demande, dit-il, que si les dieux vous ren- « dent Cléonime, vous lui donniez toute l'affection « que vous eûtes pour Téandre et le receviez, par les « mêmes voies qui m'y ont conduit, à une place qu'il « était plus digne d'occuper que moi. » C'est le geste de Polyeucte, léguant Pauline à Sévère avant de marcher au supplice.

La perte de cet époux aimé jette cependant Alcyone en un violent désespoir, dans des transports « qui approchent de la rage » et font croire à ses

proches que sa raison l'a quittée pour toujours. Depuis ce temps, le souvenir de son mari lui a coûté tant de larmes qu'elle pense avoir banni de sa mémoire cette platonique inclination pour Cléonime dont les conséquences ont été si funestes. « Après avoir « passé, dit-elle, tant d'années sans le revoir et sans « apprendre de ses nouvelles, je suis incertaine si « je pourrais avoir pour lui une affection d'une autre « nature que celle que je dois à Téandre défunt et « d'autres sentiments que ceux qu'on a pour les « personnes qui ne sont plus ! » Cependant lorsque, sous les murs de Babylone assiégée, elle retrouvera le cher absent blessé et se croyant perdu à son tour, elle lui fera bien voir, par les manifestations de sa douleur, toute la place qu'il tenait encore inconsciemment dans son cœur et elle entendra de lui ce noble discours : « Quand les dieux m'eussent encore laissé « la vie, cette connaissance de votre amitié ne m'au- « rait donné aucun désir duquel la mémoire de « Téandre se pût offenser. Il mérita si bien vos affec- « tions tout entières que je serais plus criminel qu'As- « tiage et que Babistane si je voulais les lui dis- « puter ! » Ces consciences scrupuleuses finiront par se tranquilliser cependant et Téandre verra d'en Haut son dernier vœu s'accomplir.

III

C'est assurément là une belle histoire d'amour, gouverné par la volonté morale. Toutefois, la plus émouvante, à notre gré des aventures sentimentales qui, dans l'œuvre de La Calprenède effleurent, — combien discrètement et avec quelles précautions délicates, — le domaine de la passion adultère, c'est, au début de sa *Cléopâtre*, les relations de cœur entre le prince Tyridate de l'illustre sang des Arsacides, et la belle Mariamne, la fille des vaillants Asmonéens, devenue reine de la Judée hérodienne. — Nous avons dit que l'auteur mit au théâtre le destin tragique des enfants de cette reine. — Tyridate est le fils d'Orode, roi des Parthes, le frère du cruel Phraate qui a fait massacrer tous les siens pour s'assurer le trône et aux violences duquel son cadet n'a échappé que par la fuite. Assez mal accueilli en Arménie et en Médie dont les souverains ménagent l'indigne Phraate, il trouve enfin un asile plus sûr chez Hérode, protégé des Romains et par conséquent ennemi du roi des Parthes. Il rend quelques services de guerre à ce petit souverain tyrannique qui a détruit la race des Asmonéens, princes de Juda et tenté de légitimer son usurpation de leur trône en épousant, par contrainte, la dernière d'entre eux, l'incomparable Mariamne. Chaque fois qu'Hérode doit s'éloigner de la Judée pour faire sa cour aux représentants de la puissance romaine, Antoine d'abord et plus tard Auguste, il prescrit, par jalousie sanguinaire, de mettre la reine à mort s'il lui arri-

vait malheur à lui-même ! Il aime, en effet, cette personne accomplie, que sa vertu distingue autant que sa beauté et Tyridate ne tarde pas à faire autant, de façon toutefois platonique et dénuée d'espérances coupables, ainsi qu'il l'explique plus tard en contant sa déplorable histoire : « Les outrages qu'elle avait « reçus d'Hérode (par le meurtre successif de tous « ses proches) auraient pu aliéner de lui son esprit « avec beaucoup d'apparence de raison. Pourtant, « ils ne l'avaient jamais ployé à la moindre pensée « indigne de la grandeur de son courage (dans « l'accomplissement du devoir conjugal). Pour moi, « j'aimais Mariamne non par l'espoir de faire auprès « d'elle quelque progrès désavantageux à sa vertu, « mais parce que l'amour ne pouvait prendre de plus « fortes armes pour se rendre maître de mon « âme ! »

Elevée dans la religion mosaïque, la belle souveraine est déjà toute chrétienne par les sentiments de son âme comme par la délicatesse raffinée de sa conscience; aussi, lorsque Tyridate hasardera la déclaration de son amour, en recevra-t-il cette ferme réponse : « Tout cruel qu'il est, Hérode est tou- « jours mon mari : les ressentiments que j'ai contre « lui ne sont pas plus grands que les règles de mon « devoir et il ne m'est pas permis de désirer à son « égard une vengeance que le Ciel s'est réservée. Si « mes misères donnent de la compassion à notre « Souverain Maître, il est en son pouvoir de m'en « retirer, et, s'Il veut qu'elles durent encore, je tâ- « cherai, en les souffrant pour l'amour de Lui, de « me rendre plus digne de sa grâce. Si vous « m'eussiez bien connue, vous ne vous seriez jamais

« licencié à me donner le déplaisir que je viens de « recevoir de vous. Néanmoins, comme à Hérode, « je vous pardonne l'offense que vous m'avez faite. » Et elle se retire avec une noble réserve.

Des relations plus intimes que leurs rapports officiels se noueront peu à peu cependant entre ces deux infortunés, le prince en exil et la reine esclave : relations sur le caractère desquelles Tyridate a soin de nous instruire encore. « L'amour n'eût jamais assez « de pouvoir pour s'introduire en son esprit, dit-il, « et tout ce qu'elle fit depuis en ma faveur ne partit « que d'un mouvement purement généreux que la « plus entière vertu doit louer. Son cœur se laissa « toucher à la pitié, mais ne fut jamais capable de « recevoir aucune impression éloignée des plus sévè- « res règles de son devoir. Elle ne put voir un prince « mourant pour elle, — mais mourant d'une façon « si respectueuse et si obligeante et mourant sans se « plaindre de la cause de sa mort ni de sa mort « même, — sans donner quelque chose à la com- « passion qu'elle en devait nécessairement avoir. Mais « elle l'aurait bien laissé mourir et serait bien morte « elle-même plutôt que d'ouvrir son âme à la moindre « pensée de le soulager au préjudice de sa vertu ! » Attitude d'âme difficile à longuement soutenir, l'expérience ne l'a que trop souvent démontré : mais dans laquelle Mariamne saura se fixer néanmoins.

Rien de plus joliment conté que leur promenade dans les jardins du palais un jour qu'Hérode lui-même a mis la main de sa femme dans la main de son hôte, en le priant de la distraire de sa profonde tristesse. « Tyridate, lui dira-t-elle ce jour là, en « rompant la première un long silence, si le roi con-

« naissait vos intentions, il ne me remettrait pas entre « vos mains avec tant de confiance, et, puisqu'elles « me sont connues, je devrais l'en avoir détourné. « ... Je l'eusse, possible, fait, si je n'avais cru que, « sans intéresser ce que je lui dois et ce que je me « dois à moi-même, je pouvais souffrir cette conver- « sation et vous déclarer mes pensées. Sachez donc, « Tyridate, que, si la première connaissance que « j'ai eue de votre maladie me donna du ressen- « timent contre vous, sa suite m'a donné de la com- « passion. Car enfin, quelles prétentions sont les « vôtres, et, si vous m'avez jugée digne de votre « estime, qu'avez-vous espéré de moi ? Croyez-vous « qu'en votre faveur je me licencie aux moindres « actions qui puissent satisfaire votre passion ? Je « dis aux moindres, car si je croyais que vous eussiez « porté votre pensée jusqu'à ma honte, je vous regar- « derais comme un monstre ou comme un ennemi « mortel. Croyez que, si le ciel m'a rendu infortu- « née en me soumettant à ce cruel, je ne veux point « mériter mes infortunes par mes actions, ni me « joindre à Hérode pour les crimes comme ma mau- « vaise fortune m'y a jointe par le mariage. Faites « donc un effort sur vous-même par la grandeur de « votre courage ! » Voilà un magnifique et sublime langage, n'est-il pas vrai ? Tyridate y répond avec soumission et conclut son récit par ce trait, plus conforme à l'ancienne tradition romanesque : « Mais, « quoique la reine désapprouvât ma passion et en « vît la continuation avec déplaisir, elle en souffrait « toutefois les témoignages avec cette généreuse « bonté qui ne pouvait lui permettre de bannir, ni « de haïr un prince qui l'adorait avec une affection

« si pure, n'ayant jamais espéré une meilleure fortune « auprès d'elle ! »

Mariamne — qui est, nous l'avons dit, une chrétienne avant le christianisme, de façon encore plus marquée que les héroïnes antiques de La Calprenède — Mariamne se sent toutefois choquée de temps à autre par le mysticisme passionnel, également hérité de l'évolution romanesque, qui se manifeste dans les discours de son amoureux transi : « Elle entendait « souvent sortir de ma bouche, dit-il, des paroles « qu'elle accusait d'*impiété*, car la sévérité de sa « religion, qui ne reconnaît qu'une seule divinité, ne « pouvait souffrir que je lui attribuasse *quelque chose* « *de divin*. Mais quel effort pouvait-elle espérer d'un « esprit *qui ne s'était plus réservé aucune puissance* « *sur soi*, et qui, dans ses paroles même, trouvait un « redoublement à son mal qui le rendait incapable « de cette rigoureuse complaisance qu'elle désirait « de lui. Protestant donc combien il m'était impos- « sible de lui obéir, je n'oubliais rien de ce qui pou- « vait toucher sa bonté. Je dis sa bonté, car c'était « sur sa bonté seule que j'avais établi ma fortune. »

Pendant que se poursuivent ces relations, de nature malgré tout imprudente chez la femme, et de caractère totalement dénué de virilité chez l'homme, un orage monte de l'horizon sur la tête des deux mélancoliques amis. De même que, dans *Cassandre*, Oroondate rebuta l'amoureuse Roxane et mit de la sorte en péril les jours de sa maîtresse, Statira; ainsi, dans *Cléopâtre*, Tyridate, ayant repoussé les avances de l'impudique Salomé, sœur d'Hérode, qui s'est éprise de lui quoique mariée, devient, par cette attitude, l'occasion du trépas de Marianne. En effet, la mé-

chante princesse, rendue clairvoyante par sa passion déçue, pénètre le secret de Tyridate et en avertit son frère. Le prince parthe est alors contraint de se dérober par la fuite à la fureur du tyran, mais il commet l'impardonnable et très égoïste imprudence de revenir sur ses pas presque aussitôt que parti, par veulerie morale et par incapacité de se vaincre, fût-ce pour sauver l'honneur et la vie de celle qu'il prétend aimer plus que lui-même. Il a voulu revoir encore une fois Mariamne : bien plus, il lui impose, par intimidation, une dernière entrevue qui causera plus tard le supplice de la reine, parce que son époux la croira complice des amours de Tyridate quand il sera informé de leur suprême et secret entretien par un traître. Le banni obtient en revanche cet avantage qu'au moment de se séparer de lui pour jamais, la souveraine va jusqu'à formuler l'aveu autorisé par la casuistique courtoise; aveu qui n'est souvent qu'une première étape vers de plus amples concessions, mais restera cette fois sans lendemain. Si, par fortune, concède-t-elle, la faveur du ciel et la volonté de ses parents l'eussent mise en situation de se choisir un époux, elle n'en eût pas élu d'autre que Tyridate ! Puis encore, elle le baise au front en le congédiant : « C'est, dit-il, la plus grande « et la plus signalée faveur que j'aie jamais reçue « de Mariamne ! » Tel est l'épisode que Tallemant des Réaulx, dont on n'attendrait pas tant de rigorisme, déclare immoral et même risible en parlant du romancier de *Cléopâtre :* « La Calprenède, écrit-il, « a fait Cléopâtre plus honnête femme que Ma- « riamne, car Mariamne donne des rendez-vous à un « prince étranger, son galant, et, ce que je trouve de « plus ridicule, le baise au front ! » Mais nous

savons que ce dernier rendez-vous fut imposé à la belle reine par les folies de son soupirant bien plutôt que « donné » par elle, et, quant à son baiser d'adieu, il a, dans ces tragiques circonstances, un caractère bien plutôt maternel que galant.

Malgré sa jalousie peu fondée, Hérode n'a pas cessé d'aimer sa noble compagne qu'il ne croit pas informée de la passion dont elle a été l'objet. Voici quel est, à ce moment, le ton de leurs relations conjugales : « Quelque répugnance qu'elle eût pour l'hu-
« meur et pour la personne d'Hérode, la reine res-
« pectait cependant en lui le caractère d'un époux;
« et, comme elle était pleine d'une généreuse bonté,
« par le regret qu'il lui témoigna d'abord de ses
« soupçons (sur sa complicité avec Tyridate), elle
« s'adoucit, comme elle crut devoir le faire et se
« remit avec lui autant que la disproportion de leurs
« mœurs et le souvenir des cruelles injures qu'elle
« en avait reçues par la mort de tous les siens le lui
« put permettre. Pourtant, par la répugnance que la
« reine avait assez souvent à souffrir ses caresses,
« ils se brouillaient quelquefois, et, comme il était
« malaisé que cette princesse se tînt dans une éter-
« nelle contrainte pour un homme qu'elle avait tant
« de sujets de haïr, elle ne pouvait s'empêcher de
« le recevoir avec froideur et de lui témoigner peu
« de douceur et de complaisance ! » On se frois-serait à moins, il faut le reconnaître, et nous excuserons donc très volontiers des inégalités d'humeur aussi légitimement fondées.

Par malheur, Salomé, toujours aux aguets pour parachever sa vengeance contre la femme aimée de celui qu'elle aime, exploite ces moments de désac-

cord pour réveiller les soupçons d'Hérode, qui se permet alors des sorties fort grossières contre sa compagne : « Je ne vous hais point, lui dit-elle un jour « après une scène de brutalité sans excuse. Le Dieu « que nous servons et mon devoir me le défendent. « Mais vous pouvez bien vous imaginer que, par « tant et de si grands déplaisirs que vous m'avez don- « nés, mes affections ne peuvent pas s'être fortifiées « pour vous. J'aurais reçu quelque aversion pour « vous de mon *naturel*, que j'aurais su lui faire vio- « lence par mon *devoir* et que j'aurais rangé mon « esprit dans les termes où il devait se soumettre pour « un mari, si, au lieu de mon mari, il ne fût devenu « le meurtrier de tous les miens ! » Enfin, le bruit de la dernière entrevue nocturne entre la reine et Tyridate parvient aux oreilles du despote qui fait alors décapiter son épouse.

Celle-ci termine ces jours dans une magnifique attitude, car elle repousse avec dédain la grâce qu'Hérode lui accorderait, par un suprême retour de complaisance amoureuse, si elle consentait à s'humilier en avouant le crime qui lui est faussement imputé. « Vous direz à Hérode, prononce-t-elle en « marchant sans émotion vers la mort, que c'est « aujourd'hui que je commence à recevoir de lui un « bon office et que j'accepte le présent qu'il lui plaît « de m'envoyer avec plus de joie et de reconnais- « sance que je n'en ai eu pour tous les témoignages « de son amour. Je puis toutefois protester, devant le « Dieu que nous adorons — et je dois cette justice « à ma mémoire ainsi qu'au sang dont je suis sortie « — que la répugnance de ses cruautés m'ont don- « née et pour ses mœurs, et pour sa personne ne m'a

« jamais portée à la moindre pensée par laquelle ce « que je dois à mon honneur et au lien conjugal pût « être aucunement offensée. Pour Tyridate, je me « sens, grâce à Dieu, aucun remords, qui me puisse « accuser de la moindre faute envers mon mari; car « je n'ai jamais eu pour sa personne que les senti- « ments d'estime et de reconnaissance qui étaient dus « à sa vertu. Je pardonne à Salomé, quoiqu'elle eût « pu se contenter d'avancer la fin de mes jours sans « noircir ma réputation, et je vais, sans aucun ressen- « timent, rendre compte à Dieu de mes actions ou « criminelles ou innocentes. » Nous ne saurions achever sur une plus noble figure, n'est-il pas vrai, notre revue des héroïnes exemplaires, mi-cornéliennes et mi-raciniennes déjà, que La Calprenède offre en si grand nombre à l'admiration de ses lecteurs et à l'imitation de ses lectrices. Pourtant, sans parler de furies telle que Salomé ou Roxane, il a peint à l'occasion quelques moins correctes amoureuses, et c'est avec celles-ci qu'il nous reste à faire connaissance.

V. — DE PLUS ROMANTIQUES AMOUREUSES

Nous l'avons dit, toutes les héroïnes de notre romancier ne sont pas aussi strictement « sévères », aussi parfaitement maîtresses d'elles-mêmes et de leurs émotions les plus spontanées que celle dont nous avons fait jusqu'à présent la connaissance. Il varie parfois ses effets en dessinant des amoureuses plus impulsives, plus dociles aux tyranniques suggestions du sentiment le plus essentiel que connaisse l'être doué de vie. Ce sont celles-là dont il nous reste à évoquer la physionomie, contractée par le doute ou par l'angoisse, à décrire le geste, dicté par l'orage intérieur.

I

Contemplons tout d'abord une « sévère » et une raisonnable en qui l'impulsivité se manifeste soudain à sa grande surprise, à sa douleur et sa honte. Celle-là n'est rien moins que la fille du grand Cicéron, Tullia, — la *Tulliola deliciae nostrae* qui revient si souvent dans la correspondance de l'orateur illustre avec ses intimes. — Le roman de *Cléopâtre* nous la présente lorsqu'elle est sortie de l'enfance et subordonnée, après la mort tragique de son père, à l'autorité d'un frère de caractère médiocre et maussade, dont les volontés font loi cependant pour sa très stricte conception du devoir. Aimée tout d'abord par le fils aîné

d'Antoine et de Fulvia, Jules Antoine, elle l'a désespéré par sa rigueur inflexible, car elle déteste toute la race du triumvir parce que Fulvia, poussée par une brutale inspiration de vengeance, a fait jadis exposer dans le Forum la tête ensanglantée de Cicéron. Rien n'a donc pu la fléchir de la part de ce poursuivant éperdu, qui s'est alors exilé de Rome sans y plus jamais donner de ses nouvelles. Son début dans la carrière sentimentale est ainsi peu encourageant pour les amoureux.

Mais voici que cette impitoyable personne se trouve mise par hasard en présence du jeune Ptolomée, né des amours d'Antoine avec la reine Cléopâtre d'Egypte, et par conséquent, rejeton, lui aussi, de ce sang qu'elle poursuit de son aversion justifiée. Il ne lui en inspire pas moins, à la première vue, une irrésistible passion qui la désespère, et dont elle comprime les moindres manifestations avec un stoïque héroïsme. Ce joli garçon a bientôt fait de s'en apercevoir. Mais ne ressentant rien pour elle en retour, il se promet de venger, par son indifférence outrée à dessein, le frère qu'elle a désespéré jadis. Il y réussit trop bien, car elle se meurt lentement de son amour comprimé par le sentiment de la pudeur et de l'honneur. C'est une Chimène qui aimerait Rodrigue sans être aimée de lui en retour.

C'est alors qu'elle se voit distinguée, pour sa grande beauté, par un troisième personnage de marque, quoique de moins haute naissance que les fils d'Antoine, par le jeune Lentulus qui pénètre bientôt, lui aussi, le secret de ce cœur meurtri. La passion de son nouveau soupirant — ainsi que celle du *Jacques* de

George Sand, mais sans que le mariage intervienne ici pour compliquer les choses, — sera si capable d'abnégation généreuse, qu'il va s'employer de son mieux à lui rendre Ptolomée moins volontairement dédaigneux et blessant. « Maintenant que je connais, « dit-il à son trop heureux rival, que rien ne peut la « détourner de l'amour qu'elle a pour vous et que « la répugnance que vous avez pour elle ne sert qu'à « la rendre malheureuse sans faire aucun effet pour « sa guérison, des deux maux que ma mauvaise for- « tune me présente, je dois élire le plus doux et faire « cesser le regret que j'ai de la voir malheureuse « sans tirer aucun avantage de mon malheur. » Ptolomée répond, avec bonne grâce, qu'il ne saurait se donner à sa volonté de l'amour, mais qu'il rendra désormais tous les bons offices possibles à Tullia afin d'adoucir sa pénible situation.

Celle-ci ne se trompe nullement toutefois sur le caractère factice des soins qui lui sont rendus par le jeune prince, et, dans une scène de fort ingénieuse combinaison, nous la voyons commencer d'écrire dans son journal intime, une lamentation d'amour (analogue à celle dont Alcidiane avait donné le modèle dans *Polexandre*), puis s'assoupir d'épuisement sur son siège et fournir à Lentulus, qui survient, l'occasion de terminer sans bruit la page commencée par des conseils de sagesse et de maîtrise de soi. A son réveil, elle croira sa complainte achevée par un dieu favorable, auquel elle adressera cette touchante prière : « O toi, qui me fais si bien penser et si « bien dire ce que je dirais sans doute *si la raison* « *était encore maîtresse de mon âme*, excuse ma fai- « blesse, s'il t'est possible, et vois dans mon cœur,

« dont le secret t'est connu, si je suis véritablement « capable de suivre tes inspirations ? » Ce charmant conte finirait noblement par une belle mort d'amour : l'auteur a préféré arranger les choses. Touchée enfin par l'héroïque abnégation de Lentulus, Tullia parvient à déraciner de son cœur une inclination sans issue et couronne les vœux de l'amant qui a si bien mérité ce bonheur.

II

La Roxane de *Cassandre* offre un beaucoup moins sympathique exemple de la passion que la volonté ne saurait dompter. Fille de Cohortan, cousin germain du roi Darius et satrape des Saques, elle s'éprend du prince Oroondate qui appartient déjà tout entier à la princesse Statira, et elle ne recule devant aucune vilenie pour rompre un amour qui lui interdit tout espoir. Par un odieux stratagème, elle parvient à tromper quelque temps Statira sur la fidélité de son chevalier servant, et conduit ainsi la princesse abusée à devenir la femme d'Alexandre le Grand qui, se prévalant des coutumes orientales, a déjà épousé auparavant Roxane en personne. Puis, lorsque toutes deux se trouvent veuves par la mort prématurée du conquérant de l'Asie, elle ordonne l'assassinat de sa cousine et explique cette détermination criminelle à sa suivante en ces termes : « Tu sais, ô dissimulée « Hésione, que mon esprit n'a pas assez d'inclination « à la cruauté pour se laisser porter à des tragédies « si sanglantes par les seules maximes d'état et par le

« désir de régner : ce désir ne sert que de prétexte « à des mouvements plus puissants et de couverture « à une passion plus violente que l'ambition. Le « ressentiment (contre Oroondate inébranlable en son « premier amour) et le devoir (conjugal envers « Alexandre) n'ont rien pu sur cette première « passion, et, quelque veuve que je sois du grand « Alexandre et quelque ingrat que soit Oroondate, « je l'aime encore maintenant plus que moi-même ! « En veillant et en dormant, cet insensible, trop « aimable et trop aimé, revient incessamment devant « moi et cette ardeur envieillie a jeté dans mon âme « des racines trop profondes pour en être arrachées « que par la fin de ma vie ! Après cette confession, « Hésione, crois-tu que je souffre en ma rivale éter- « nelle un bonheur qu'elle ne peut bâtir que sur la « ruine de mon repos et que je permette que cette « insolente qui, pendant la vie de mon mari, m'ôta, « avec tyrannie, la meilleure part de ses affections, « achève de se jouer de ma destinée misérable ? Ah « non, Hésione, n'espère point de ma patience de si « lâches effets, etc... » Voilà un style énergique et puissant qui nous ramènerait volontiers à contester une fois de plus, en toute déférence admirative, le verdict jadis daté du château breton par la plus exquise des plumes françaises.

Plus tard, lorsque Roxane aura pu se saisir, par surprise, de l'invincible Oroondate qu'elle tiendra dès lors enfermé dans ses prisons de Bayblone, un beau dialogue viendra traduire à notre intention la qualité, si différente, de leurs consciences et de leurs âmes. Le chevalier sans reproche se contraint à recevoir avec le respect qu'il garde en toute circonstance au

sexe faible et charmant, la femme qui a fait, par ses manœuvres, l'infortune et le tourment de sa vie tout entière. Mais lorsqu'elle ose s'excuser de sa forfaiture sur son amour, il lui reproche, en termes vigoureux les cruelles perfidies dont elle s'est rendue coupable à son égard : « Il est vrai, riposte-t-elle alors « avec une amère franchise, que j'ai fait tout ce que « vous me reprochez : mais ces actions, extraordi- « naires à mon sexe, et, possible, à mon humeur, « ont été des marques extraordinaires de mon affec- « tion pour votre personne, et, si vous les eussiez bien « considérées, elles eussent attiré votre amour ou du « moins votre reconnaissance au lieu de votre aver- « sion ! Ce fut pour vous seul que, de la franchise, « je passai dans l'artifice et dans la cruauté, et cet « épouvantable changement de mon esprit ne fut « qu'un pur effet de cette affection que vous avez si « ingratement reconnue. Statira s'est prise à vous « haïr dès qu'elle a cru que vous aviez cessé de « l'aimer (par la fourberie de Roxane), et moi, je « vous ai aimé constamment dans l'ingratitude, dans « le mépris, jusque dans l'outrage même ! »

Discours admirable quoique évidemment sophistique, auquel Oroondate répond par une effusion, plus belle encore, de son amour chevaleresque, toujours prêt à s'incliner devant la sévérité, même excessive, qui convient à une fille bien née et ne la rend que plus digne d'être très dévotement adorée : « Je ne désa- « voue pas que ces preuves d'affection ne soient fort « différentes en effet de celles que j'ai reçues de la « reine Statira. Auprès d'elle, je n'en ai jamais pré- « tendues de pareilles, et, si elle eût été capable de « me les donner, j'eusse été capable aussi de perdre

« le respect et la passion que j'avais pour elle. C'est « en me permettant de la voir et de la servir qu'elle « m'a témoigné ses bontés mieux que par des crimes « auxquels, sans horreur, elle n'eût pu porter sa « pensée. Et, *par la connaissance que j'avais d'elle,* « j'en ai reçu ces faveurs *comme des grâces au-* « *dessus d'une ambition raisonnable.* Je ne me suis « pas étonné qu'elle ait cessé de m'aimer lorsqu'elle « a cru ingrat et perfide celui qui, dans la plus « grande fidélité, était encore *indigne de son affec-* « *tion;* et, par votre cruelle tromperie, j'étais devenu « assez criminel dans son esprit pour mériter mille « morts plutôt que le bannissement auquel elle me « condamna. Si elle m'a haï tant que mon innocence « lui fut inconnue, si elle m'oublia, si elle épousa « Alexandre, le crime en fut à vous seule ; et si, « depuis son mariage, *elle borna toutes ses affections* « *dans la personne du roi son mari,* et ne put ni « m'aimer ni me souffrir après ma justification, je « n'en ai accusé *que sa vertu seule* et je n'ai pas « trouvé étrange qu'une princesse incapable de « faillir ne voulût point, en ma faveur, sortir des « limites de son devoir. Enfin, Madame, quand il « serait véritable que cette grande princesse aurait « mal reconnu mon amour, elle est telle qu'elle mé- « rite d'être servie jusqu'au tombeau *sans espoir de* « *reconnaissance,* et je suis trop heureux de l'avan- « tage que j'ai eu par-dessus le reste des hommes « (d'être admis quelque temps à la servir) pour « donner un moment de ma vie à la pensée d'une « autre gloire et d'une autre félicité ! Mes misères « seront toujours ma plus glorieuse fortune et ce que « j'ai souffert pour ma princesse est au-dessus des

« plus hautes récompenses que je me pouvais pro-
« poser dans un dessein *moins beau* que celui de lui
« donner ma vie tout entière ! » Voilà qui est parler ! Reconnaît-on dans ces lignes le ton de la gasconnade, comme Boileau l'a fait croire à dix générations d'écoliers ? Nullement, mais un parti pris d'exaltation amoureuse qui est dans la pure tradition romanesque. Il est vrai qu'à lire de pareilles pages, on saisit mieux les relations étroites qui ont de tout temps relié l'expression de l'amour courtois à celle de l'amour mystique. Mme Guyon qui, comme sainte Thérèse, lut tous les romans connus de son temps dans sa jeunesse, se laissa moins docilement contenir dans les cadres rationnels de la discipline ecclésiastique que la nonne illustre d'Avila : elle tira de ses souvenirs galants les exagérations de son Quiétisme, continué au siècle suivant par le rousseauisme mystique.

III

Dans *Cléopâtre*, le fils de Jules César et de la belle reine d'Egypte, Césarion connaît une aventure plus surprenante encore que celle d'Oroondate avec Roxane dans *Cassandre*. Il a été laissé pour mort sur le champ de bataille après la lutte héroïque qu'il a soutenue pour la cause de sa dame, la reine d'Ethiopie, contre les troupes d'un usurpateur odieux. Son écuyer Etéocle, qui gît, moins gravement atteint, à ses côtés et n'a pas, comme lui, entièrement perdu connaissance, a vu s'approcher alors une femme en

deuil dont les cris de fureur « se pouvaient entendre de plusieurs stades ! Elle avait les cheveux épars comme si elle eût été hors de sens, les yeux ruisselants de larmes, l'estomac gros de soupirs et toute l'action d'une personne égarée par le désespoir ! » Ses lamentations apprennent au blessé qu'elle a perdu dans le combat l'un de ses frères et aussi son fiancé Téramène, tous deux tués de la main de Césarion et tombés près de lui. Elle retrouve leurs corps, aperçoit non loin de là leur meurtrier qui lui paraît encore vivant, comme il l'est en effet, quoique privé de sentiment. Elle se précipite alors vers lui, un poignard à la main, pour lui donner le coup de grâce. Mais quelle puissance mystérieuse arrête soudain son geste sanguinaire et retient son bras déjà levé pour frapper? Le jeune héros est plus beau que jamais dans cet état de langueur extrême, les yeux vaguement ouverts, le teint d'une touchante pâleur ! Et l'amour, pénétrant brusquement dans le cœur fragile d'Eurinoé, a chassé la haine qui agitait, un instant plus tôt, son âme frénétique !

Aussitôt elle ordonne de transporter le mourant chez elle avec des soins infinis; elle le soigne nuit et jour, en le dérobant aux séides du tyran qui le cherche. Dès qu'il sera sur la voie de sa guérison, elle lui déclarera son amour, avec retenue et discrétion toutefois, car sa naissance et son éducation sont bonnes. Mais il ne saurait répondre à cette flamme imprévue. Avec des ménagements pleins de délicatesse, il la conduit à reconnaître qu'il doit toujours sa fidélité tout entière à la souveraine de ses jours, à la belle reine Candace. La situation, déjà difficile, se complique singulièrement lorsque reparaît soudain

l'amoureux Téramène, sauvé lui aussi du trépas, par miracle, sans que sa fiancée en ait rien su jusqu'à ce moment ! Il constate, avec une émotion facile à comprendre, le changement survenu dans les dipositions de la jeune fille à son égard. Il excuse toutefois Césarion dont il a entendu, avant de se montrer, les discours pleins de sagesse et de vertu à son ardente infirmière. Mais son débat sera nécessairement plus âpre avec Eurinoé.

Celle-ci plaide, pour s'excuser, le mysticisme passionnel, la volonté des dieux, le coup de foudre, Vénus toute entière à sa proie attachée. Aussi bien s'est-elle crue libre, en toute bonne foi, puisque Téramène était considéré comme défunt sans nulle contestation possible. Il ne lui reproche pas moins ce qu'il juge comme une épouvantable inconstance : sa passion pour un homme expirant qu'elle n'avait jamais vu et qui venait de donner la mort à des personnes dont la vie lui devait être si chère ! Il adjure le ciel de punir une infidélité si étrange. Mais l'accusée lui répond sans trop s'émouvoir : « Nous étions-« nous donc promis l'un à l'autre que notre amour « (non encore sanctionné par le mariage) durerait « au-delà de la sépulture ? Quelle loi nous engage « à cette éternité d'inclination envers les morts. Si tu « as eu ce malheur de perdre mes affections par une « aventure si prodigieuse, prends-toi de ton infortune « au Ciel qui l'a voulue *et non pas à ma volonté qui « n'y a pas contribué !* » Une capitulation de la volonté, sans combat, qui nous conduit assez loin des régions de la sévérité féminine ! Pourtant, le malencontreux survenant s'inclinera devant ce plaidoyer qui, moins qu'un autre, le devrait convaincre; il déci-

dera de mettre fin à ses jours, en toute authenticité cette fois, pour rendre pleine liberté à sa maîtresse, — anticipant, lui aussi, de deux siècles environ le geste de Jacques dans le roman fameux de George Sand. — Mais tout s'arrangera cependant sans dommage. En effet la belle, perdant enfin tout espoir de changer le cœur de Césarion, obéit aux avis pressants de ce dernier qui lui persuade de retourner à ses anciennes amours : « S'étant rendue à lui (une « première fois) par une puissance inconnue, elle « cédait à cette même puissance, à laquelle elle ne « pouvait résister », jusque dans sa déférence à la suggestion cruelle qui l'éloignait pour jamais de ce vainqueur ! Péripétie beaucoup moins vraisemblable, il faut le connaître, et, en tous cas, infiniment moins romanesque (ou même romantique) que la frappante manifestation d'impulsivité érotique à laquelle cette fougueuse personne nous avait fait, précédemment, assister.

IV

Après une analogue « possession » amoureuse, les choses finiront beaucoup moins bien pour l'Hermione qui figure dans *Cassandre* et qui, comme précédemment Déidamie, nous est présentée au moment où elle vient d'être blessée mortellement, sous l'armure d'un chevalier, par le jeune Démétrios, fils d'un des lieutenants d'Alexandre. Ce prince adolescent, dont la beauté « ne le cède point à celle des plus grandes « dames de l'Asie », et dont la vaillance n'est pas

moindre que la beauté, montre dès lors un tempérament infiniment accessible aux tendres impressions de l'amour. Pour manifester à tous les yeux cette douce inclination de son cœur, il a fait peindre sur son écu l'image du dieu Eros par la propre main du grand Apellès. Après avoir soupiré quelques concetti sur le malheur qu'a eu son épée de navrer cruellement une si belle personne : « Fallait-il, ô dieux, me faire « tuer une femme que je devais aimer ou me faire « aimer une femme que j'avais tuée, etc... » — passage de style assez « maudit », nous n'hésitons pas cette fois à en convenir, — il obtient de sa gracieuse victime qu'elle lui conte, avant d'expirer, son histoire.

Fille de Cradatès, prince des Caspiens sous la suzeraineté de Darius et qui resta gouverneur de cette nation sous le sceptre d'Alexandre, Hermione s'est éprise du conquérant macédonien, d'abord de loin et sur sa seule renommée, puis sur son aspect et sur ses allures martiales, quand elle l'a vu rendre visite à son père. La générosité que le héros montre à l'égard des peuples vaincus par son bras achève de la séduire; et, pendant le séjour d'Alexandre sous le toit qui l'a vue naître, elle boit à longs traits le poison qui, dit-elle, eût bientôt fait de pénétrer toutes les fibres de son cœur fragile, sans y plus laisser de parties saines : « Folle Hermione, se disait-elle « cependant avec angoisse, folle et misérable Her- « mione, quel aveuglement est le tien de te préci- « piter, avec si peu de raisonnement et de connais- « sance dans une passion si *déréglée*. Tu aimes, sim- « ple fille d'un vassal, celui qu'on appelle à juste « titre le roi des rois. Il est guerrier, occupé sur-

« tout de ses conquêtes, et les princesses de Perse « sont plus belles que toi ! » C'est ainsi que, par l'effort du *raisonnement*, elle tentait de conjurer sa passion grandissante; mais cette argumentation solide lui procurait bien la « connaissance » de sa dangereuse erreur, nullement la force de se dérober à l'impulsion de son cœur : « Je *jugeais*, dit-elle, aussi « sainement qu'une personne désintéressée l'eût pu « faire que, de mon amour, je ne devais rien espérer; « et toutefois cette *connaissance* ne pouvait me gué- « rir de mon amour ! Je me vis enfin contrainte d'ai- « mer sans espérance, parce que *ma raison n'avait « pas assez d'empire sur mon âme pour l'en empê- « cher*. Puis, pour avoir vu Alexandre une seconde « fois, ma passion s'augmenta de la moitié et elle « devint enfin si puissante par l'indulgence que j'eus « pour elle, qu'elle acheva de me rendre folle ! » Dès lors, sa tendre rêverie lui présente sans cesse son héros dans les attitudes les plus capables de lui laisser tout son prestige : à la tête de ses troupes, donnant l'assaut à quelque place forte, ou passant un fleuve avec intrépidité. « Et, dans toutes ces circon- « stances, je me le figurais toujours avec une figure « divine et avec un air respirant quelque chose de « plus haut que l'humanité ! » Elle n'ose toutefois donner à son père aucune connaissance d'un mal qui, au lieu de lui inspirer de la pitié, n'eût assurément excité en lui que mépris et aversion pour une si lâche faiblesse.

Sur ces entrefaites, se présente à Cradatès un certain Spitaménès, odieux personnage qui a trempé, avec Bessos, dans le meurtre de Darius, puis livré Bessos lui-même à Alexandre, enfin trahi ce monar-

que à son tour. Il sait tromper son hôte sur son caractère et sur son passé avec tant d'adresse qu'il en obtient la main d'Hermione. Son père ordonnant, celle-ci se dispose à obéir, convaincue d'ailleurs qu'elle n'aura jamais Alexandre pour mari. Elle se décide même, en fille bien née, à combattre plus énergiquement son affection insensée par la cruelle nécessité d'un mariage sans amour et à imprimer dans son cœur les sentiments que le devoir lui prescrit désormais d'y nourrir. « Quelque répugnance que j'y eusse, insiste-« t-elle en effet dans son récit, je me fusse efforcée, « par raisonnement, à chasser de mon âme cette pas-« sion ennemie de mon repos et de mon devoir si, « par des crimes épouvantables, Spitaménès n'eût, « au lieu de la froideur qui y était pour lui, introduit « dans cette âme une sanglante haine qui a, depuis, « produit des effets bien funestes ! »

L'aventurier dont elle est la femme se dévoile bientôt, en effet, dans toute sa laideur morale. Il fait tuer son beau-père et ses beaux-frères, parce qu'ils refusent de l'assister dans sa folle rebellion contre le pouvoir d'Alexandre. Hermione se trouve alors dans la situation que nous avons déjà connue pour celle de Mariamne, reine de la Judée; mais, très différemment conseillée par un amour antérieur à son mariage et par une beaucoup moins ferme vertu, elle sera loin de montrer la même mansuétude ou la même abnégation. Elle cesse de reconnaître pour son époux le meurtrier de sa famille et se reprend à nourrir sans scrupule en son âme sa funeste passion pour le Macédonien. Cependant, sur son lit de mort, elle attestera les dieux qu'elle avait fait auparavant tout le possible pour garder sa foi conjugale intacte et pris la réso-

lution de mourir plutôt que de caresser une pensée contraire à son devoir.

Se jugeant toutefois dégagée de ce ferme propos par les crimes dont nous venons de parler, elle se livre à l'obsession de son amour et dépêche enfin vers Alexandre un messager porteur d'une lettre d'aveu. Ce messager est soupçonné, poursuivi, tué par son époux qui, ayant alors en main les preuves de son péché d'intention, l'accable d'invectives et de menaces, lui jetant, pour terminer, ces paroles prophétiques : « Sachez que ce n'est point à des femmes « déloyales, à des femmes impudiques qu'Alexandre « donne son estime et ses affections ! » Enfin, persécutée par ce furieux, poussée par un entourage sans scrupules, et après de longues hésitations, elle fait assassiner à son tour le meurtrier de tous les siens, pour porter en personne la tête de ce rebelle au roi de Macédoine. Celui-ci la repousse alors avec horreur: « Va, lui dit-il, méchante et détestable femme! « Ne souille point du récit de ton parricide les oreil- « les d'Alexandre et n'espère point trouver parmi « nous des monstres capables d'approuver tes dé- « loyautés ! » C'est après cette déclaration écrasante qu'elle a décidé de mourir et s'est fait tuer par Démétrios qui se livre à un désespoir peu viril, parce qu'il a, nous l'avons dit, voué à la mourante une passion *in extremis* qu'elle accueille avec compassion et dignité. Ce jeune fou est un fâcheux exemple du romanesque outrancier qui nuit aux personnages masculins dans notre roman classique, héritier sur ce point d'une tradition trop despotique pour être parvenu à s'y soustraire.

V

Terminons donc notre étude psychologique sur les récits de La Calprenède en disant quelques mots de ces amoureux transis qui ont assuré la persistance de la tradition courtoise à travers le siècle de Louis XIV et travaillé contre le bel effort d'épuration morale qui s'était produit jusque dans le genre romanesque pendant la première moitié de ce siècle.

Le platonisme passionnel, ou prétention au perfectionnement social par l'amour érotique était cependant chez eux plus justifié qu'il ne le fût peut-être jamais. Si l'on considère, en effet, de quelles inspiratrices ils acceptent la direction spirituelle, on conviendra que la thèse hasardeuse du grand mystique athénien se trouve alors assez près de mériter l'adhésion des moralistes d'expérience et de sang-froid. Le frein moral qui agit sur ces amoureuses, c'est la discipline familiale stricte et la maîtrise de soi que procure une éducation « sévère ». Le frein accepté de leurs galants, c'est le code chevaleresque qui culmine dans la divinisation des femmes. Or, celles-ci incarnant à cette date la raison souveraine et presque constamment victorieuse de la passion (par une hardie négation de la fragilité trop souvent attribuée à leur sexe), leur influence assurerait le triomphe des disciplines sociales nécessaires. Par malheur, ces personnes sévères ne parviennent pas à garantir leurs chevaliers servants des « forceneries » ou folies dont les romans du moyen âge (en particulier le *Roland furieux*) avaient fait un thème poétique si goûté de

leurs lecteurs : ces héros n'obéissent pas toujours à leurs sages maîtresses, en dépit de leurs protestations de servage.

C'est pourquoi nos grands écrivains du XVIIe siècle auront encore à rationaliser largement, en ce qui concerne les hommes, les suggestions de l'érotisme romanesque qui l'avait été suffisamment pour les femmes à leur date. Avant que fussent composés les romans de La Calprenède, Corneille avait commencé d'accomplir cette tâche nécessaire, lui qui, dans sa *Place Royale*, mettait en scène la silhouette imprévue d'un amoureux *sévère*, et qui, à Rodrigue, plus conforme à la tradition courtoise, faisait succéder le trop fier Horace; en attendant qu'il nommât précisément Sévère un modèle masculin de dignité et de maîtrise de soi dans la passion amoureuse. Cette nécessité de réaction justifie, en dépit de quelques excès précédemment signalés par nous, les campagnes antiromanesques de Boileau ou de Molière. Racine lui-même, en dépit de concessions assez marquées au goût persistant de son public sur ce point, n'en travaillera pas moins pour sa part, à cette œuvre du bon sens. Mais bientôt, sous le nom et sous le costume renouvelé du « romantisme », le romanesque devait renaître de ses cendres et promulguer, avec plus de succès que jamais, la morale que nous voyons présentement à l'œuvre pour saper le christianisme rationnel, héritier de l'antique sagesse méditerranéenne.

Nous avons dit que La Harpe, qui dénigre le roman classique sans l'avoir lu, reconnaît du moins aux héros de La Calprenède le mérite d'avoir porté « le front haut ». Et, certes, sur le champ de bataille, sinon aux genoux de leurs dames, ce sont

de redoutables compagnons. Nous avons rappelé que l'un d'entre eux, Artaban, survit, par sa fierté, dans la mémoire des hommes. On ignore tout de la naissance de ce brave, mais, dans ce siècle de hiérarchie rigide, il commence à plaider les droits du mérite destitué d'aïeux et affiche la prétention justifiée d'être lui-même un « ancêtre ». Le ciel, proclame-t-il, l'a fait naître avec un courage qui, par une erreur peut-être condamnable, le persuade que son épée tant de fois victorieuse le peut égaler aux princes et qu'il ne trouvera point de plus grand que lui entre les hommes si celui-là n'est, en outre, plus vertueux et plus vaillant ! Aussi bien, ce hardi champion qui parle aux rois avec une dignité hautaise se trouvera-t-il être, en fin de compte, le fils du grand Pompée, qui a étendu sur tant de rois son pouvoir !

Leur générosité n'est pas moindre que leur fierté martiale. Oroondate aperçoit-il un vaillant ennemi près de succomber sous le nombre, il se porte à son aide avec impétuosité en criant à ses hommes : « Lâ-« ches, avez-vous donc si peu de sentiment de la « vertu que celle de ce brave ne vous porte pas à « sa conservation plutôt qu'à sa ruine ? » Et ce trait fait naître entre les deux guerriers une de ces amitiés sans pareilles dont rêva constamment Jean-Jacques après avoir pleuré sur leurs héroïques manifestations dans son enfance, mais dont sa faible volonté de névropathe vînt lui interdire constamment de réaliser les abnégations nécessaires.

Toutefois, si l'aspect proprement chevaleresque de la morale courtoise s'offre à nous, non sans éclat, dans les romans de La Calprenède, l'aspect romanesque de cette morale se marque avec excès par

malheur dans la conduite des héros qu'il met en scène, aussitôt qu'ils sont amoureux. Un entier défaut de patriotisme leur fait alors préférer leur maîtresse à leur pays et verser à flots le sang des leurs pour l'intérêt des proches parents de leur dame. A ses pieds, ils tombent trop souvent dans une sorte d'atonie de la volonté qui rappelle fâcheusement les défaillances morales d'un Lancelot ou d'un Amadis, dans des circonstances analogues, et nous avons vu Tyridate causer la mort de Mariamne par égoïsme amoureux, par invincible aboulie, par opiniâtreté dans des aspirations sans issues. Le parfait amour est à ce prix, selon les normes sentimentales et déjà quasi-quiétistes de l'époque : mais, à la longue, cette paralysie conventionnelle des facultés du raisonnement choque le lecteur de sang-froid et l'indispose à l'égard de ces hommes, si valeureux par ailleurs. C'est ce qui advint à Boileau, comme nous l'avons précédemment indiqué. Voyez plutôt Oroondate rappelé à l'ordre par Statira pour avoir osé l'aveu de son amour : aussitôt il « trébuche aux pieds de la cruelle « sans aucune apparence de vie » : et quand il reprend l'usage de ses sens, ses soupirs, ses sanglots et ses larmes se « débondent » avec tant de violence qu'il paraît sur le point de rendre l'âme !

Tyridate, dont nous avons conté les tragiques amours, mourra lentement de cet amour, pour rendre enfin son âme, non pas entre les mains de son créateur, mais dans celles de sa maîtresse : « O Ma-
« riamne, recevez cette âme que je vous donne pour
« la seule réparation que je vous puisse faire d'avoir
« contribué à votre mort. Elle prend sa volée vers
« vous tout indigne qu'elle est de se présenter devant

« vos regards ! » Il expire alors, par un trépas insigne qui lui vaut, de la main de ses amis, cette épitaphe solennelle: : « *Tyridate, grand en nais-* « *sance, en valeur, en toute vertu, fut encore plus* « *grand en amour puisque, sans l'aide du fer, du* « *poison ni de la maladie, l'amour seule le mit au* « *tombeau et lui fit rendre son esprit fidèle en per-* « *dant la personne aimée : comme si la personne* « *aimée et Tyridate n'eûssent pu être animés que* « *d'une même âme et que, par un seul filet, la Par-* « *que eût coupé la trame de leurs deux vies.* » C'est assez faire voir que le roman classique n'a jamais entièrement rompu avec la tradition romanesque.

VI

La Pauline de Corneille est antérieure aux héroïnes de La Calprenède dont elle anticipe les accents généreux lorsqu'elle parle de son époux à l'homme qu'elle aima naguère :

Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuses...
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix...,
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur ma passion *ma raison souveraine*
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

En revanche, les femmes de Racine ne doivent-elles pas quelque chose de leur accent généreux au romancier patronné par le grand Condé ? C'est ce que nous examinerons en rappelant les perplexités de l'une d'elles et non des moindres, la Monime de *Mithridate.* La Harpe voyait dans ce rôle le comble de l'art racinien. Hippolyte Taine goûtait la fiancée

du roi du Pont comme l'incarnation même de la passion touchante mais contenue par les disciplines nécessaires. Il a parlé du rôle *divin* de Monime et justifié sa prédilection en ces termes : « Si j'avais le pou-
« voir de ranimer les êtres, ce n'est pas Desdémone
« que j'invoquerais, elle est trop petite fille ; ni Ham-
« let, j'aurais mal aux nerfs. C'est Monime que je
« voudrais voir. Nous ne devons pas juger un monde
« aristocratique et oratoire (ou mieux rationnel et
« chrétien) d'après nos cris de poètes lyriques
« (d'après les normes du mysticisme passionnel vul-
« garisé par Rousseau) et nos habitudes de plé-
« béiens. Il y a là une nuance de beauté que nul
« peintre n'avait encore saisie, la délicatesse de l'hon-
« nêteté et le tact de la vertu. » Nous estimons que le peintre de Statira, d'Alcyone, de Marianne, de Tullie, d'Isménie avait déjà traduit cette nuance.

Qu'on relise, en effet, le rôle de Monime, on croira voir en elle une sœur des héroïnes dont nous venons de rappeler les noms. Monine est d'une race royale, quoique déchue dès longtemps du trône. Mithridate, maître d'Ephèse par les armes, la vit, l'aima, la demanda aux siens et lui envoya son diadème qu'elle porte depuis lors en témoignage de ces fiançailles illustres ; car elle a dû obéir à son père Philipoemen, ennemi des Romains, lorsqu'il lui a prescrit d'épouser le vieux souverain en qui s'incarne la résistance suprême au progrès de l'*Imperium* latin. Mais elle est, en outre, aimée des deux fils de ce souverain : de l'aîné, Pharnace, traître à son père et allié secret des conquérants italiotes, et du cadet, Xipharès, qui l'a connue avant le projet matrimonial formé par son père : d'où la légitimité de l'amour réciproque qui les

lie depuis ce moment l'un à l'autre. La tragédie sera le débat, dans ce cœur de femme, entre ce qu'elle doit à la volonté paternelle ainsi qu'à la foi conjugale à demi engagée déjà, et ce que lui suggère son cœur, touché d'une passion que tout excuse. Rappelons quelques vers particulièrement significatifs de ce poignant débat. « Le prince Xipharès sait-il que vous l'aimez, a dit à la jeune fille sa confidente Phoedime ? »

Il l'ignore, Phœdime!
Les dieux m'ont secourue et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins, n'a parlé qu'à demi...
Il viendra malgré moi m'arracher cet aveu.
Mais, n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu!
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore
Qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il l'ignorât encore!

Puis, c'est la sommation à Xipharès en personne de se conformer à la loi chevaleresque en aidant celle qu'il aime à remplir vis-à-vis de lui son devoir, qui est de lui refuser son amour :

Et, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire :
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel
Où je vais vous jurer un silence éternel...
Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir
Et de mon faible cœur m'aider à vous bannir...
Puis, après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnais plus la foi de vos discours
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours...
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême.
Cherchez, prince, cherchez, pour vous trahir vous-même
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements,
L'amour fait inventer aux *vulgaires* amants!

Enfin, vient la péripétie proprement racinienne, le progrès très évident sur l'art, plus fruste malgré tout,

d'un La Calprenède. Mithridate arrache, par ruse, à Monime l'aveu de son amour pour Xipharès et, dès ce moment, elle se juge dégagée vis-à-vis du fourbe cruel, et libre de récompenser l'amant sans reproche:

Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étais attachée;
Et ce fatal amour dont j'avais triomphé,
Ce feu que, dans l'oubli, je croyais étouffé,
Dont la cause, à jamais, s'éloignait de ma vue,
Vos détours l'ont surpris et m'en ont convaincue!
Je vous l'ai confessé, je dois le soutenir...
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui!

Cela est sublime et notre incomparable tragique se trouve, certes, assez opulent de son propre fond pour n'avoir jamais eu à s'enrichir des dépouilles d'autrui. Il n'en est pas moins permis d'affirmer que le roman héroïque a concouru pour une part à la formation de son génie. Si ces pages en ont persuadé quelques esprits de bonne foi, nous jugerons qu'elles n'ont pas été vainement proposées à l'attention de nos lecteurs. Il nous reste à montrer comment le roman classique faiblit dans son inspiration morale pendant la seconde moitié du XVIIe siècle.

VI. — LA DÉCADENCE DU ROMAN CLASSIQUE. — MADELEINE DE SCUDÉRY

Le grand roman français de la première moitié du XVIIe siècle avait institué et fidèlement maintenu une très stricte discipline de l'amour féminin que nous avons mise en relief chez des Escuteaux, Urfé, Gomberville et La Calprenède. Venue après ces écrivains de renom, Madeleine de Scudéry a, selon nous, modifié assez profondément déjà, en dépit des apparences, le caractère strictement rationnel ou classique qu'avait alors revêtu le roman lui-même, cette antithèse habituelle du rationnel. Féministe avant le siècle du féminisme, cette femme de talent vînt travailler discrètement à élargir la liberté passionnelle de la femme, et c'est ce que nous souhaitons de mettre en évidence avant de clore cet essai sur un chapitre, trop dédaigné, de notre histoire littéraire.

Certes, évitant de heurter de front les exigences morales de son temps, Mlle de Scudéry a dessiné ses héroïnes les plus en vue, selon la tradition de « sévérité » amoureuse qui avait été établie dans le roman depuis la réforme catholique. La princesse Mandane en use avec Cyrus-Artamène, ou l'aimable Clélie avec le prince Aronce, comme Parisatis avec Lysimachos ou Cléopâtre avec Coriolan; mais la sévérité de ces belles personnes sonne faux désormais parce qu'elle est excessive : il y a, chez elles, une tendance rétrograde vers les prétentions, presque caricaturales,

que nous avons constatées dans l'Alcidiane de Gomberville. De nouveau, il nous faut apprendre qu'aux yeux de Mandane une déclaration d'amour qui lui serait faite par le plus grand prince du monde, et faite encore après dix ans de respects, de soumissions et de services, paraîtrait un *crime effroyable* à ses yeux! Elle préfère exposer toute l'Asie aux horreurs de la guerre que sa propre gloire aux commentaires d'une opinion présomptueuse ! Clélie, de son côté, est convaincue qu'on ne doit aimer qu'une fois dans sa vie et ne concevoir jamais une seconde passion, *quoiqu'il puisse arriver :* à ses yeux, toute femme qui ne conforme pas sa conduite à cette règle sans nuance est une personne méprisable ou même tout à fait indigne de vivre ! De tels sentiments sont outrés dans leur expression parce qu'ils sont factices et que Madeleine est, au fond, beaucoup moins convaincue que La Calprenède dans la peinture de la *sévérité* sentimentale. C'est ce dont nous allons nous rendre compte en évoquant quelques-unes de ses plus typiques amoureuses.

I

Considérons, par exemple, dans le grand *Cyrus*, l'aventure d'Amestris et d'Aglatidas. Ce seigneur de la cour du roi mède Astiage s'éprend de la belle Amestris qui lui rend son amour, sans en vouloir toutefois convenir, ainsi qu'il sied à une fille bien née. Leurs parents s'accordent bientôt entre eux et leurs fiançailles sont déclarées. Cependant, même pourvue de l'approbation officielle des siens, la promise refuse

de faire connaître à son futur époux l'état de son cœur. « Amestris, lui dit-elle sur un ton d'humilité « convenue, qui nous ramène à des Escuteaux, Ames- « tris n'est pas assez considérable pour faire le « malheur ou la félicité de quelqu'un. Mais, quand « cela serait, Aglatidas la doit connaître assez pour « croire qu'elle ne cherchera pas même la sienne (sa « félicité) que par la volonté de ceux qui doivent « raisonnablement disposer d'elle ! — Mais, Ma- « dame, insiste le fiancé, poussé par un sentiment « fort naturel, si ceux que vous dites avaient souhaité « de vous une chose où vous eussiez de la répu- « gnance, leur obéiriez-vous sans murmurer cepen- « dant ? — Je le ferais sans nul doute, quand même « j'en devrais perdre la vie ! — Mais, Madame, « quel désespoir serait celui d'un homme qui, ayant « eu le bonheur d'être choisi par vos parents, vien- « drait à connaître après que vous avez obéi par « contrainte. — Je cacherais si bien mes sentiments « qu'il ne les connaîtrait jamais ! » Aglatidas pré- cise alors sa question en lui demandant s'il aurait été aimé d'elle, même dans le cas où sa famille ne serait pas intervenue pour autoriser leur affection mutuelle: « Que vous importe, lui répond-elle, de savoir une « chose *qui ne peut plus arriver* (puisqu'il a obtenu « l'autorisation dont il parle), et *une chose que je « ne sais pas moi-même* ! » Comme dans les nou- velles galantes de des Escuteaux, le marivaudage se continue quelque temps encore entre ces esprits ingé- nieux sans qu'Amestris consente jamais à confesser qu'elle eût aimé son fiancé de son propre mouvement, ni même qu'elle lui ait présentement fait le don de son cœur ! Elle lui permet seulement d'espérer que cela

pourra bien arriver quelque jour. Tout cela sent la décadence de l'hôtel de Rambouillet — échappé au sceptre de la raisonnable marquise — et annonce la subtilité des virtuoses de la seconde génération précieuse, celle qui dut tant à Madeleine pour la codification de ses afféteries galantes.

Mais voici que la prudence extrême d'Amestris va se trouver justifiée jusqu'à un certain point par les événements : car Aglatidas, qui s'est cru trahi pour un rival à la suite d'une regrettable méprise, cède aux suggestions d'un maladroit esprit de vengeance et feint de trahir sa dame à son tour. Blessée dans ses susceptibilités les plus légitimes, l'innocente Amestris prend alors une résolution qui rappelle un épisode de l'*Astrée* (une belle personne qui se défigure à dessein pour écarter d'elle les chagrins de l'amour malheureux), mais qui paraîtra plus extrême et moins justifiable encore. Elle fera en sorte d'épouser le laid et grossier Otane, un homme que, de toute évidence, elle ne saurait jamais aimer, afin de punir le coupable Aglatidas par une sorte de *damnation* amoureuse. Car nous voici conduits une fois de plus dans la région du mysticisme chrétien dévoyé qui procède, pour une si grande part, de la tradition romanesque. Ecoutons, en effet, le raisonnement de cette fille trop vindicative : « Si j'épousais un homme « assez bien fait pour laisser croire à Aglatidas que « je me décide par amour (à ce mariage), il achè- « verait de se guérir de sa passion, s'il est vrai qu'il « en ait eu pour moi, et servirait en paix sa chère « Anatise ! » C'est le nom de la feinte rivale que lui a donné son fiancé, mal conseillé par son propre appétit de vengeance. « Mais, poursuit celle qui se

« croit abandonnée pour de bon, lorsqu'il verra que « j'aurai choisi pour mari un homme dont il connaît, « de certitude, que je ne pourrai jamais l'aimer, « peut-être que son cœur, tout perfide et tout incons- « tant qu'il est, sentira quelque repentir de sa faute, « mais un repentir inutile; car enfin, après avoir « épousé Otane, je lui serai aussi fidèle que si je « l'aimais et s'il était le plus accompli de tous les « hommes. Je vivrai le reste de mes jours avec Otane, « que j'ai toujours *haï*, comme si je l'aimais et avec « Aglatidas, que j'ai toujours aimé, comme si je le « haïssais ! » C'est sacrifier sa vie pour se donner l'occasion de jouer sur les mots : un trait qui souligne le caractère désormais pleinement artificiel de ces variations sur le thème consacré de la sévérité amoureuse !

Mariée dans ces conditions absurdes, Amestris apprend trop tard qu'Aglatidas a surtout péché par erreur et l'accable de cette déclaration écrasante : « J'aime Aglatidas autant que je l'ai jamais aimé « et je l'aimerai de même jusqu'à la mort. Mais après « tout cela il faut ne me voir plus de toute votre vie « et tout ce que je puis faire pour vous, c'est vous « permettre de croire lorsque vous apprendrez ma « mort (qui, à mon avis, arrivera bientôt), que la « seule mélancolie l'aura causée et que mes dernières « pensées auront été pour Aglatidas... Je devrais « souhaiter qu'Aglatidas ne m'aimât plus, mais « j'avoue que je ne le puis ! Je veux qu'il m'aime « sans espérance, qu'il se désole sans me voir, qu'il « vive sans chercher la mort et qu'il ne m'oublie « jamais ! Mon affection demande que vous viviez « au moins tant que je vivrai. Ayez patience, le terme

« ne sera peut-être pas long... Adieu, je commence « à sentir que mon cœur me trahirait si je vous écou- « tais davantage et je ne dois pas me fier plus long- « temps à ma propre vertu contre vous. Vivez si « vous pouvez. N'aimez qu'Amestris, s'il est pos- « sible, et ne la voyez jamais plus ! Elle vous en « prie, et même, si vous le voulez, elle vous l'or- « donne ! » Le coupable prend naturellement cet ordre à la lettre : il se conformera désormais à ce rigoureux programme d'existence. Mais c'est là une situation peu saine et qui ne méritait nullement d'être soulignée avec tant d'appareil, car cette façon de n'aimer qu'une fois dans sa vie n'a rien de recommandable, au regard d'une psychologie fidèle à l'expérience et à l'observation de la vie.

En général, l'accent cornélien sonne faux dans les romans de Mlle de Scudéry, tandis qu'il sonnait toujours juste dans ceux de La Calprenède. Les conversations galantes qui tiennent désormais dans le récit tant de place et y sont, pour ainsi dire, leur fin à elles-mêmes, autorisent aussi des maximes plus libres quoiqu'elles aient beaucoup de sagesse encore. Chacun sait, par la carte fameuse du pays de *Tendre* dont Clélie dessina de sa main les contours, la place prépondérante que tient la *tendresse* dans le caractère de cette fille accomplie. « On peut, dira-t-elle avec « agrément, se corriger de presque tous les vices et « acquérir toutes les vertus, mais on ne peut pas « acquérir la tendresse. » Ce sera bientôt la « sensibilité » de Jean-Jacques. « On peut, poursuit-elle, « se déguiser quelquefois sur ce point, mais non pour « longtemps, et ceux qui se connaissent en tendresse « ne sauraient jamais s'y tromper... S'il est vrai que

« je n'en parle pas mal, c'est parce que mon cœur « m'a appris à en bien parler et qu'il n'est pas diffi- « cile de dire ce que l'on sent. »

Madeleine a peint des beautés fières, auxquelles elle reconnaît de rares agréments : mais elle leur adjoint d'une part les beautés *enjouées*, tout à fait inconnues du grave La Calprenède et dont la rieuse Plotine est le type dans sa *Clélie;* d'autre part, et avec une visible prédilection, les beautés mélancoliques, affectées d'une tristesse douce et charmante, qui n'est point ennemie des plaisirs ni incompatible avec les divertissements galants et raisonnables. Ces agréables mélancoliques vertueuses ont, en effet, grand peine à refuser quelques grâces légères à qui les aime, ou, si elles les refusent, c'est de la plus obligeante manière. Il est vrai aussi que la passion fait le fond de leur caractère, qu'elles aiment donc ardemment et veulent être aimées ardemment de même, ce qui les conduit facilement aux chagrins et aux plaintes. Mais est-il rien de si doux que d'entendre une personne qu'on aime se plaindre de n'être pas assez aimée ?

On constate, en outre, dans les romans scudériens une certaine réaction contre les normes de la « sévérité » féminine et l'on voit, dans *Clélie*, Herminius supplier Valérie en ces termes : « Je vous conjure « de ne vous *amuser* point à suivre la coutume en « pareille occasion, car je n'ai pas le cœur fait « comme les autres amants. Je n'ignore pas que la « *bienséance ordinaire* veut que les dames s'irritent « la première fois qu'on leur dit sa passion et que, « quand même elles ont résolu de ne haïr pas ceux « qui leur parlent d'amour, elles se fâchent et défen-

« dent qu'on les aime ! » C'est écarter, d'une main bien impatiente, les voiles de ce sanctuaire qui est le cœur de la jeune fille. Pourtant, Valérie répondra par une concession que corrige à peine une réserve de pure forme : « Je vous avouerai que, s'il m'était « permis de souffrir une affection de cette nature, « vous êtes l'homme de toute la terre dont j'endu- « rerais le plus tôt d'être aimée. Mais Herminius, « *nous n'en sommes pas là*, puisqu'il n'est pas seu- « lement permis à une personne exactement vertueuse « de vouloir donner de l'amour, bien loin qu'il lui « soit permis d'en prendre, etc. » Celle-là aussi est donc trop clairvoyante sur les lendemains de la résistance prescrite, et nous sentons ramenés vers l'atmosphère qui enveloppait les beautés, fort peu sévères, de Belleforest, au siècle précédent.

Remarquons enfin que, dans le premier roman de Madeleine, *Ibrahim ou l'Illustre Pacha*, — le plus agréable de beaucoup qui soit sorti de sa plume et qui promettait une carrière plus originale si l'influence, mal comprise, de La Calprenède n'était venue peu après la détourner de sa voie, — son héroïne, Isabelle Grimaldi, princesse de Monaco, commence par rejeter toutes les lois de la sévérité et par revenir sans ambage aux errements des méridionales amoureuses dont Belleforest s'est fait l'historien d'après Bandello. Elle reçoit de nuit chez elle un galant à l'insu de tous les siens. Il est vrai que la suite de l'aventure montrera, dans cette fille aux libres manières, une amante délicatement et parfaitement vertueuse : « Je sais bien, dira-t-elle à son chevalier « servant, l'illustre Pacha, quand elle devra se loger « sous son toit à Constantinople, je sais bien qu'au

« pays où nous sommes, je ne choquerai point la « bienséance en demeurant avec vous, et je vous « connais si sage et si discret que je ne crains pas « de vous voir d'injustes desseins : joint que vous « connaissez trop aussi quelle est mon âme pour « que je craigne que vous expliquiez mal la liberté « que je vous donne ! » Ce qui est fort joliment exprimé, comme il arrive souvent dans ce très agréable récit.

II

Madeleine de Scudéry crut devoir travailler sourdement à l'émancipation passionnelle de la femme en utilisant une autre tradition romanesque, posée jadis par sir Philippe Sydney dans son amusante *Arcadie*, puis accréditée surtout par Honoré d'Urfé, peintre sympathique de l'inconstance masculine chez Hylas, le berger de Camargue aux cheveux ardents. Ce type de l'inconstant spirituel et conseiller de liberté amoureuse resta tout à fait absent des récits de La Calprenède : mais Mlle de Scudéry, poussée peut-être par son frère, ce typique représentant de l'autre Midi français, celui de la Provence, crut devoir le ressusciter, en l'aggravant sensiblement, dès son premier ouvrage, dans la personne du marquis de Touraine, qui tient un rôle important dans l'*Illustre Pacha*.

Eloigné de la familiarité du roi François Ier par une intrigue de cour, ce gentilhomme consacre les loisirs forcés de son exil à convertir l'aristocratie gênoise aux maximes de la « liberté française » ; non pas la liberté politique, certes, mais celle de la conversation et des habitudes de société. Ecoutons un

Gênois de marque, le comte de Fiesque, exposer comment l'habile homme a mené sa campagne émancipatrice : « Ses préceptes *ne s'opposant point à la* « *volupté* et conservant aussi beaucoup de respect « pour la vertu, il n'a point eu grand peine à trouver « parmi nous des sectateurs, en dépit de cette jalousie « qui est si naturelle à ceux de notre nation. Il s'est « d'abord rendu maître des secrets amoureux de « tout le monde. Ensuite, il commença de nous per- « suader à tous en particulier *la liberté française*, « à nous appeler *tyrans de nos femmes* et à nous « faire comprendre qu'il y avait une extrême injus- « tice d'interdire la conversation aux dames qui, « seules, la pouvaient rendre agréable : que, pour « lui, il était résolu de nous faire *heureux malgré* « *nous !* Et, pour cet effet, il faut, nous dit-il, que « tous ceux qui ont des sœurs me permettent de les « voir et de leur parler afin que, leur ayant fait « connaître que la vertu ne doit point être farouche, « et qu'*elles pensent plus de mal dans la solitude* « qu'elles n'en feraient si elles nous connaissaient « plus particulièrement, je puisse faire réussir ce que « j'ai projeté à votre avantage. Au reste, cet essai « ne peut être dangereux. Comme je n'ai jamais de « plus longues amours que d'une semaine, vous ne « devez pas craindre que je fasse de grands pro- « grès ! »

Chacun en particulier, expose encore le narrateur de cette entreprise significative, n'osa lui refuser ce qu'il demandait, comme à un homme qui était déjà *maître de bien des secrets galants* et dont l'esprit est à ce point complaisant que tous les genres de talent lui sont familiers : car il sait chanter, danser, jouer

du luth et de la guitare, crayonner, peindre, composer de fort belles lettres en prose et tourner des vers italiens comme s'il était né en deça des monts. Il fut donc introduit dans toutes les maisons de condition, malgré la sévérité des pères et la retenue des mères. Ces préparations lui ayant réussi, au premier bal qui réunit la haute société gênoise, il s'approcha des principales filles de la ville (car il ne craignait pas tant les frères que les maris) et leur dit tout haut qu'il était honteux pour elles qu'on les séparât du reste de la compagnie comme si elles étaient indignes d'en être : il pria tout le monde que, pour ce soir-là seulement, on voulut agir comme si l'on était en France et suivre ses instructions afin qu'on pût du moins faire voir aux dames qui ne voyageaient point la différence qu'il y avait de l'un à l'autre. Après quoi, il changea tout l'ordre de la compagnie, disant que la coutume était en France que la conversation fût le plus grand plaisir du bal; et il remplit si bien son office de maître des cérémonies qu'en plaçant tout le monde, sans que cela parût affecté, il plaça chacun *selon son inclination du moment.* Ensuite, il fut encore quelque temps avant de faire jouer les violons pour donner plus de commodité aux conversations. De la sorte chacun, pour son intérêt particulier, se trouva si satisfait qu'il n'y eut personne qui n'avouât qu'il avait eu plus de plaisir en cette assemblée qu'en toutes les autres qu'on avait jamais vues ! « Depuis cela, achève le chef de l'il-« lustre maison des Fieschi après ce discours, il a « si bien fait que nous nous trouvons toutes les semai-« nes ensemble et qu'il a réconcilié à Gênes la *vertu* « *et la galanterie* ! » Une réconciliation dont les deux parties pourront bien ne pas se sentir également

satisfaites à la longue ! Mais telle était la prétention de l'hôtel de Rambouillet dont Mlle de Scudéry avait été l'élève. Quoiqu'il en soit, son marquis se montre si ingénieux à persuader la vertu inébranlable des femmes, qu'il n'existe plus de jaloux à Gênes après son passage et qu'il y conserve le surnom glorieux de *libérateur des dames !*

Cet habile personnage ne fait guère, au surplus, que rendre à l'Italie septentrionale ce que la cour de nos derniers souverains Valois avait appris de la Toscane. Mais, s'il rassura les jaloux, c'est sans doute qu'il prit soin de n'exposer jamais devant eux ses principes. Rien de plus funeste à ses yeux, en effet, que le mariage, ce destructeur de l'amour, ce tyran de la liberté, cet ennemi des plaisirs qui *désunit presque toujours*, à l'en croire, *ce que l'amour avait joint auparavant*, qui découvre tous les défauts de l'esprit et de l'humeur en des personnes qui se croyaient jusque là sans nul reproche, qui bannit l'inconstance et la galanterie d'entre les hommes pour introduire à leur place la jalousie, l'honneur prétendu, une *fausse* constance et tous les soucis domestiques ! Voilà des traits qui, dans la bouche d'un personnage, d'ailleurs présenté comme au plus degré sympathique, ne manqueront vraisemblablement pas de faire effet. Ils nous entraînent bien loin des sphères cornéliennes vers le prosaïque domaine des fabliaux du moyen âge gaulois.

Le marquis professe encore qu'il est quantité de petites faveurs, dont les maris n'ont rien à prétendre, mais dont les dames devraient toujours conserver la libre disposition afin d'en gratifier leurs galants. En effet, raisonne-t-il avec une conviction communicative,

puisqu'il ne se trouve point d'époux qui s'amusent à porter des bracelets des cheveux de leurs femmes, qui leur demandent des rubans, qui soient ravis de baiser seulement le bout de leur gant, de leur dire des galanteries, de louer leur beauté, de leur donner des sérénades, de faire des vœux à leur gloire, de leur dire qu'ils brûlent et qu'ils meurent d'amour pour elles, n'est-il pas étrange de priver les belles de *tous ces plaisirs ?* N'est-il pas injuste que des hommes qui ne les aiment pas les possèdent absolument et que ceux qui les adorent n'en aient pas du moins toutes ces petites choses qui ne contreviennent pas *directement* à la vertu ? On sait assez quel est l'ordinaire aboutissement de ces « petites choses » et le fruit de cette sorte de « raison ». Mais nous sommes ici en pleine tradition courtoise, si nous nous éloignons grandement des régions de la « sévérité » aristocratique.

Au surplus, le libérateur des dames, simplement plaisant près des belles Gênoises, dont il procure l'émancipation sociale, déjà plus condamnable auprès de ces quatre sœurs qu'il fait profession d'aimer toutes ensemble et entre lesquelles il sème à plaisir la discorde ou la haine, ourdira certaine intrigue d'astrologie prétendue, dans laquelle nous le trouverons parfaitement impitoyable à la femme honnête qui fit mine de résister à ses exigences : en cela précurseur des Vardes, des Richelieu, des Maurice de Saxe et autres virtuoses de la méchanceté amoureuse. Le seul tort de celle dont il punit cruellement l'indifférence à son égard est d'avoir déjà fait choix d'un fiancé quand il met le siège devant sa vertu. « Il est « bien certain, exposera-t-il néanmoins à ce propos,

« que lorsqu'on vient à savoir que la femme aimée « accorde à un autre les faveurs dont elle nous « frustre, on change le respect en hardiesse et on ne « demande plus son affection comme une grâce, mais « comme une *dette* ! » On a même, selon lui, tous les droits de la vengeance, et c'est pourquoi, le peu chevaleresque gentilhomme ourdira de son propre aveu ses méchancetés contre Livie « avec un esprit « qui n'avait *presque plus rien de la galanterie fran-* « *çaise !* » Certes, car il est, à ce moment de sa carrière, l'aïeul des « roués » bien plus encore que le rejeton des troubadours. Mais peut-être Georges de Scudéry eut-il plus de part que sa sœur dans l'invention de ces « vengeances » dont le récit est bien moins plaisant qu'il ne le pense pour les cœurs sains et les esprits droits.

III

En revanche, Madeleine est seule responsable du grand Cyrus; et la ressurection de ce romanesque suspect qui va rendre les Précieuses décidément ridicules et mal famées se marque dans son roman par la complaisante description des mœurs de l'île de Chypre, sanctuaire du culte de Vénus. Là, expose-t-elle, tout le monde aime les belles choses et les belles personnes : mais les amours autorisées par la coutume y sont des amours si pures, si innocentes, si détachées des sens et si éloignées du crime qu'il semble qu'on n'aime les autres que pour se rendre plus aimable soi-même par le soin qu'on apportera dès lors à mériter la véritable gloire, à acquérir la politesse et à

porter dans la conversation cet air agréable et galant que peut seul inspirer l'amour ! L'amour est, en ces lieux fortunés, la passion universelle, mais c'est une passion parfaitement compatible avec la vertu ou la modestie, puisque de nombreux amants s'y plaignent de la rigueur de leurs maîtresses. Les fêtes publiques y sont très fréquentes, les conversations assez libres et spirituelles, les jeux d'esprit fort répandus, les bals divertissants, la musique charmante et les femmes en général infiniment belles, extrêmement galantes et parfaitement vertueuses ! Soit, mais le sens péjoratif qu'ont revêtu si rapidement dans notre langue ces mots de galanterie, d'amant ou de maîtresse, alors pris dans l'acception la plus flatteuse, n'est-il pas à lui seul un témoignage des résultats pratiquement obtenus par la « liberté » amoureuse, et des constatations bientôt faites par l'expérience, juge en dernier ressort de la psychologie romanesque ?

Enfin, dans *Clélie*, ressuscitera le marquis de l'*Illustre Pacha*, sous les traits d'un très aimable Carthaginois, du nom d'Amilcar, qui prétend rendre à la Rome républicaine, au lendemain de l'expulsion des Tarquins, le même service que le contemporain supposé de François Ier rendit à l'aristocratie gênoise. Il voudrait introduire en effet sur les sept collines toute la « liberté des mœurs africaines ». Ecoutons plutôt sa conversation avec une matrone de la vieille roche, Racilia, la propre tante du premier Brutus qui vient d'affranchir sa patrie du joug tarquinien.
« Du temps que j'étais jeune, prononce cette respec-
« table dame, toutes les femmes romaines étaient
« aussi réservées que des Vestales : on ne les voyait
« presque qu'aux temples et aux fêtes publiques.

« Les mariages se faisaient *plutôt par l'intérêt des* « *familles que par la connaissance des personnes* « (comme dans toutes les sociétés fortes) et l'amour « de la gloire y occupait si bien le cœur des hommes « qu'ils ne songeaient point à autre chose. — Cette « bienséance, interrompt ici l'agréable Amilcar, est « fort injuste et fort rigoureuse, car une honnête « liberté donne lieu aux femmes de faire éclater leur « vertu davantage. Et quelle louange peut mériter « une femme qui ne voit personne qui lui plaise ni « à qui elle puisse plaire d'avoir toute sa vie un « cœur tout neuf qu'elle ne sait à qui donner quand « elle en aurait envie et que qui que ce soit ne lui « demande ? Si elle le donne malgré tout, ce sera « mal à propos et de mauvaise grâce, car la conver- « sation n'étant pas aussi libre ici qu'en Afrique, il « faut qu'elle le donne sans savoir à qui et qu'elle « prenne les gens sur leur bonne mine seulement ! » Là-dessus Racilia fait remarquer que le règne de Tarquin a déjà rendu la conversation plus libre à Rome entre les deux sexes : mais, ajoute-t-elle, ceux qui apportent quelque soin à conserver les coutumes de leur patrie ne s'accommodent au temps qu'avec une certaine modération qui ne met pas la foule en leurs maisons ! Alors Amilcar de dauber plus que jamais sur cette *sévérité romaine* au jugement de laquelle les promenades, les entretiens et les fêtes de galanterie, qui sont ailleurs de simples plaisirs, deviennent en effet des crimes chez presque toutes les femmes de Rome par le violent désir qu'elles en ont ! Aussi bien est-ce faire une injure imméritée à la vertu des femmes que de la protéger par ces bienséances excessives.

Racilia lui oppose cependant avec finesse les résultats d'une longue expérience et proclame les mœurs « africaines » dangereuses par les occasions qu'elles offrent à tout moment de faillir : « Ce sont, « dit-elle, ces petites choses dont vous faites si peu « de compte qui causent les grands désordres parmi « les femmes, car j'ai si bonne opinion de mon sexe « que, selon moi, il n'y a pas une d'entre nous qui, « d'abord, devienne criminelle ni qui ait un dessein « prémédité de s'engager en une affection dange- « reuse. Mais, pour l'ordinaire, la familiarité, le « désir de plaire, la conversation, l'envie d'être pré- « férée aux autres et l'amitié même servent à faire « naître l'amour. » Elle appuie alors sa thèse par l'exemple d'une femme de sa connaissance, qui, longtemps vertueuse dans la retraite où elle vivait, fut dévoyée pour avoir été contrainte une seule fois, pour une obligation de famille, à fréquenter une plus nombreuse compagnie. Mais le cœur de la romancière est avec Amilcar qui n'interprète nullement cet exemple fâcheux à la façon de son interlocutrice. « Vous par- « leriez bien plus équitablement, objecte-t-il en effet, « si vous disiez que c'est sa solitude d'auparavant « qui est la cause de tout le mal. Le grand secret, « c'est d'accoutumer les jeunes personnes aux plai- « sirs *innocents* de peur que ces mêmes plaisirs ne « leur deviennent un jour dangereux. Ma fille dan- « sera dès le berceau : elle saura le nom de l'Amour « devant que de savoir le sien; le premier mot qu'on « lui apprendra sera galant, et, avec tout cela, elle « sera peut-être plus propre à faire une Vestale « qu'une coquette ! » Oui peut-être, en vérité, soulignerons-nous ici. Et nous rappelerons que, le roman-

tique étant l'héritier moral du romanesque, George Sand, jetant dans *Lucrezia Floriani* un coup d'œil rétrospectif sur son existence mouvementée, assurera qu'elle aurait fait, au besoin, une excellente religieuse, « tranquille et fraîche » !

Madeleine se surveille mieux d'ordinaire, mais il lui arrive de laisser échapper quelques aphorismes par lesquelles nous nous sentons conduits bien loin de cette « sévérité » stricte dont ses héroïnes de premier plan soutiennent encore avec ostentation la gageure. Ecoutons cette remarque qui sent la séduction plus que la loyale recherche et qui serait inconcevable sur les lèvres d'un Lysimachos ou d'un Juba : « Quand « un amant peut obliger une personne de grande « vertu et de grand esprit à faire pour lui de ces « petites choses qui sont *sans raison*, quoiqu'elles ne « soient pas criminelles, il trouve tant de gloire à « triompher de la sorte qu'il n'y a point de plus « véritable plaisir ! » Ou encore, cette fine indication d'un autre amant : « Je veux qu'une femme se « soit dit à elle-même qu'elle est belle devant que « je ne le lui dise, parce que je suis persuadé qu'elle « ne me croira point si elle ne se dit que je ne mens « pas; et, pour exprimer tout ce que je pense, une « femme, selon moi, n'est point tout à fait aimable si « elle ne s'aime et si elle ne souhaite d'être aimée. « — En un mot, lui riposte avec quelque dépit la « belle personne encore quelque peu sévère qui « l'entend parler de la sorte, en un mot, vous aimez « les coquettes plus que les autres parce qu'il est « plus aisé d'en être favorisé à la rencontre et que, « de l'humeur dont vous êtes, vous ne seriez guère « propre à faire des conquêtes difficiles ! » Mais

après avoir jeté cette admonestation au galant dépourvu de scrupules, la même dame enverra rendre compte des mondanités du jour à l'incomparable Clélie en ces termes : « L'assemblée n'était point « belle parce que vous n'y étiez point, et jamais il « n'y en eût une où on ait senti tant de chagrin « parce que toutes les galantes de profession se trou- « vaient en malheur ce jour-là : tous les maris « *jaloux* y étaient en effet et plus de la moitié des « galants n'y étaient point ! » On pressent les mœurs que suppose un compte rendu de ce genre.

Enfin, la plus ardente promotrice du droit des femmes dans le roman scudérien est une personne de toutes façons décriée et déconsidérée, il est vrai, — ce qui enlève quelque autorité à ses déclarations de principe, — mais dont les arguments ne sont pas moins spécieux et séduisants, comme on va s'en rendre compte. La « fière » Tullie, fille de Tullus Hostilius et femme de Tarquin le Superbe, n'a placé son mari sur le trône qu'au prix d'un double assassinat dans sa propre famille : et l'on raconte dans Rome avec horreur que, le parricide une fois accompli, elle a fait rouler son char sur le corps de son père pour voler plus vite vers le complice dont les forfaits venaient de lui assurer la couronne. Sa cruauté, sa duplicité sont proverbiales dans la grande ville latine, mais elle n'en a pas moins sa cour de flatteurs et de complaisants.

Or, au cours d'une conversation en bonne forme sur la condition des femmes, Tullie proclame hautement qu'elle voudrait être un homme, fût-il un soldat des derniers rangs de l'armée, plutôt qu'une femme, fût-elle revêtue de la dignité suprême qui est devenue

son partage; et elle appuie son sentiment d'une argumentation fort adroite. Esclaves de leurs parents durant leur jeunesse, expose-t-elle, les femmes sont ensuite jusqu'au tombeau prisonnières des *prétendues convenances!* Une de nos spirituelles contemporaines avait coutume de dire que la vie « est faite pour les hommes ». La femme de Tarquin est, on le voit, de cet avis. « On nous marie trop souvent contre notre « inclination, poursuit-elle. Parce que le monde s'est « mis dans la fantaisie que les femmes sont faibles « et qu'elles ont quelque peine à s'empêcher d'aimer « qui les aime, il faut qu'elles vivent avec tant de « contrainte et tant de précautions que la seule « vertu qu'on leur laisse en partage (à savoir la « sévérité en amour) ne leur est presque point glo- « rieuse. Nous sommes tellement infortunées que, « dès que l'on ne sait pas ce que nous faisons, on en « pense mal ! Nous naissons avec des passions qu'il « nous faut enchaîner toutes. On ne peut presque « souffrir qu'une femme se plaigne de rien, ou, si « elle se plaint, il faut que cela soit si modérément « qu'elle ne change pas de couleur en parlant et « que ses yeux n'en perdent point la douceur. L'on « dirait enfin que la *nature* doit nous avoir fait « naître *insensibles*, vu les lois que la bienséance « nous impose ! » C'est la condamnation fort nette de cette maîtrise de soi que l'éducation traditionnelle enseignait aux femmes, en effet, jusqu'à une époque voisine de la nôtre, mais qui paraît s'en aller si grand train autour de nous depuis quelque temps déjà. On pense bien qu'Amilcar, le champion africain de la libération féminine s'empresse d'applaudir à cette profession de foi subversive : il proclame que Tullie

mérite d'être louée mille fois pour avoir su se mettre au-dessus de son sexe et rejeter les petites considérations de la bienséance ordinaire : choses tout au plus convenables à celles qui n'ont qu'un médiocre esprit et un cœur étroit !

IV

Ce mélange de sévérité affichée et de licence insinuée a fait juger diversement l'œuvre de Madeleine de Scudéry par ses contemporains, et c'est pourquoi elle a cru devoir présenter son apologie en personne vers la fin de sa *Clélie*. Par la bouche d'un de ses personnages, elle a riposté à ces vieux sénateurs ou à ces matrones rigides qui ont peur de l'amour et détournent leurs enfants de lire les ouvrages de galanterie. Ces fâcheux sont assurément dans l'erreur, car l'amour, après tout, ne s'apprend point dans les livres. La nature se charge de l'enseigner aux hommes : il est seulement plus grossier, plus brutal et plus criminel parmi les gens qui n'ont pas de politesse et demeurent ignorants des règles de la courtoisie. Pour ce qui regarde les dames en particulier, il est permis de soutenir que la lecture de ces ouvrages les empêcherait plutôt d'avoir des galants que de les y porter. Si elles viennent à faire, en effet, la comparaison de l'amour qu'on a pour elles à celui qui s'y trouve dépeint, elles y verront tant de différences qu'elles se laisseront plus difficilement émouvoir aux supplications de leurs poursuivants. Les auteurs de romans se consoleront donc de la sévérité de quelques censeurs par l'applaudissement général et par la connaissance

qu'ils ont de l'utilité de ces écrits où l'on trouve l'expérience sans l'aide de la vieillesse, des leçons sans sévérité, des plaisirs sans crime, des satires innocentes, du jugement qui ne coûte rien et le moyen d'apprendre ce précieux *art du monde* sans lequel on ne saurait jamais devenir agréable !

Tel est, sans sa substance, le plaidoyer de Madeleine. Il a trouvé des approbateurs puisqu'elle eut le suffrage de deux prélats de son temps : prélats quelque peu mondains, il est vrai. Mascaron lui promettait de choisir des textes de sermon dans ses romans et Huet, dans sa dissertation sur l'*Origine des romans*, l'appelle une fille illustre par sa modestie autant que par son mérite. *L'Astrée*, poursuit l'évêque d'Avranches, avait des parties licencieuses encore. « Mais les romans de ce temps, je parle des bons, « sont bien éloignés de ce défaut : il n'est pas pé- « rilleux, il est en quelque sorte nécessaire que les « jeunes personnes du monde connaissent la passion « de l'amour (licite) pour fermer l'oreille à celles « qui sont criminelles. » Témoignage que notre roman classique a certes mérité pour une bonne part, mais surtout celui de La Calprenède, comme nous croyons l'avoir fait sentir. Or, entre les œuvres de ce genre qui sont, à son avis, profitable, Huet ne cite pourtant par leur nom que les trois romans les plus connus de Madeleine !

Boileau nous offrira la contre-partie de cette appréciation un peu trop bienveillante. Il accorde également son estime à la personne, mais non pas à l'œuvre de la moderne Sapho, et les vers, bien connus, qui figurent dans sa satire sur *les Femmes* pourraient être signés d'un actuel censeur de la morale romantique.

« De quel air, interroge-t-il en s'adressant au mari
« dont la femme va faire ses débuts dans le monde,
« de quel air penses-tu que ta jeune compagne

Entendra ces discours sur l'amour seul roulants,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,
Saura d'eux qu'à l'amour, comme au seul dieu suprême,
On doit tout immoler, jusqu'à la vertu même,
Qu'on ne saurait trop tôt se laisser enflammer,
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer,
Et tous ces lieux communs de morale lubrique?...
D'abord tu la verras, *ainsi que dans Clélie*,
Recevant ses amants sous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis;
Puis, bientôt, en grande eau, sur le *fleuve de Tendre*,
Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre!
Et ne présume pas que *Vénus ou Satan*
Souffre *qu'elle en demeure aux termes du roman!*
Dans le crime, il suffit qu'une fois on débute!
Une chute toujours amène une autre chute.
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Nous avons défendu La Calprenède contre Boileau. Lui livrerons-nous sans protestation Madeleine? Ce serait de l'ingratitude envers un écrivain dont le premier roman tout au moins, le très gracieux *Ibrahim*, nous a presque constamment charmé. Nous nous contenterons de marquer qu'après le romancier du grand Condé est venue la romancière de Cathos et de Madelon et qu'avec celle-ci le genre romanesque commença de rentrer insensiblement dans les voies qui l'ont conduit jusqu'où nous savons.

ERNEST SEILLIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Les devanciers de La Calprenède au XVIIe siècle. 3

II. — La vie et l'œuvre de La Calprenède..... 22

III. — La vertu de sévérité..... 46

IV. — Trente ans avant la princesse de Clèves..... 69

V. — De plus romantiques amoureuses..... 93

VI. — La décadence du roman classique. — Madeleine de Scudéry..... 116

-- IMPRIMERIE --
DUBOIS & BAUER
34, RUE LAFFITTE, 34
-- -- PARIS -- --